This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

940,944

ARTES·SCIENTIÆ
1817

E L Peabody
848
R12
1829

ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.

TOME CINQUIEME.

OEUVRES

DE

EAN RACINE

TOME CINQUIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

NOTE TO THE

e paper in this volume
ner margins are extrem

e have bound or rebo
lizing the best means p

LEASE HANDLE

NERAL BOOKBINDING CO.,

OEUVRES

DE

EAN RACINE

TOME CINQUIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

PARIS,
HECTOR BOSSANGE,
QUAI VOLTAIRE, N. 11.
IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
rue du Colombier, n° 30.
1829.

1829
V. 3

OUVRAGES
ATTRIBUÉS
A M. RACINE.

OEUVRES DIVERSES.

DISCOURS

Prononcé, à la tête du clergé, par M. l'abbé COLBERT, *coadjuteur de Rouen.*

SIRE,

LE clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses souverains que pour leur retracer de tristes images de la religion opprimée et gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance et la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ cette même religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siecle sur le penchant de sa ruine; on l'a vue déchirée par ses propres enfants, trahie par ceux qui devoient la soutenir et la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis : enfin, après une longue et funeste oppression, elle respira en de temps avant votre naissance heureuse. Avec vous elle commença de revivre; avec vous elle monta sur le trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre regne; et c'est sous le plus florissant empire du monde que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles et de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir; elle est sans agitation et sans crainte à l'ombre de votre autorité; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desirs, puisque votre zele ne lui laisse pas le temps d'en

ont, SIRE, le véritable sujet de nos

ons à vos sujets assez d'autres vertus à
us. Les uns vous représenteront comme
bienfaisant, libéral, magnifique, fidele
messes, ferme et inflexible contre toutes
stice, droit et équitable jusqu'à prononcer
s propres intérêts, véritablement maître
es, et plus maître encore de lui-même.
s vous respecteront comme un roi tou-
t toujours victorieux, dont les impéné-
eins sont plutôt exécutés que connus;
e pas seulement sur ses sujets par son au-
raine, mais sur son conseil par la supé-
on génie, mais sur les cœurs de ses voi-
pénétration de son esprit, et par la sa-
il sait instruire ses ministres; qui, pour
ar lui-même, sait se passer des plus grands
t, sans eux, résoudre, entreprendre, exé-
donne la loi sur la mer aussi-bien que sur
ui lance, quand il lui plaît, la foudre jus-

s confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que
le l'admiration des hommes, avec ces œuvres
qui sont en estime devant Dieu. Le clergé,
'attachera sur-tout à louer en vous cette piété
ajours attentive aux intérêts de la religion,
rien de ce qui peut être nécessaire pour la
dans les lieux où elle est abattue, pour l'é-
au-delà des mers, dans les lieux où elle est
e, pour la faire triompher dans l'un et l'autre

que dis-je? L'église ne doit-elle pas elle-même
er des victoires que vous avez si heureuse-
t servir à la propagation de la foi et à l'ex-
de l'hérésie? Il semble que vous n'ayez com-
t triomphé que pour Dieu; et le fruit que
ez tiré de la paix nous fait assez connoître
it le principal but de vos victoires. C'est par
oires que vous avez établi cette redoutable
e, qui, tenant désormais vos voisins en bride,
hérétiques de votre royaume et l'audace de
ter, et l'espoir de se maintenir par de sédi-
mmerces avec les ennemis de l'état.
ût été la seule ambition qui vous eût armé,
n'auriez-vous point étendu votre empire!
us êtes hâté de finir la guerre, lorsque vous
iez tirer de plus grands avantages. Ne sait-
que ce n'a été que par l'empressement que
iez de donner tous vos soins aux progrès de
n? La conversion de tant d'ames engagées
reur vous a paru la plus belle de toutes les
es, et le triomphe le plus digne d'un roi très
.

quelle que soit votre puissance, elle avoit
besoin du secours de votre bonté : c'est en
le cœur des hérétiques, que vous domtez
tion de leur esprit; c'est par vos bienfaits

faut-il l'avouer, Sire, quelqu
nous ayons à l'extinction de l'hérésie, no
porteroit peu sur notre douleur, si, pou
cette hydre, une fâcheuse nécessité avoi
zele à recourir au fer et au feu, comme on
de faire dans les regnes précédents. Nous
part à une guerre qui seroit sainte, et non
quelque horreur, parcequ'elle seroit sang
ferions des vœux pour le succès de vo
crées; mais nous ne verrions qu'avec tr
les terribles exécutions dont le Dieu des
vous feroit l'instrument redoutable : enfi
lerions nos voix aux acclamations publiq
victoires, et nous gémirions en secret sur
phe qui, avec la défaite des ennemis de l'
velopperoit la perte de nos freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combatte
de l'hérésie que par la douceur et par la s
gouvernement, que vos lois, soutenues de
faits, sont vos seules armes, et que les avan
vous remportez ne sont dommageables qu'
de la révolte et du schisme, nous n'avo
pures actions de graces à rendre au ciel, qui
Votre Majesté ces doux et sages m

da : Il a terrassé ses ennemis, et relevé la
; il a autorisé et réformé les lois, il a fait
justice. Mais on auroit ajouté ce que le
it reproche à ces princes : Il n'a pas aboli
es qui se faisoient sur la montagne.
tre nom, SIRE, sera éloigné de ce repro-
ne votre zele a déja fait, la postérité le re-
ujours comme la source de vos prospéri-
mble de votre gloire.
n'est pas au rétablissement des temples et
que se borne votre zele ; vous avez entre-
re revivre la piété et les bonnes mœurs ; et
oi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès,
r son exemple que par ses ordres. C'est
ur maintenant que de pratiquer la vertu ;

vous l'avez étouffé, tout indomtable qu'il par
Votre Majesté a su renverser les fausses m
de l'honneur et de la honte ; et autant qu'une
table erreur avoit mis de fausse gloire à se
autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas
c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte
coutume invétérée du mal, et sur le penchant
nel des hommes.

Le clergé ne se dispose plus qu'à être le spe
de la fin de toutes vos saintes entreprises : a
avoir admiré de si heureux commencements,
d'user de remontrances ; s'il a encore quelques
vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient en
ressentir en cette assemblée d'insignes effets d
protection royale ; et, persuadé que vous lui a
tiné une longue suite de graces dans d'autres
et avec les circonstances dont vous seul les
bien accompagner, il craindroit par ses den
ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a
ou peut-être de mettre des bornes où votre z
à point mis.

jeter encore pour la subsistance de leurs armées.

Le roi, après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentoient dans cette entreprise, donna ses ordres, tant pour établir de grands magasins de vivres et de munitions le long de la Meuse et dans ses places frontieres des Pays-bas, que pour faire hiverner commodément dans les provinces voisines de grands corps de troupes, sous prétexte d'observer celles des ennemis qui y grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de cavalerie et d'infanterie, et disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire. Mais en même temps il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre, où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime souverain.

Les alliés de leur côté ne formoient pas de petits projets. Le prince d'Orange, en passant la mer, l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes, et en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit soin sur-tout d'en remplir les places des Espagnols, desquelles par ce moyen il se proposoit de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenoit de continuelles conférences à la Haie entre lui et les autres confédérés, sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces, ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du printemps. Dans cette vue ils faisoient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition, et se tenoient tellement sûrs du succès, qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui se prenoient dans leurs assemblées.

Ces conférences finies, le prince d'Orange s'étoit retiré à Loo, maison de plaisance qu'il a dans le pays

omber, et à la force ouverte qu'ils lui oppo
u-dehors, et aux atteintes secretes qu'ils tâch
le lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur ligue étoit f
ur la haute opinion que tous ceux qui la co
oient avoient du grand génie du prince d'Or
ui en est comme le chef et le premier mobi
ui-même ne manquoit pas de les flatter par t
s illusions dont il les croyoit capables de se l
révenir. Il leur avoit fait espérer d'abord que l
ier effet de son établissement sur le trône d'A
rre seroit l'abaissement de la France. Il s'éto
uis excusé du peu de secours qu'ils avoient re
i sur la nécessité où il s'étoit vu d'employer
duction de l'Irlande la meilleure partie de se
s. Mais enfin se voyant paisible possesseur des
yaumes, et en état de se donner tout entier
nse commune, il avoit marqué l'année 1692 co
nnée fatale à la France, et où les révolutio
ng-temps attendues devoient arriver. Pour joi
xécution aux promesses, il employoit aux gr

treprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il étoit exactement informé de l'état de leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le prince d'Orange dans les Pays-bas pouvoit, avec ses troupes et avec celles de ses alliés, mettre ensemble jusqu'à six vingts mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; et, résolu d'ailleurs de combattre ses ennemis s'ils se présentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête; et Namur étant la plus importante place qui leur restât, et celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir, et à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le siege.

Namur, capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-bas, à laquelle elle a donné le nom, avoit été regardée de tout temps par nos ennemis comme le plus fort rempart, non seulement du Brabant, mais encore du Pays de Liege, des Provinces-unies, et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assuroit la communication de toutes ces provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivieres, elle étoit également bien placée, et pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable; mais sur-tout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la place, que favorable pour les secours: et enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les confédérés y avoient jetées, et qu'ils avoient dessein d'y

DE CE QUI S'EST PASSÉ AU SIEGE DE NAMUR.

Il y avoit près de quatre ans que la France
noit la guerre contre toutes les puissances,
ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien
ent de celui dont ses ennemis s'étoient flatté
voit non seulement renversé tous les projets
ameuse ligue d'Ausbourg; mais même, par
gesse de sa conduite et par la vigueur de sa
ance, elle avoit réduit les confédérés, d'agre
u'ils étoient, à la honteuse nécessité de se déf
Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une
ttaquée par tant de peuples conjurés contre e
lont ils avoient par avance partagé la dépouill
i heureusement fait retomber sur eux les mal
u'ils lui préparoient; qu'elle eût vaincu dan
es lieux où ils l'avoient obligée de porter ses a
t qu'enfin tant de puissances réunies pour l'ac

Gueldres, lieu solitaire et conforme à son humeur
nbre et mélancolique, où d'ailleurs il trouvoit le
s de facilités pour entretenir ses correspondances
retes. Le déplaisir qu'il avoit eu l'année précédente
voir prendre Mons en sa présence, sans avoir pu
faire pour le secourir, donnoit lieu de croire qu'il
ndroit des mesures pour se mettre hors d'état de
evoir un pareil affront. Et en effet il prétendoit
ir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvoit as-
bler en peu de jours toutes les forces de son parti,
pour tomber sur les places dont il jugeroit à propos
faire le siege, ou pour courir au secours de celles
la France entreprendroit d'attaquer.

Ainsi, en attendant la saison propre pour agir, il
ctoit de mener à Loo une vie fort tranquille, y
nant presque tous les jours le divertissement de la
sse, et paroissant aussi peu ému de tous les avis
'il recevoit des grands préparatifs de la France sur
r et sur terre, que si elle eût été hors d'état de rien
reprendre, ou qu'il eût été le maître des évène-
nts. Cette tranquillité apparente, à la veille d'une
pagne si importante pour les deux partis, étoit
t vantée par ses admirateurs, qui l'attribuoient à
grandeur d'ame extraordinaire; et ses alliés, la
yant un effet de sa pénétration et de la justesse
mesures qu'il avoit prises pour assurer le succès
ses desseins, se moquoient eux-mêmes de toutes
inquiétudes qu'on leur vouloit donner, et demeu-
ent dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit
iver aucun mal.

Au commencement du mois de mai ils apprirent
e le roi, suivi de toute sa cour, étoit arrivé auprès
Mons, où étoit le rendez-vous de ses armées de
ndre. En même temps ils surent qu'une autre ar-
e étoit sur les côtes de Normandie, prête à passer la
r avec le roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de

autres ports qu'un vent favorable pour entrer
Manche.

Le prince d'Orange commença alors à se
de sa fausse confiance. D'un côté, il prévit l'o
alloit fondre dans les Pays-bas, et jugea dès-l
lui seroit fort difficile de l'empêcher : de l'autr
ignoroit pas que tous les ports d'Angleterre
ouverts ; qu'il n'avoit encore ni flottes pour
les côtes du royaume, ni armée pour comb
François à la descente ; qu'il leur seroit aisé d'
qu'à Londres, où ils trouveroient la plupar
gueurs mécontents de lui, et les peuples fati
grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un
appréhendoit que le roi son beau-pere ne tro
tant de facilité à se rétablir sur le trône qu'il
été facile de l'en chasser. Dans cet embarras
pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandr
sembla en diligence et avec grand bruit un
troupes sous Bruxelles. Mais en même temps i
le lord Portland à Londres, pour concerter av
cesse d'Orange et avec son conseil les moye
rantir l'Angleterre de l'invasion des François
ordre qu'on armât toutes les milices du roy
qu'on y fit repasser les troupes restées en Ec

ur, n'épargnant pour cela ni l'argent des
des Hollandois, ni celui de tous ses alliés.
ent de ces précautions, il fit remarcher à
dt, entre l'embouchure de l'Escaut et de
nne partie des régiments qu'il avoit amenés
re, pour être en état d'y repasser au premier
commanda qu'on lui tint un vaisseau tout
y repasser lui-même. Toutes ces précautions
peu tardives, et couroient risque de lui être
t inutiles, si les vents eussent été alors aussi
aux François qu'ils leur étoient contraires.
entrefaites, le roi durant cinq jours ayant
es armées dans les plaines de Gevries, en-
ieres de Haine et de Trouille, il en fit le
me de mai la revue générale. Il les trouva
, et dans le meilleur état qu'il pouvoit
Il trouva aussi que, conformément à ses
avoit chargé à Mons, de munitions de
de bouche, plus de six mille chariots ti-
ys conquis. Tellement qu'il se vit en état
re en marche deux jours après cette re-

Au reste, le dauphin de France, le duc d'Orl
prince de Condé, et le maréchal d'Humieres,
le principal commandement sous le roi. Le s
Vauban, lieutenant-général, étoit chargé de l
tion des attaques.

Le maréchal de Luxembourg avoit pour
nants-généraux le prince de Conti, le duc du
le duc de Vendôme, le duc de Choiseul, le c
Montal, et le comte de Roses, mestre-de-cam
ral de la cavalerie légere; et pour maréchaux d
le chevalier de Vendôme, grand-prieur de Fra
marquis de la Valette et de Coigny, les sieurs
teville et de Polastron. Le baron de Busca, a
réchal de camp, commandoit particulièremen
son du roi. Le corps de réserve étoit comma
le duc de Chartres.

Ces deux armées partirent donc le vingt-tr
de mai. Celle du maréchal, qui étoit campée
du ruisseau des Estines, alla passer la Hain
Marlanwelz sous Marimont et Mouraige, et
le soir à Feluy et à Arquennes, proche de
Celle du roi traversa les plaines de Pinche, et

la Meuse, du côté de la Hesbaye. Le
, avec sa brigade de cavalerie, l'investit
isseau jusqu'à la Sambre. Le marquis de
vec quatorze bataillons et quarante-huit
aisant partie de l'armée qu'il assembloit,
me temps devant la place de l'autre côté
Et enfin le sieur Ximénès, avec les trou-
oit de tirer de Philippeville et de Dinant,
marquis de Boufflers ajouta encore douze
nvestit la place du côté du château, oc-
le terrain qui est entre la Sambre et la
elle sorte que Namur se trouva en même
ré de tous côtés.
cinquieme, l'armée du maréchal de Lu-

reste, le dauphin de France, le duc d'Orlé
ıce de Condé, et le maréchal d'Humieres, a
›rincipal commandement sous le roi. Le si
ıban, lieutenant-général, étoit chargé de la
ı des attaques.
.e maréchal de Luxembourg avoit pour
ıts-généraux le prince de Conti, le duc du
luc de Vendôme, le duc de Choiseul, le co
›ntal, et le comte de Roses, mestre-de-camp
de la cavalerie légere; et pour maréchaux d
hevalier de Vendôme, grand-prieur de Fra
rquis de la Valette et de Coigny, les sieurs
ille et de Polastron. Le baron de Busca, an
hal de camp, commandoit particulièrement
ı du roi. Le corps de réserve étoit comma
duc de Chartres.
Ces deux armées partirent donc le vingt-tr
mai. Celle du maréchal, qui étoit campée
ruisseau des Estines, alla passer la Hair
ırlanwelz sous Marimont et Mouraige, et
soir à Feluy et à Arquennes, proche de

la grande chaussée; et le roi dans la plaine de Saint-
nand, entre Ligny et Fleurus.

La nuit suivante il détacha le prince de Condé
c six mille chevaux et quinze cents hommes de
d, pour aller investir Namur, entre le ruisseau
Risnes et la Meuse, du côté de la Hesbaye. Le
ur Quadt, avec sa brigade de cavalerie, l'investit
puis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le marquis de
ufflers, avec quatorze bataillons et quarante-huit
adrons, faisant partie de l'armée qu'il assembloit,
ut en même temps devant la place de l'autre côté
la Meuse. Et enfin le sieur Ximénès, avec les trou-
qu'il venoit de tirer de Philippeville et de Dinant,
xquelles le marquis de Boufflers ajouta encore douze
adrons, investit la place du côté du château, oc-
pant tout le terrain qui est entre la Sambre et la
use. En telle sorte que Namur se trouva en même
mps entouré de tous côtés.

Le vingt-cinquieme, l'armée du maréchal de Lu-
mbourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault
ns la plaine de Gembloux, et celle du roi auprès
Milmont et de Golzenne au-delà des Mazis, d'où
envoya ordre au maréchal de détacher le comte
Montal, avec quatre mille chevaux, pour aller se
ster au Long-Champ et à Genevoux, proche des
urces de la Méhaigne, et le comte de Coigny, avec
pareil détachement, pour aller se poster à Chas-
let près de Charleroi. Le premier devoit couvrir le
mp du roi du côté du Brabant, et l'autre favori-
r les convois de Maubeuge, de Philippeville et de
nant, et tenir en bride la garnison de Charleroi,
les corps de troupes que les ennemis y pourroient
voyer.

Le vingt-sixieme le roi arriva sur les six heures du
atin devant Namur. Il reconnut d'abord les envi-
ns de la place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau

t sur la Meuse, et régla enfin tout ce qui
oit l'établissement et la sûreté des quartiers
t le sien entre le village de Flawine et une
ppelée la Rouge-Cense, un peu au-dessus
aye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la
e cette abbaye pour considérer la situati
lace, et les ouvrages qui la couvroient de c
n reconnoissant tous ces endroits, il a
onne fortune et le peu de prévoyance des
t confessa lui-même qu'en postant seul
onne heure quinze mille hommes, ou sur
eurs du château, ou sur celles du ruisseau
rin, ils auroient pu faire avorter tous ses
t mettre Namur hors d'état d'être attaqu
onna au comte d'Auvergne de se saisir de
le Salzenne et des moulins qui en sont p
ui fut aussitôt exécuté. Le marquis de T
ussi ordre de visiter tous les gués qu'il
voir dans la Sambre depuis le quartier d
u'à la place. Et le marquis d'Alegre, avec
le dragons, fut envoyé pour se saisir du p
Gerbizé, poste important sur le chemin
de Liege, du côté de la Hesbaye.

Cependant l'alarme étoit parmi les ennemi

e rendez-vous de leur armée étoit aux environs
ruxelles, et il y arrivoit tous les jours un fort
d nombre de troupes de toute sorte de nations.
s faisoient déjà près de cent mille hommes, dont
rincipal commandement et la direction presque
due étoient entre les mains du prince d'Orange,
cteur de Baviere n'ayant dans cette armée qu'une
orité comme subalterne. On peut juger combien
forces si prodigieuses enfloient le cœur des cou-
rés. Ils demandoient qu'on les fît marcher au
vîte, et se tenoient sûrs de rechasser le roi jus-
dans le cœur de son royaume. Il étoit d'heure
eure exactement informé et de leur marche et
eur nombre, et se mettoit de son côté en état de
ien recevoir.

'armée devant Namur étoit séparée par les deux
res en trois principaux quartiers, dont le pre-
, c'est à savoir celui du roi, occupoit tout le
du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse;
cond, qui étoit celui du marquis de Boufflers,
ndoit dans le Condros, depuis la Meuse, au-des-
de Namur, jusqu'à cette même riviere au-
us; et le troisieme, sous le sieur de Ximénès,
it le pays d'entre la Sambre et la Meuse. Au
, le quartier du roi étoit divisé en plusieurs au-
quartiers: car, outre le dauphin et le duc d'Or-
s qui campoient tout auprès de sa personne, il
t aussi dans son quartier le prince de Condé, le
échal d'Humieres, et tous les lieutenants-géné-
t, à la réserve du marquis de Boufflers; et ils y
ent chacun leur poste ou leur quartier le long
lignes de circonvallation.

e roi, dès le premier jour, donna ses ordres
r faire tracer les lignes sur un circuit au moins
inq lieues. Elles commençoient à la Sambre du
du Brabant, un peu au-dessus de village de

et une espece de petit chateau qu'on appe
anche-Maison.
gt-septieme, c'est-à-dire le lendemain d
lu roi devant la place, il alla visiter le quar
ince de Condé, entre le ruisseau de Wedri
se, et y vit les parcs d'artillerie et de muni
là s'étant avancé avec le sieur de Vaubar
iteur du Quesne de Bouge, qui commande
ès la ville, entre la porte de fer et celle d
olas, la résolution fut prise d'attaquer cett
porte. Ce même jour les ponts de bateaux
ir-tout achevés, et la communication de
entièrement établie.
oit encore les quartiers de Bouffiers et d
à visiter. Le roi s'y transporta donc le vingt
, et, ayant passé la Sambre à la Blanche
et la Meuse au-dessous du village de Hué
onnut tout le côté de la place qui regarde
s, reconnut aussi le fauxbourg de Jambe
nemis s'étoient retranchés au bout du pon
qu'ils y avoient sur la Mense; et ayant re

irent demander par un trompette la permission d'en ortir; ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accor- der. Mais ces pauvres dames, se confiant à la géné- osité du roi, et la peur des bombes l'emportant en lles sur toute autre considération, elles sortirent à ied par la porte du château, suivies seulement de quelques unes de leurs femmes, qui portoient leurs ardes et leurs enfants, et se présenterent à la garde rochaine. Les soldats les menerent d'abord à la Blanche-Maison, près des ponts qu'on avoit faits ur la Sambre, d'où le roi, qui eut pitié d'elles et qui es fit traiter favorablement, les fit conduire le len- demain à l'abbaye de Malogne, et de là à Philippe- ille.

Vingt mille pionniers, commandés dans les pro- inces conquises, étant arrivés alors à l'armée, ils irent aussitôt employés aux lignes de circonvalla- ion, aux abattis de bois, et aux réparations des che- nins.

Les assiégés avoient encore quelque infanterie dans es bois au-dessus des moulins à papier de Saint-Ser- ais : mais le roi ayant ordonné qu'on l'en chassât, lle ne tint point, et se renferma fort vite dans la ille.

La garnison étoit de neuf mille deux cents quatre- ingts hommes en dix-sept régiments d'infanterie de lusieurs nations, savoir, cinq allemands des trou- es de Brandebourg et de Lunébourg, cinq hollan- lois, trois espagnols, quatre wallons, et en un régi- ent de cavalerie, et quelques compagnies franches. Le prince de Barbançon, gouverneur de la province, l'étoit aussi de la ville et du château, et toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvues de toutes les choses néces- saires pour soutenir un long siege, et ayant à défen- dre une place de cette réputation, également bien

Malogne et une espece de petit château qu
loit la Blanche-Maison.

Le vingt-septieme, c'est-à-dire le lend
l'arrivée du roi devant la place, il alla visite
tier du prince de Condé, entre le ruisseau d
et la Meuse, et y vit les parcs d'artillerie et
tions. De là s'étant avancé avec le sieur d
sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui c
d'assez près la ville, entre la porte de fer
saint Nicolas, la résolution fut prise d'atta
derniere porte. Ce même jour les ponts d
furent par-tout achevés, et la communic
quartiers entièrement établie.

Il restoit encore les quartiers de Bouff
Ximénès à visiter. Le roi s'y transporta don
huitieme, et, ayant passé la Sambre à la
Maison, et la Meuse au-dessous du villag
pion, reconnut tout le côté de la place qu
le Condros, reconnut aussi le fauxbourg d
où les ennemis s'étoient retranchés au bou
de pierre qu'ils y avoient sur la Meuse; et
marqué le long de cette riviere une petit
d'où on voyoit à revers les ouvrages de la por
Nicolas qui est de l'autre côté, il command

mander par un trompette la permission d'en
e qu'on ne jugea pas à propos de leur accor-
s ces pauvres dames, se confiant à la géné-
roi, et la peur des bombes l'emportant en
toute autre considération, elles sortirent à
la porte du château, suivies seulement de
unes de leurs femmes, qui portoient leurs
leurs enfants, et se présentèrent à la garde
e. Les soldats les menerent d'abord à la
Maison, près des ponts qu'on avoit faits
ubre, d'où le roi, qui eut pitié d'elles et qui
iter favorablement, les fit conduire le len-
l'abbaye de Malogne, et de là à Philippe-

mille pionniers, commandés dans les pro-
onquises, étant arrivés alors à l'armée, ils
ussitôt employés aux lignes de circonvalla-
abattis de bois, et aux réparations des che-

siégés avoient encore quelque infanterie dans
u-dessus des moulins à papier de Saint-Ser-
is le roi ayant ordonné qu'on l'en chassât,
nt point, et se renferma fort vîte dans la

nison étoit de neuf mille deux cents quatre-
mmes en dix-sept régiments d'infanterie de
nations, savoir, cinq allemands des trou-
randebourg et de Lunebourg, cinq hollan-
is espagnols, quatre wallons, et un régi-
cavalerie, et quelques compagnies franches.
de Barbançon, gouverneur de la province,
ssi de la ville et du château, et toutes ces
avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit
tant pourvues de toutes les choses néces-
ur soutenir un long siege, et ayant à défen-
place de cette réputation, également bien

ui, pour ne point accabler ses troupes de t
ail, n'attaqua d'abord que la ville seule.
eux attaques différentes : mais il y en av
i n'étoit proprement qu'une fausse attaq
it celle qui étoit au-delà de la Meuse. La
étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir tr
es qui se rejoindroient ensuite par des lig
es; la première, le long du bord de la Meu
ide, à mi-côte de la hauteur de Bouge; et
ne, par un grand fond qui aboutissoit à
u côté de la porte de fer.
es choses étant donc préparées, la tranch
erte la nuit du vingt-neuvième au trentie
ois bataillons avec un lieutenant-général
adier monteront à la véritable attaque, et de
se avec un maréchal de camp; ce qui fut c
squ'à la prise de la ville. Le comte d'Auv
mme le plus ancien lieutenant-général, mo
ière garde. Dès cette nuit on avança le trav
quatre-vingts toises du glacis. On travai
e temps avec tant de diligence aux batteri
r la hauteur de Bouge, que de l'autre c
leuse, que les unes et les autres se trou
ntôt en état de tirer et de prendre la supé

, l'artillerie ruinant cependant les défenses des
gés, qui, étant vus de front et à revers de plu-
s endroits, n'osoient déja plus paroître dans
s ouvrages.

nuit du premier au deuxieme de juin on se logea
un avant-chemin couvert en-deçà de l'avant-
que formoient les eaux des ruisseaux de Wedrin
Risnes. On tira ensuite une ligne parallele pour
la communication de toutes les attaques, et on
de l'autre côté de la Meuse sur le bord de l'eau
batteries qui commencerent à tirer dès la pointe
our contre la branche du demi-bastion et contre
uraille qui reguent le long de cette riviere. Ce
e jour, sur les huit heures du matin, le mar-
de Boufflers fit attaquer le fauxbourg de Jambe
les ennemis occupoient encore, et s'en rendit
re. Sur le midi l'avant-fossé de la porte de saint
las se trouvant comblé, et toutes choses dispo-
pour attaquer la contrescarpe, les gardes suisses
régiment de Stoppa de la même nation, qui
nt de tranchée sous le marquis de Tilladet,
enant-général de jour, y marcherent l'épée à la
, et l'emporterent. Ils prirent aussi une petite
tte revêtue, qui défendoit la contrescarpe, et se
ent en très peu de temps sur ces dehors, sans
les ennemis, qui faisoient de leurs autres ouvra-
n fort grand feu, osassent faire aucune tenta-
our s'y établir. On leur tua beaucoup de monde
tte action.

soir du deuxieme juin, le marquis de Boufflers
de garde à la tranchée, on s'apperçut que les
gés avoient aussi abandonné une demi-lune de
qui couvroit la porte de saint Nicolas. Comme
ssé n'en étoit pas fort profond, il fut bientôt
lé; et quoique la demi-lune fût fort exposée,
ue les ennemis tirassent sans discontinuer de

tion et la muraille, qui étoient, comme j
long de cette riviere. Comme ses eaux étoi
assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir
une tranchée le long d'une langue de ter
laissoit à découvert au pied du rempart,
roit ainsi attaché bientôt le mineur au co
place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-
les grandes pluies qui survinrent, et qui n
tinuerent presque plus jusqu'à la fin du
fut obligé d'abandonner ce dessein, et de
uniquement aux ouvrages que l'on avoit d

L'artillerie ne cessa, pendant le troisiem
trieme juin, de battre en breche la face et l
du demi-bastion de la Meuse, et y fit enfi
verture considérable. Les assiégés témoigno
uir beaucoup de résolution, et travailloien
se retrancher en dedans. Mais on les voyoit
la crainte vraisemblablement d'un assaut,
toient dans le château leurs munitions et l
leurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on
logé sur la pointe du demi-bastion, le cin
juin au matin, le duc de Bourbon étant d
battirent tout-à-coup la chamade, et dema
capituler. Après quelques propositions q

ille de Namur, défendue par neuf mille
garnison, fut, en six jours d'attaque,
is ou quatre bataillons de tranchée, ou,
dire, à un seul bataillon, puisqu'il n'y
s plus d'un à la tranchée le long de la
fut celle par où la place fut emportée.
ne remarquer qu'on n'eut pas le temps
ıner les lignes de circonvallation, et qu'à
evoit d'y mettre la dernière main, que,
prise, l'on fut obligé de les raser, pour
les troupes de l'autre côté de la Sambre.
que la ville capituloit, on eut nouvelle
alliés s'avançoient tout de bon pour faire
e. Au premier bruit que le roi étoit de-
, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble tou-

teries basses
battre en ruine la branche
muraille, qui étoient, comme j'ai dit, le
cette riviere. Comme ses eaux étoient alors
ses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire
achée le long d'une langue de terre qu'elle
à découvert au pied du rempart, et on au
si attaché bientôt le mineur au corps de
Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup p
ndes pluies qui survinrent, et qui ne disco
ent presque plus jusqu'à la fin du siege,
bligé d'abandonner ce dessein, et de s'attac
ement aux ouvrages que l'on avoit devant
artillerie ne cessa, pendant le troisieme et
ne juin, de battre en breche la face et la bra
demi-bastion de la Meuse, et y fit enfin un
ture considérable. Les assiégés témoignoient
beaucoup de résolution, et travailloient m
retrancher en dedans. Mais on les voyoit qui
crainte vraisemblablement d'un assaut, tra
ient dans le château leurs munitions et leu
à la fin, comme ils virent qu'on é
bastion, le cinq

issant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus

capitulation signée, le régiment des gardes prit
tôt possession de la porte de saint Nicolas. Ainsi
neuse ville de Namur, défendue par neuf mille
nes de garnison, fut, en six jours d'attaque,
ne à trois ou quatre bataillons de tranchée, ou,
mieux dire, à un seul bataillon, puisqu'il n'y
it jamais plus d'un à la tranchée le long de la
se, qui fut celle par où la place fut emportée.
eut même remarquer qu'on n'eut pas le temps
rfectionner les lignes de circonvallation, et qu'à
on achevoit d'y mettre la dernière main, que,
le étant prise, l'on fut obligé de les raser, pour
porter les troupes de l'autre côté de la Sambre.
ndant que la ville capituloit, on eut nouvelle
afin les alliés s'avançoient tout de bon pour faire
le siege. Au premier bruit que le roi étoit de-
Namur, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble tou-
urs forces. Ils avoient dépêché aux généraux
ming et Serclaës, dont le premier assembloit
roupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-
elle, et l'autre celles de Liege dans le voisinage
tte ville, avec ordre de les venir joindre; et le
e d'Orange avec l'électeur de Baviere, à la tête de
ée confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles,
venu camper à Dighom, puis à Lefdaël et à Wos-
de là à l'abbaye du Parc et au château d'Heverle
de Louvain. Il séjourna quelque temps dans ce
ier camp, ou pour donner le temps à toutes ses
s de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant
le pays, ni s'éloigner de la mer, dans l'inquié-
où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit
ıcée. Il apprit enfin que sa flotte jointe à celle
ollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix vais-
x de guerre, étoit à la mer avec un vent favo-

dels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche.
ant ses affaires vraisemblablement en sûr
ôté-là, il feignit de n'y plus songer, et ne
que d'aller secourir Namur.
partit des environs de Louvain le cinquieme
int camper à Meldert et à Bauechem. Il can
emain sixieme auprès de Hougaerde et de
t, le septieme entre Orp et Montenacken
de la riviere de Ghete, et enfin le huitien
ande chaussée entre Thinnes et Breff, à l
naréchal de Luxembourg. La prise de la
t mis le roi en état de faire des détachemer
armée, il avoit envoyé à ce maréchal le
vergne et le duc de Villeroi, lieutenants-
, avec une partie des troupes qui se trou
ées du côté du Brabant.
ur lui, la treve qu'il avoit accordée aux
tant expirée, il avoit passé de l'autre côté
re avec ce qui étoit resté de troupes au-d
riviere. C'étoit le septieme de juin qu'il
premier camp pour en venir prendre un a
Sambre et Meuse, dans la forêt de Marl
de quelle maniere ce nouveau camp étoi
Le quartier du roi étoit auprès d'un co

leurs ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposter de ces hauteurs, et moins encore des retranchements qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons, et entre autres d'un hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de redoute. Néanmoins la brigade du roi eut ordre de les aller attaquer.

Les troupes, qui avoient cru ce jour-là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau camp, et qui, dans ce moment-là, portoient leurs tentes et leurs autres hardes sur leurs épaules, jeterent aussitôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, et grimpant en bon ordre et sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux et inégal, arriverent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquets, que les ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, et les poursuivit jusqu'à une seconde hauteur, non moins escarpée que la premiere, où leurs bataillons étoient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les bataillons furent aussi chassés de ce second poste, et menés battant l'épée dans les reins jusqu'à leurs retranchements, qui même couroient risque d'être forcés, si le prince de Soubise, lieutenant-général de jour, et le sieur de Vauban, rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action, qui fut fort vive et fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la brigade du roi douze ou quinze officiers, et quelque cent ou six vingts soldats, ou tués ou blessés.

Aussitôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, et on y ouvrit une tranchée, laquelle fut, tous les jours relevée par sept bataillons. Il ne fut

at tous les chemins, et les mirent presque
it d'y pouvoir conduire le canon. On ne put
ver les batteries qu'avec d'extrêmes diffic
endant les assiégés profiterent peu de ton
acles, et firent seulement quelques sorties
n effet.
nfin, le treizieme juin, les travaux ayan
sés jusqu'aux retranchements, il fut réso
ttaquer. La contenance fiere des ennemis,
it en bataille en plusieurs endroits, derrie
nchements, et qui avoient tout l'air de se
r à une résistance vigoureuse, obligea le r
opposer ses meilleures troupes, et de se t
er lui-même sur la hauteur pour régler l'
attaque.
signal donné sur le midi, deux cents n
aires du roi à la droite, les grenadiers à c
gauche, et huit compagnies de grenadiers
rie au milieu, marcherent aux ennemis l'é
ain, soutenus des sept bataillons de tranc
s dix de la brigade du roi, qu'il avoit fait m
ataille, sur la hauteur, à la tête de leur c
assiégés, jusqu'alors si fiers, s'effrayerent
ls firent seulement leur décharge, et, aban

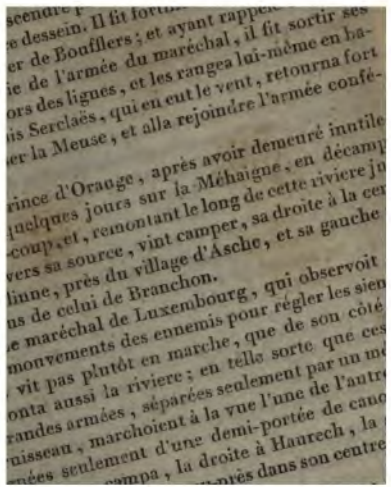
ec non moins de sagesse que de valeur. Les
animées par la présence du roi, se signale-
ivi l'une de l'autre; et les moindres grena-
armée disputerent d'audace avec les mous-
, de l'aveu des mousquetaires mêmes. On
ux assiégés une suspension pour venir re-
morts. Mais on ne laissa pas, pendant cette
ssurer le logement, et dans la redoute, et
les retranchements qu'on venoit d'emporter.
es retranchements et la premiere enveloppe
n, nommé par les Espagnols Terra nova, on
sur le côté de la montagne qui descend vers
, un ouvrage irrégulier que le prince d'O-
it fait construire l'année précédente, et qu'on

t par la gauche; et le travail fut poussé e
itre cents pas.
Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le c
Namur, le prince d'Orange étoit, comme j'
ivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord tou
rques d'un homme qui vouloit passer cette
ttaquer l'armée du maréchal de Luxemb
ir s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs r
laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce d
intérêt et celui de ses alliés; l'état de ses f
réputation, à laquelle la prise de Mons avo
iné quelque atteinte; en un mot, les vœux
de son parti, et sur-tout les pressantes so
is de l'électeur de Baviere, qui ne pouvoit d
ront de se voir, à son arrivée dans les Pay
ver la plus forte place du gouvernement qu
t d'accepter.
Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nou
les alliés avoient reçues de la bataille qui
née sur mer: car, bien que le combat n'e
fort glorieux pour les Hollandois et pour l
s, mais sur-tout pour ces derniers, et qu'il f
alors inouï qu'une armée de quatre-vingt-di
ix, attaquée par une autre de quarante-q

rable où il sembloit que la fortune commençât à éclarer contre les François. Il reconnut donc en vant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder ués, posta son infanterie dans les villages et dans les endroits qui pouvoient favoriser son passage, afin fit jeter une infinité de ponts sur cette riviere. remarqua pourtant avec surprise que, dans le temps l faisoit construire cette grande quantité de ponts ois, il faisoit démolir tous les ponts de pierre qui ouvoient sur la Méhaigne.

ne autre circonstance fit encore mieux voir qu'il oit pas grande envie de combattre. Le roi, qui ne loit point qu'on engageât, d'un bord de riviere à tre, un combat où sa cavalerie n'auroit point eu art, manda au duc de Luxembourg de se retirer peu en arriere, et de laisser le passage libre aux emis; et la chose fut ainsi exécutée. C'étoit en lque sorte les défier, et leur ouvrir le champ pour ner bataille s'ils vouloient. Mais le prince d'Orange eura toujours dans son premier poste; tantôt s'ex- nt sur les pluies qui firent déborder la Méhaigne dant deux jours; tantôt publiant qu'il feroit périr ée du maréchal sans la combattre, ou du moins le reduiroit à décamper faute de subsistances.

forma néanmoins un projet qui auroit été de que éclat, s'il eût réussi. Il détacha le comte Ser- de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté uy. Ce général, ayant pris encore dans cette place détachement considérable de l'infanterie de la gar- n, passa la Meuse, qu'il fit remonter à son infan- , dans le dessein de couper le pont de bateaux toit sous Namur, et qui faisoit la communication os deux armées. Lui cependant marcha avec sa ca- ie, pour attaquer le quartier du marquis de Bouf- , et brûler le pont de haute-Meuse, avec toutes unitions qui se trouveroient sur le port, et qu'on



ennemis la connoissance de la disposition de son camp, coupé de plusieurs ruisseaux et de petits marais, qui rendoient la communication de ses deux ailes fort difficile, et d'ailleurs commandé de la hauteur de Saint-Denys, d'où les ennemis auroient pu incommoder de leur canon le centre de son armée, et engager enfin, dans un pays serré et embarrassé de bois, un combat particulier d'infanterie, où ils auroient eu tout l'avantage du lieu. Le roi, qui sut l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le maréchal alla reconnoître; et il le trouva si avantageux, que, sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussitôt marcher son armée. Il n'attendit pas même son artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourrage, et se contenta de laisser une partie de son infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenault, et étendit sa droite par Temploux et par le château de la Falize, jusqu'au près du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve; de sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'armée du roi, et tout proche aussi de la Sambre et de la Meuse, d'où il tiroit la subsistance de sa cavalerie, couvroit entièrement la place, et réduisoit les ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes et propres à faire mouvoir sa cavalerie, qui étoit supérieure en toutes choses à celle des ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, et sans qu'ils se présentassent seulement pour charger son arriere-garde. Le prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa, le vingt-deuxieme de juin, le bois des Cinq-étoiles, et, ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, et la gauche proche de Marbais sur la grande chaussée.

Cette démarche, qui le mettoit en état de passer en

plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il en
arquis de Boufflers avec un corps de troupes
ays d'entre Sambre et Meuse : et après avoi
nnoître les plaines de Saint-Gérard et de F
étoient les seuls chemins par où ils auroient p
à lui, il ordonna à ce marquis de se saisir du
aveloy sur la Sambre. Il fit en même temps
ont sur cette rivière, entre l'abbaye de Flo
eppe, vers l'embouchure du ruisseau d'Aure
la gauche du maréchal de Luxembourg éto
ée. Par ce moyen il mettoit ce général en é
ier aisément la Sambre, dès que les ennemis
ient entreprendre la même chose du côté de
i et de Farsiennes. La seule chose qui étoit à
, c'est que le corps de troupes qu'il avoit dor
rquis de Boufflers ne fût pas suffisant pour dis
ennemis le passage de la Sambre, et que, s
toient si près de lui, on n'eût pas le temps d
ser d'autres troupes pour le soutenir.
our obvier à cet inconvénient, le maréch
re de lui envoyer son corps de réserve, q
i peu de temps après des brigades d'infante
mpagne et de Bourbonnois, et enfin de l'aile

ques du château de Namur se continuoient avec
te la diligence que les pluies pouvoient permettre,
troupes ne témoignant pas moins de patience que
valeur. Depuis le seizieme de juin, les assiégés se
avoient extrêmement resserrés dans le fort neuf,
ils commençoient même d'être enveloppés. Le ma-
du dix-septieme, ils firent une sortie de quatre
ts hommes de troupes espagnoles et du Brande-
rg sur l'attaque gauche, et y causerent quelque
ordre. Mais les Suisses, qui y étoient de garde, les
ousserent aussitôt, et rétablirent en très peu de
ps le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes
s de part et d'autre. Le dix-huitieme et le dix-neu-
ne, les communications du fort neuf avec le châ-
u furent presque entièrement ôtées aux assiégés,
ur artillerie rendue inutile; et enfin, le vingtieme,
tes les communications des tranchées étant ache-
s, on se vit en état d'attaquer tout à-la-fois et le fort
e château. Mais, comme vraisemblablement on y
oit perdu beaucoup de monde, le roi voulut que
choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa
te la nuit du vingtieme et le jour suivant à élargir
erfectionner les travaux. Et le soir du vingt-unieme,
tes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut
la faire, mais seulement au-dehors de l'ouvrage
f.

Huit compagnies de grenadiers commandées, avec
ept des bataillons de la tranchée, commencerent
les six heures à occuper tous les boyaux qui enve-
poient les deux ouvrages. Le duc de Bourbon se
avoit encore à cette attaque lieutenant-général de
r, se croyant fort obligé à la fortune de ce qu'en un
ne siege elle lui donnoit tant d'occasions de s'expo-
Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer
détachements soutenus des corps entiers. Ils mar-
rent en même temps au premier chemin couvert

lle, et leurs ôtages furent envoyés au roi. Mai
it qu'ils faisoient leur capitulation, on ne lai
travailler dans les dehors de l'ouvrage, et d'
ucer des logements contre le château.

Le lendemain ils sortirent du fort, au nom
atre-vingts officiers et de quinze cents cin
dats en cinq régiments, pour être conduits à
ce nombre étoit un ingénieur hollandois,
ehorn, sur les dessins duquel le fort avoit é
uit, et il en sortit blessé d'un éclat de bombe
es officiers des ennemis demanderent à entr
vieux château, pour y servir encore jusqu
siege. Mais cette permission ne fut accordé
ul Wimberg, qui commandoit les troupes
oises.

Le fort Guillaume pris, on donna un peu
lâche aux troupes, et la tranchée ne fut pl
ée que par quatre bataillons. Mais le châte
it pas moins vivement pressé, et les attaques
ort vite, n'étant plus inquiétées par aucune di

Dès le vingt-troisieme on éleva dans la g
ort neuf des batteries de bombes et de canon

Le vingt-quatrieme et le vingt-cinquieme

ui retomboient souvent de leurs ouvrages
nce, et qui tuerent ou blesserent plusieurs
à ses côtés et derriere lui.
t-sixieme les sapes furent poussées jusqu'au
palissade du premier chemin couvert. A
l'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus
e, à cause des bombes et des grenades que
y faisoient rouler à toute heure, sur-tout
fond qui alloit tomber vers la Sambre, et
it les deux forts.
-septieme, les travaux furent perfectionnés.
deux nouvelles batteries, pour achever de
défenses des assiégés, pendant que les autres
n ruines les pointes et les faces des deux
ons de l'ouvrage: et on disposa enfin toutes

cond, et, le
irent jusqu'au corps de l'
ne quelques soldats étant montés par une
eche, les ennemis battirent à l'instant la cha-
leurs ôtages furent envoyés au roi. Mais, peu-
ils faisoient leur capitulation, on ne laissa pas
ailler dans les dehors de l'ouvrage, et d'y com
r des logements contre le château.
lendemain ils sortirent du fort, au nombre d
e-vingts officiers et de quinze cents cinquan
ts en cinq régiments, pour être conduits à Gan
e nombre étoit un ingénieur hollandois, nom
aorn, sur les dessins duquel le fort avoit été c
ût, et il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Q
s officiers des ennemis demanderent à entrer
vieux château, pour y servir encore jusqu'à l
siege. Mais cette permission ne fut accordée q
ul Wimberg, qui commandoit les troupes ho
oises.
Le fort Guillaume pris, on donna un peu p
lâche aux troupes, et la tranchée ne fut plu
quatre bataillons. Mais le châtea
et les attaques

me chose presque tous les jours suivants, s incommodités du temps et l'extrême diffi- chemins, s'exposant non seulement au mous- nnemis, mais encore aux éclats de ses propres ui retomboient souvent de leurs ouvrages nce, et qui tuerent ou blesserent plusieurs s à ses côtés et derriere lui.

gt-sixieme les sapes furent poussées jusqu'au palissade du premier chemin couvert. A n'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus se, à cause des bombes et des grenades que s y faisoient rouler à toute heure, sur-tout u fond qui alloit tomber vers la Sambre, et oit les deux forts.

gt-septieme, les travaux furent perfectionnés. deux nouvelles batteries, pour achever de défenses des assiégés, pendant que les autres en ruines les pointes et les faces des deux ions de l'ouvrage: et on disposa enfin toutes ur attaquer à-la-fois tous leurs dehors. Tant s qui se succédoient de si près auroient dû, lasser la valeur des troupes; mais plus elles t, plus il sembloit qu'elles redoublassent r: et en effet cette derniere action ne fut ins hardie ni la moins éclatante de tout le roi voulut encore y être présent, et se plaça deux ouvrages. Ainsi le vingt-huitieme, à gnal donné par trois salves de bombes, neuf es de grenadiers commandées, avec quatre lons de la tranchée, marcherent avec leur ordinaire, l'épée à la main, aux chemins des assiégés. Le premier de ces chemins se presque abandonné, elles passerent au se- s'arrêter, tuerent tout ce qui osa les attendre, ivirent le reste jusqu'à un souterrain qui les eur furie. Les ennemis ainsi chassés reparu-

; sur nos tra...
rs de la compagnie de Saillant du R...
les ayant été commandés pour reconnoître l
qui étoit au demi-bastion gauche, ils monterer
u haut avec beaucoup de résolution. Il y en e
tre autres, qui y demeura fort long-temps,
rgea plusieurs fois son fusil avec une intré
il fut admirée de tout le monde. Mais la bre
ivant encore trop escarpée, on se contenta d
dans les chemins couverts, dans la contre-ga
mi-bastion gauche, dans une lunette qui étoi
u de la courtine vis-à-vis du chemin souterr
un mot dans tous les dehors. La perte des assi
ta à quelque trois cents hommes, partie très
dehors, partie accablés par les bombes dans
ge même. Les assiégeants n'eurent guere moi
x ou trois cents, tant officiers que soldats
blessés; la plupart après l'action, et pendant
vailloit à se loger.
Peu de temps après, les sapeurs firent la de
fossé; et dès le soir les mineurs furent attac
... et on se mit en état de faire
... la cour

La nuit du trentieme, le sieur de Rubentel, lieutenant-général de jour, fit monter sans bruit au haut de la breche du demi-bastion gauche quelques grenadiers du régiment Dauphin, pour épier la contenance des ennemis. Ces soldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort sur leurs gardes, et qu'ils s'étoient même retirés au-dedans de l'ouvrage, appelerent quelques autres de leurs camarades, qui étant aussitôt montés, ils chargerent avec de grands cris les assiégés, et s'emparerent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencerent à se retrancher eux-mêmes. Ceux des ennemis qui gardoient le demi-bastion de la droite, voyant les François dans l'ouvrage, et craignant d'être coupés, chercherent, comme les autres, leur salut dans la fuite, et laisserent les assiégeants entierement maîtres de cette premiere enveloppe. Il restoit encore deux autres ouvrages à-peu-près de même espece, non moins difficiles à attaquer que les premiers, et qui avoient de grands fossés très profonds et taillés dans le roc. Derriere tout cela on trouvoit le corps du château, capable lui seul d'arrêter long-temps un ennemi, et de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteroient à faire.

Mais le gouverneur, qui vit sa garnison intimidée, tant par le feu continuel des bombes et du canon, que par la valeur infatigable des assiégeants, reconnoissant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les vaines promesses de secours dont le prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, et demanda à capituler.

Le roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda; et, dès ce jour, une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain, premier jour de juillet, la garnison sortit, partie par la breche,

ies franches de dragons, ...
ts qui sortirent du fort neuf, faisoient le rest
mille deux cents hommes, qui, comme j'ai dit
oient dans la place au commencement du siege
ndoient qu'ils en avoient perdu huit ou neu
r la désertion; tout le reste avoit péri par l'a
ou dans les attaques.
lques jours avant que les assiégés battissent
le, les confédérés étoient partis tout-à-coup
eff; et, au lieu de faire un dernier effort, sin
auver la place, au moins pour sauver leur
on, ils avoient en quelque sorte tourné le do
r, et étoient allés camper dans la plaine de B
dt, la droite à Fleurus, et la gauche du côté
e et de Liberchies. Pendant le séjour qu'i
, le prince d'Orange ne s'étoit appliqué
r les environs de Charleroi; comme si dès
voit plus pensé qu'à empêcher le roi de pas
ouvelles conquêtes.
nfin, le soir du dernier jour de juin, ils appr
trois salves de l'armée du maréchal de Lu
... marquis de Boufflers, la

onner aux troupes fatiguées par des mouvemens
ontinuels, par le mauvais temps, et par une assez
ongue disette de toutes choses, les moyens de se ré-
ablir.

Le roi employa les deux jours qui suivirent la red-
ition du château à donner tous les ordres nécessaires
our la sûreté d'une si importante conquête. Il en vi-
ita tous les ouvrages, et en ordonna les réparations.
l alla trouver à Floreff le maréchal de Luxembourg,
u'il laissoit avec une puissante armée dans les Pays-
as, et lui expliqua ses intentions pour le reste de la
ampagne. Il détacha différents corps pour l'Allema-
ne et pour assurer ses frontieres de Flandres et de
uxembourg. Il avoit déja quelque quarante esca-
rons dans le pays de Cologne, sous les ordres du
arquis de Joyeuse; et il les y avoit fait rester pen-
ant tout le siege de Namur, tant pour faire payer le
este des contributions qui étoient dues, que pour
bliger les souverains de ce pays-là à y laisser aussi
n corps de troupes considérable; ce qui diminuoit
'autant l'armée du prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnés, il partit de
on camp le troisieme juillet, pour retourner, à pe-
ites journées, à Versailles: d'autant plus satisfait de
a conquête, que cette grande expédition étoit uni-
uement son ouvrage; qu'il l'avoit entreprise sur
es seules lumieres, et exécutée, pour ainsi dire, par
es propres mains, à la vue de toutes les forces de ses
nnemis; que par l'étendue de sa prévoyance il avoit
ompu tous leurs desseins, et fait subsister ses armées;
t qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui
voit opposés, malgré la bizarrerie d'une saison qui
ui avoit été entièrement contraire, il avoit emporté
n cinq semaines une place que les plus grands capi-
aines d'Europe avoient jugée imprenable; triomphant
insi non seulement de la force des remparts, de la

tre sur cette matiere. J'en ai bien su qu

---

ames m'a fait souvenir de l'ancienne fête des
es, pendant laquelle les serviteurs prenoient
rs maîtres des libertés qu'ils n'auroient pas
s un autre temps. Ma conduite ne ressembl
o mal à celle-là. Je me mets sans façon à c
dame de....; je prends des airs de maître; je
omode sans scrupule de ses termes et de ses ph
es rejette quand bon me semble. Mais, monsie
ne durera pas toujours, les saturnales passero
ustre dame reprendra sur son serviteur l'au
lui est acquise. J'y aurai peu de mérite en tout
il faut convenir que son style est admirable
douceur que nous autres hommes nous n'attr
ut; et si j'avois continué à refondre son ouv
semblablement je l'aurois gâté. Elle a traduit l
rs d'Alcibiade, par où finit le Banquet de Pl
l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expres
s et délicates, qui sauvent en partie la grossi
idées : mais avec tout cela je crois que le mie
e supprimer; outre qu'il est scandaleux, il es
: car ce sont les louanges, non de l'amour d
it dans ce dialogue, mais de Socrate, qui n
oduit que comme un des interlocuteurs. Voilà,

r le moyen d'un homme à qui Phénix avoit
ne partie de leur discours. Mais cet homme
isoit rien de certain ; il m'apprit seulement
s saviez le détail de cet entretien : contez-le
c, je vous prie ; aussi bien à qui peut-on
ddresser qu'à vous pour entendre le discours
ami ? Mais dites-moi avant toutes choses si
z présent à cette conversation. Il paroit bien,
dis-je, que votre homme ne vous a rien dit
, puisque vous parlez de cette conversation
une chose arrivée depuis peu, et comme si
y être présent. Je le croyois, me dit-il. Com-
dis-je, Glaucon, ne savez-vous pas qu'il y
rs années qu'Agathon n'a mis le pied dans
Pour moi, il n'y a pas encore trois ans que
nte Socrate, et que je m'attache à étudier
s paroles et toutes ses actions. Avant ce
j'errois de côté et d'autre ; et, croyant mener
isonnable, j'étois le plus malheureux de tous
es. Je m'imaginois alors, comme vous faites
ut, qu'un honnête homme devoit songer à
e chose qu'à ce qui s'appelle philosophie.
nsultez point, répliqua-t-il ; dites-moi plu-
l se tint la conversation dont il s'agit. Nous
n jeunes vous et moi, lui dis-je : ce fut dans
qu'Agathon remporta le prix de sa première
tout se passa chez lui le lendemain du sa-
'il avoit fait avec ses acteurs pour rendre
x dieux du prix qu'il avoit gagné. Vous par-
n, me dit-il. Mais de qui savez-vous ce qui
ns cette assemblée ? est-ce de Socrate ?
ui dis-je ; je tiens ce que j'en sais de celui-
qui l'a conté à Phénix, je veux dire d'Aris-
u bourg de Cydathene, ce petit homme qui
rs nu-pieds. Il se trouva lui-même chez

n avoit dit la vérité. Que tardez-vous donc,
aucon, que vous ne me fassiez ce récit? P
ious mieux employer le chemin qui nous r
Athenes?
e contentai, et nous discourûmes de ces ch
g du chemin. C'est ce qui fait que, comm
lisois tout-à-l'heure, j'en ai encore la mém
e, et il ne tiendra qu'à vous de les entend
ien, outre le profit que je trouve à parler
lre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a
nde où je prenne tant de plaisir, tout au
des autres discours. Je me meurs d'ennui qu
s entends, vous autres riches, parler de vo
et de vos affaires; je déplore en moi-même
ment où vous êtes: vous croyez faire merve
s ne faites rien d'utile. Peut-être vous, de v
ous me plaignez et me regardez en pitié; peut-
avez-vous raison de penser cela de moi: et
ulement je pense que vous êtes à plaindre, r
très convaincu que j'ai raison de le penser.

L'AMI D'APOLLODORE.

us êtes toujours le même, cher Apollod
ne cessez point de dire du mal de vous e
es autres. Vous êtes persuadé qu'à comme

un insensé pour parler ainsi de moi et de tous tant que vous êtes?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse, et redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici; ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même maniere qu'Aristodeme me l'a faite.

Je rencontrai Socrate, me disoit-il, qui sortoit du bain, et qui étoit chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit si propre et si beau. Je vais souper chez Agathon, me répondit-il; j'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice, parceque je craignois la foule; mais je lui promis en récompense que je serois du lendemain, qui est aujourd'hui: voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous, Aristodeme, seriez-vous d'humeur à venir aussi quoique vous ne soyez point prié? Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. Venez, dit-il; et montrons, quoi qu'en dise le proverbe, qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans en être prié. J'accuserois volontiers Homère d'avoir péché contre ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre, et Ménélas comme un médiocre guerrier, il feint que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans être invité, c'est-à-dire qu'il fait venir un homme de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'attend pas.

J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez; car pour moi je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié.

quelques pas, que Socrate devint tout
demeura en la même place sans bouger.
s pour l'attendre, mais il me dit d'aller tou-
t, et qu'il me suivroit.
ai la porte ouverte, et il m'arriva même
re assez plaisante. Un esclave d'Agathon
r-le-champ dans la salle où étoit la com-
étoit déja à table, et qui attendoit que
Agathon s'écria en me voyant : O Aristo-
z le bien venu si vous venez pour souper;
affaires, remettons, je vous prie, les af-
autre jour. Je vous cherchai hier par-tout
prier d'être des nôtres. Mais que fait So-
s je me retournai, croyant certainement
e me suivoit. Je fus bien surpris de ne le
je dis que j'étois venu avec lui, et qu'il
me invité. Vous avez bien fait de venir,
thon ; mais où est-il? Il marchoit sur mes
dis-je, et je ne conçois pas ce qu'il peut
1. Petit garçon, dit Agathon, courez vîte,
ù est Socrate; dites-lui que nous l'atten-
ons, Aristodeme, placez-vous à côté d'Ery-
Un esclave eut ordre de me laver les pieds;
t celui qui étoit sorti revint annoncer qu'il

; trompe; il n'y a qu'à le laisser faire. Puisque
là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et
, mes enfants, apportez-nous donc à manger;
iez-nous ce que vous avez: on vous abandonne
lonnance du repas; c'est un soin que je n'ai ja-
pris: ne regardez ici votre maître que comme
étoit du nombre des conviés; faites tout de votre
ux, et tirez-vous-en à votre honneur.
On servit: nous commençâmes à souper, et So-
te ne venoit point. Agathon perdoit patience, et
uloit à tout moment qu'on l'appelât; mais j'empê-
ois toujours qu'on ne le fit. Enfin il entra comme
n avoit à moitié soupé. Agathon, qui étoit seul sur
u lit au bout de la table, le pria de se mettre au-
près de lui. Venez, dit-il, Socrate, venez; que je m'ap-
proche de vous le plus que je pourrai pour tâcher
d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de
trouver ici près; car je m'assure que vous avez trouvé
ce que vous cherchiez, autrement vous y seriez en-
core.

Quand Socrate se fut assis: Plût à Dieu, dit-il, que
la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose qui se
pût verser d'un esprit dans un autre, comme l'eau
se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vuide!
Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être auprès
de vous, dans l'espérance que je pourrois me rem-
plir de l'excellente sagesse dont vous êtes plein: car,
pour la mienne, c'est une espece de sagesse bien obs-
cure et bien douteuse; ce n'est qu'un songe: la vôtre
au contraire est une sagesse magnifique, et qui brill
aux yeux de tout le monde; témoin la gloire qu
vous avez acquise à votre âge, et les applaudissemen
de plus de trente mille Grecs qui ont été depuis p
les admirateurs de votre sagesse.

Vous êtes toujours moqueur, reprit Agathon
vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous

lement ne songez
dant que Socrate soupoit, les
erent de manger. On en vint aux libations
res, on chanta un hymne en l'honneur du
hus; et après toutes ces petites cérémonies
a de bo re. Pausanias prit la parole. Voyons
omment nous trouverons le secret de nou
ir. Pour moi, je déclare que je suis encore in
dé de la débauche d'hier; je voudrois bien
épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas qu
urs de la compagnie, sur-tout ceux qui étoi
stin d'hier, ne demandent grace aussi bien q
Voyons de quelle maniere nous passerons g
a nuit.

Vous me faites plaisir, dit Aristophane, d
que nous nous ménagions; car je suis un de
se sont le moins épargnés la nuit passée.

Que je vous aime de cette humeur! dit
Eryximaque. Il reste à savoir dans quell
se trouve Agathon. Tant mieux pour mo
thon, si vous autres braves vous êtes r
mieux pour Phedre et pour les autres pe
qui ne sont pas plus vaillants que nous
Socrate; il est toujours prêt à fai

Vous savez, lui dit Phedre en l'interrompant, que je suis volontiers de votre avis, sur-tout quand vous parlez médecine; mais vous voyez heureusement que tout le monde est raisonnable aujourd'hui. Il n'y eut personne qui ne fût de ce sentiment. On résolut de ne point s'incommoder, et de ne boire que pour son plaisir. Puisqu'ainsi est, dit Eryximaque, qu'on ne forcera personne, et que nous boirons à notre soif, je suis d'avis, premièrement, que l'on renvoie cette joueuse de flûte; qu'elle s'en aille jouer là-dehors tant qu'elle voudra, si elle n'aime mieux entrer où sont les dames, et leur donner cet amusement. Quant à nous, si vous m'en croyez, nous tierons ensemble quelque agréable conversation. Je vous en proposerai même la matiere, si vous le voulez.

Tout le monde ayant témoigné qu'il feroit plaisir à la compagnie, Eryximaque continua ainsi: Je commencerai par ce vers de la Ménalippe d'Euripide.... Les paroles que vous entendez, ce ne sont point les miennes, ce sont celles de Phedre; car Phedre m'a souvent dit avec une espece d'indignation: O Eryximaque, n'est-ce pas une chose étrange que, de tant de poëtes qui ont fait des hymnes et des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'Amour, qui est pourtant un si grand dieu? Il n'y a pas jusqu'aux sophistes, qui composent tous les jours de grands discours à la louange d'Hercule et des autres demi-dieux. Passe pour cela. J'ai même vu un livre qui portoit pour titre *l'Eloge du sel*, où le savant auteur exagéroit les merveilleuses qualités du sel, et les grands services qu'il rend à l'homme. En un mot, vous verrez qu'il n'y a presque rien au monde qui n'ait eu son panégyrique. Comment se peut-il donc faire que, parmi cette profusion d'éloges, on ait oublié l'Amour, et que personne n'ait entrepris de louer un dieu qui mé-

ɔnoré l'Amour. Si cela vous plaît, il ne fau
ıercher d'autre sujet de conversation. Chac
ɔncera son discours à la louange de l'Amour.
tour, à commencer par la droite. Ainsi Phe
ra le premier, puisque c'est son rang,
r'aussi bien il est le premier auteur de la
ıe je vous propose.

Je ne doute pas, dit Socrate, que l'avis
aque ne passe ici tout d'une voix. Je sais
oins que je ne m'y opposerai pas, moi qui
ssion de ne savoir que l'amour. Je m'assur
thon ne s'y opposera pas non plus, ni Pa
encore moins Aristophane, lui qui est tout
Bacchus et à Vénus. Je puis également re
ı reste de la compagnie, quoiqu'à dire vrai
: soit pas égale pour nous autres qui somm
s derniers. En tout cas, si ceux qui nous pr
nt bien leur devoir et épuisent la matiere,
rons quittes pour leur donner notre appr
ne Phedre commence donc, à la bonne h
ı'il loue l'Amour. Le sentiment de Socrate f
lement suivi. De vous rendre ici mot à mot
scours que l'on prononça, c'est ce que vou
z pas attendre de moi: Aristodeme, de q

DISCOURS DE PHEDRE.

C'est un grand dieu que l'Amour, et véritablement digne d'être honoré des dieux et des hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits, mais surtout à cause de son ancienneté; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve; on ne sait point quel est son pere ni sa mere, ou plutôt il n'en a point. Jamais poëte ni aucun autre homme ne les a nommés. Hésiode, après avoir d'abord parlé du chaos, ajoute:

« La Terre au large sein, le fondement des cieux; »
« Après elle l'Amour, le plus charmant des dieux. »

Hésiode, par conséquent, fait succéder au chaos la Terre et l'Amour. Parménide a écrit que l'Amour est sorti du chaos:

« L'Amour fut le premier enfanté de son sein. »

Acusilaüs a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi, d'un commun consentement, il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'Amour: mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes; car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne que d'être aimée d'un homme vertueux, et à un homme vertueux, que d'aimer une jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu? Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses, qui soient capables, comme un honnête amour, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie; je veux dire la honte du mal, et une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choses il est impossible que ni un particulier ni même une ville fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que, si un homme qui aime avoit ou commis une

ris en quelque faute par celui dont il est
ns donc que, si par quelque enchantement
ou une armée pouvoit n'être composée que
ts, il n'y auroit point de félicité pareille à celle
ile qui auroit tout ensemble et cette horreur
:e et cet amour pour la vertu. Des hommes
, quoiqu'en petit nombre, pourroient, s'il
dire, vaincre le monde entier : car il n'y a
nnête homme qui osât jamais se montrer d
u'il aime après avoir abandonné son ran
ses armes, et qui n'aimât mieux mourir
que de laisser ce qu'il aime dans le péri
ôt il n'y a point d'homme si timide qui ne d
comme le plus brave, et que l'amour ne
ât hors de lui-même. On lit dans Homere
lieux inspiroient l'audace à quelques uns
is; c'est ce qu'on peut dire de l'Amour plu
ent que d'aucun des dieux. Il n'y a que par
uts que l'on sait mourir l'un pour l'autre.
lon seulement des hommes, mais des fe
nes ont donné leur vie pour sauver ce qu
oient. La Grece parlera éternellement d'Al
de Pélio : elle donna sa vie pour son

mérité une récompense qui n'a été accor-
un très petit nombre de personnes. Les
armés de son courage, l'ont rappelée à la
il est vrai qu'un amour noble et généreux
imer des dieux mêmes!

it pas ainsi traité Orphée; ils l'ont renvoyé
s sans lui accorder ce qu'il demandoit : au
i rendre sa femme qu'il venoit chercher, ils
ont montré que le fantôme; car il manqua
ge comme un musicien qu'il étoit. Au lieu
lceste, et de mourir pour ce qu'il aimoit, il
esse, et chercha l'invention de descendre
x enfers : les dieux, indignés de sa lâcheté,
s enfin qu'il périt par la main des femmes.
n, au contraire, ont-ils honoré le vaillant
'hétis sa mere lui avoit prédit que, s'il tuoit
l mourroit aussitôt après ; mais que, s'il
e le point combattre, et s'en retourner dans
de son pere, il parviendroit à une longue
Cependant Achille ne balança point; il pré-
ngeance de Patrocle à sa propre vie; il vou-
eulement mourir pour son ami, mais même
r le corps de son ami. Aussi les dieux l'ont-
par-dessus tous les autres hommes, et lui
a gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont
né.

e se moque de nous quand il nous dit que
rocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus
Grecs, et par conséquent plus beau que
Il étoit tout jeune, et plus jeune que Pa-
mme dit Homere. Mais véritablement si
pprouvent ce que l'on fait pour ce qu'on
estiment, ils admirent, ils récompensent
ment ce que l'on fait pour la personne dont
né. En effet, celui qui aime est quelque
plus divin que celui qui est aimé; car il est

raison, afin qu'on ne donnât point
chose si incertaine: car qui sait ce que devi
jour cette trop grande jeunesse, quel pli
nt et le corps et l'esprit, de quel côté ils to
t, vers le vice ou vers la vertu? Les gens
nposent eux-mêmes une loi si juste; mais i
it la faire observer rigoureusement par les a
pulaires dont nous parlions, et leur défend
tes d'engagements comme on leur défend
e. Ce sont eux qui ont déshonoré l'amour:
dire qu'il étoit honteux de bien traiter un a
r indiscrétion et leur injustice ont seules
n à une semblable opinion, qui, à la prendre
ral, est très fausse, puisque rien de ce qui
r des principes de sagesse et d'honneur ne
e honteux.

Il n'est pas difficile de connoître l'opinion
mmes ont de l'amour dans tous les pay
rre; car la loi est claire et simple: il n'y a
ules villes d'Athenes et de Lacédémone où l
fficile à entendre, où elle est sujette à expl
ans l'Elide, par exemple, et dans la Béotie
sprits sont pesants, et où l'éloquence n'est p
oire, il est dit simplement qu'il est permis

Les choses vont autrement dans l'Ionie, et dans
us les pays soumis à la domination des barbares;
r là on déclare infâme toute personne qui souffre
amant. On traite sur un même pied l'amour, la
ilosophie, et tous les exercices dignes d'un hon-
te homme. D'où vient cela? C'est que les tyrans
iment point à voir qu'il s'élève de grands cou-
ges, ou qu'il se lie dans leurs états des amitiés trop
tes: or c'est ce que l'amour fait faire parfaite-
nt. Les tyrans d'Athenes en firent autrefois l'ex-
rience; l'amitié violente d'Harmodius et d'Aristo-
on renversa la tyrannie dont Athenes étoit oppri-
ée. Il est donc visible que, dans tous les états où
est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop
ande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gou-
rnent, et de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés;
is que, dans les pays au contraire où il est hon-
te de rendre amour pour amour, cette indulgence
un effet de la grossièreté des peuples qui ont
aint les difficultés.

Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi
us: mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner
rdonnance pour la concevoir; car, d'un côté, on
qu'il est plus honnête d'aimer aux yeux de tout
monde que d'aimer en cachette, sur-tout quand on
ne des personnes qui ont elles-mêmes de l'hon-
ur et de la vertu, et encore plus quand la beauté
corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime.
ut le monde s'intéresse pour la prospérité d'un
mme qui aime; on l'encourage, ce que l'on ne fe-
it point si l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête
imer: on l'estime quand il a réussi dans son amour,
le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à
amant de se servir de mille moyens pour parve-
à son but; et il n'y a pas un seul de ces moyens

; une charge, ou de se faire quelque autre
nent de cette nature, osoit avoir pour u
igneur la moindre des complaisances qu'u
pour ce qu'il aime, s'il employoit les même
tions, s'il avoit la même assiduité, s'il faiso
es serments, s'il couchoit à sa porte, s'il de
à mille souplesses où un esclave auroit hon
ndre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami q
t en repos; les uns lui reprocheroient pub
t sa turpitude, ses bassesses; les autres
ient, et s'efforceroient de l'en corriger. C
t tout cela sied merveilleusement à un homm
le; tout lui est permis; non seulement
es ne le déshonorent pas, mais on l'esti
un homme qui fait très bien son devoir.
est de plus merveilleux, c'est qu'on veut q
nts soient les seuls parjures que les dieux
ent point; car on dit que les serments n'en
oint en amour: tant-il est vrai que les homm
lieux donnent tout pouvoir à un amant!
y a donc personne qui là dessus ne deme
dé qu'il est très louable en cette ville et d
t de vouloir du bien à ceux qui nous aim
e croira-t-on pas le contraire, si l'on rega

core une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira-t-on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer et à se laisser aimer? Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'amour, comme je disois d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais; il est louable si l'on aime avec honneur; il est condamnable si l'on aime contre les regles de l'honnêteté.... Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'amour d'un malhonnête homme : il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle malhonnête homme cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'esprit : son amour ne sauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point : dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours et de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête : comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle; car ce qu'il aime est solide et ne périt point....

Telle est donc l'intention de la loi établie parmi nous; elle veut qu'on examine avant de s'engager, et qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu, tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne cherchent que la volupté; elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers et à fuir les autres; elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, et quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'ensuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légèrement, car il n'y a que le temps qui découvre le secret des cœurs.

Il est encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui est dans une grande fortune, soit qu'on se rende par timidité, ou qu'on se laisse séduire par l'argent, ou par l'espérance d'entrer dans les charges; car, outre que des raisons de cette na-

bassesses et la servitude volontaire d'un
qui aspire à se faire aimer ne lui sont point
et ne lui sont point reprochées, aussi y a-t-il
ce de servitude volontaire qui ne peut jamais
ée ; c'est celle où l'on s'engage pour la vertu.
monde s'accorde en ce point, que si un
s'attache à en servir un autre dans l'espé-
devenir honnête homme par son moyen,
r la sagesse ou quelque autre partie de la
tte servitude n'est point honteuse, et ne
point une bassesse.
que l'amour se traite comme la philosophie,
s lois de l'un soient les mêmes que les lois
e, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser
nous aime. Car si l'amant et l'aimé s'aiment
x à ces conditions, savoir, que l'amant, en
ssance des honnêtes faveurs de celui qui
era prêt à lui rendre tous les services qu'il
ui rendre avec honneur ; que l'aimé, de son
ur reconnoître le soin que son amant aura
e rendre sage et vertueux, aura pour lui

si, dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, et qu'on reconnoisse que cet amant est pauvre en effet et qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part et d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, et on a montré que pour le gain on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu que ce sentiment? Au contraire, si, après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme, dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnoître que cet amant n'est point un honnête homme, et qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte; car on a fait voir le fond de son cœur, on a montré que pour la vertu, et dans l'espérance de parvenir à une plus grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre; et il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu.

Il s'ensuit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu. C'est cet amour qui fait la Vénus céleste, et qui est céleste lui-même, utile aux particuliers et aux républiques, et digne de leur principale étude, qui oblige l'amant et l'aimé de veiller sur eux-mêmes, et d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres amours appartiennent à la Vénus populaire. Voilà, ô Phedre, tout ce que j'avois à vous dire présentement sur l'amour.

Pausanias ayant fait ainsi une pause (car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent), c'étoit à Aristophane à parler; mais il en fut empêché par un hoquet qui lui étoit survenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Eryximaque, médecin, auprès de qui il étoit, et lui dit: Il faut, ou que vous me délivriez de ce hoquet, ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé. Je ferai l'un et l'autre, répondit Eryximaque, car je vais

finit la traduction du Banquet de Platon par Racine.

SONNET

LA TROADE DE PRADON (1).

n crêpe noir Hécube embéguinée
ente, pleure, et grimace toujours;
es en deuil courent à son secours:
ues ne fut plus lugubre journée.

e vient, fait vargue à l'hyménée,
eur férn de nouvelles amours.
aus et lui font de vaillants discours;
aux discours leur vaillance est bornée.

s cela, plus que confusion:
il n'en fut dans la grande Ilion
de la nuit aux Troyens si fatale.

in Baron attend le brouhaha;
n'oseroit en faire la cabale:
acun bâille, et s'endort, ou s'en va.

---

us ne connoissons qu'une édition des OEuvres
où se trouve ce sonnet épigrammatique. Il est
l'article de cet illustre poète dans les Annales
, dont l'éditeur (Imbert) indique les Anecdotes
es comme la source où il a puisé. Voyez la
citée, tome 30, pages 102 et 108.

vous voulez
r la gorge avec de l'eau
nede qui fait cesser infailliblement
uelque violent qu'il puisse être ; c'est de se
r l'éternuement en se frottant le nez une ou
ois. J'aurai exécuté vos ordonnances, dit
phane, avant que votre discours soit achevé.
ıencez.

finit la traduction du Banquet de Platon par Racine.

SONNET

SUR LA TROADE DE PRADON (1).

D'un crêpe noir Hécube embéguinée
Lamente, pleure, et grimace toujours ;
Dames en deuil courent à son secours :
Oncques ne fut plus lugubre journée.

Ulysse vient, fait nargue à l'hyménée,
Le cœur féru de nouvelles amours.
Pyrrhus et lui font de vaillants discours ;
Mais aux discours leur vaillance est bornée.

Après cela, plus que confusion :
Tant il n'en fut dans la grande Ilion
Lors de la nuit aux Troyens si fatale.

En vain Baron attend le brouhaha ;
Point n'oseroit en faire la cabale :
Un chacun bâille, et s'endort, ou s'en va.

(1) Nous ne connoissons qu'une édition des OEuvres de Racine où se trouve ce sonnet épigrammatique. Il est recueilli à l'article de cet illustre poëte dans les Annales poétiques, dont l'éditeur (Imbert) indique les Anecdotes dramatiques comme la source où il a puisé. Voyez la Collection citée, tome 30, pages 102 et 108.

gens regeret, vultuque habituque modesto
adhuc retinens antiquum frontis honorem;
s veneranda seni, breve corpus, at ingens
is: placido fulgentes lumine vibrans
in me oculos, scelus exprobrare videtur.
oque, Santoli, de te nil tale merentem,
tiam infidus post funera prodis amicum!
e; at blandæ voces et mitia linguæ
a crudeli lacerant mihi vulnere pectus.
senex, pleno qui nunc de lumine verum
lem quod sic terris peregrinus amasti,
ido bibis, atque odiorum oblivia potas,
senex, nostrum, precor, obliviscere crimen,
e recantato fias mihi carmine amicus.
edes reus ante tuos sto supplice vultu,
ium collo funem, dextrâque trementè
tem gestans, probrosa insignia, tædam;
nuper calamo, quos scribere mendax
ni vates, ipso vel sanguine versus
exopto: vanis terroribus illos
malâ fraude extorsit crudelis amicus.
non ille dolis etenim potuisset iisdem
e in laqueos, cùm formidabile magni
ret nomen Lodoici? Non ego dura

citos virtuti exsolvere honores.
go hæc autem? Stultâ formidine Indor
naldum laudari carmine nostro
cat Lodoix? ea cura quietum
lli molem hanc dum sustinet unus,
tas meditatur frangere vires
um et violati numinis ultor,
nvicto secum sub pectore volvit,
audit, vel curat, et istis
istum velit interponere nomen?
tas, sacri sub nominis umbra,
iles, usque exercebitis iras?
Arnaldum contra crudelia bella
ibies numquam exsaturata quiescet?
lii duros tolerasse labores,
è tutum in sedibus, omnium egentem,
triam, et caros liquisse penates,
nicorum consortia? Frigida numquid
resque juvat violare sepultos?
cul hinc, tellus aliena sepultum
anes nunc saltem impunè quiescant.
odoice, istam quoque Gallia poscit.

T RURIS DIFFERENTIA.

Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
isque in lato carcere clausus ovet,
nostris arridet gratius arvis,
non in tantæ mœnibus urbis habet.
nt trabibus subnixa superbis
, et aurato culmine fulget apex:
cius est sylvas habitare remotas,
que quæ sicco stramine canna tegit.

gens regeret, vultuque habituque modesto
adhuc retinens antiquum frontis honorem ;
s veneranda seni, breve corpus, at ingens
as : placido fulgentes lumine vibrans
in me oculos, scelus exprobrare videtur.
oque, Santoli, de te nil tale merentem,
tiam infidus post funera prodis amicum !
e ; at blandæ voces et mitia linguæ
a crudeli lacerant mihi vulnere pectus.
senex, pleno qui nunc de lumine verum
dem quod sic terris peregrinus amasti,
ido bibis, atque odiorum oblivia potas,
senex, nostrum, precor, obliviscere crimen,
te recantato fias mihi carmine amicus.
edes reus ante tuos sto supplice vultu,
eum collo funem, dextràque tremente
tem gestans, probrosa insignia, tædam ;
nuper calamo, quos scribere mendax
ui vates, ipso vel sanguine versus
exopto : vanis terroribus illos
malâ fraude extorsit crudelis amicus.
non ille dolis etenim potuisset iisdem
re in laqueos, cùm formidabile magni
iret nomen Lodoici ? Non ego dura

Contentus tacitos virtuti exsolvere honores.
Sed quid ego hæc autem? Stultâ formidine Indor
Credulus. Arnaldum laudari carmine nostro
Scilicet invideat Lodoix? ea cura quietum
Sollicitat? Belli molem hanc dum sustinet unus,
Dum conjuratas meditatur frangere vires
Europæ, regum et violati numinis ultor,
Grandiaque invicto secum sub pectore volvit,
Santoli nugas audit, vel curat, et istis
Lusibus augustum velit interponere nomen?
Ergone privatas, sacri sub nominis umbra,
Placari indociles, usque exercebitis iras?
Numquamne Arnaldum contra crudelia bella
Cessabunt, rabies numquam exsaturata quiescet?
Non satis exilii duros tolerasse labores,
Obscuris multè tutum in sedibus, omnium egentem,
Et dulcem patriam, et caros liquisse penates,
Blandaque amicorum consortia? Frigida numquid
Ossa viri cineresque juvat violare sepultos?
Decciderit procul hinc, tellus aliena sepultum
Possideat; manes nunc saltem impunè quiescant.
Te pacem, Lodoice, istam quoque Gallia poscit.

URBIS ET RURIS DIFFERENTIA.

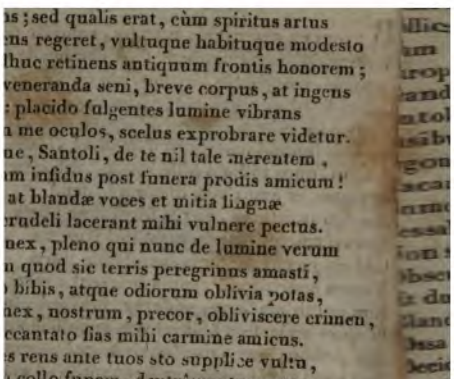
Quamquam Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
Et quisque in lato carcere clausus ovet,
Nescio quid nostris arridet gratius arvis,
Quod non in tantæ mœnibus urbis habet.
Illic assurgunt trabibus subnixa superbis
Atria, et aurato culmine fulget apex:
Sed mihi dulcius est sylvas habitare remotas,
Tectaque quæ sicco stramine canna tegit.

is agens regeret, vultuque habituque modesto
is, adhuc retinens antiquum frontis honorem;
ities veneranda seni, breve corpus, at ingens
estas: placido fulgentes lumine vibrans
iter in me oculos, scelus exprobrare videtur.
quoque, Santoli, de te nil tale merentem,
e etiam infidus post funera prodis amicum!
ille; at blandæ voces et mitia lingnæ
bera crudeli lacerant mihi vulnere pectus.
cte senex, pleno qui nunc de lumine verum
d idem quod sic terris peregrinus amasti,
avido bibis, atque odiorum oblivia potas,
cte senex, nostrum, precor, obliviscere crimen
que recantato fias mihi carmine amicus.
e pedes reus ante tuos sto supplice vultu,
ereum collo funem, dextràque remente
lentem gestans, probrosa insignia, tædam;
ito nuper calamo, quos scribere mendax
tinui vates, ipso vel sanguine versus
ere exopto: vanis terroribus illos
que malâ fraude extorsit crudelis amicus.
m non ille dolis etenim potuisset iisdem
uere in laqueos, cùm formidabile magni
lleret nomen Lodoici? Non ego dura

tacitos virtuti exsolvere honores.
l ego hæc autem? Stultâ formidine Iudor
Arnaldum laudari carmine nostro
ideat Lodoix? ea cura quietum
Belli molem hanc dum sustinet unus,
ıratas meditatur frangere vires
egum et violati numinis ultor,
e invicto secum sub pectore volvit,
ras audit, vel curat, et istis
gustum velit interponere nomen?
vatas, sacri sub nominis umbra,
ociles, usque exercebitis iras?
ne Arnaldum contra crudelia bella
rabies numquam exsaturata quiescet?
xilii duros tolerasse labores,
ılè tutum in sedibus, omnium egentem,
patriam, et caros liquisse penates,
amicorum consortia? Frigida numquid
ineresque juvat violare sepultos?
rocul hinc, tellus aliena sepultum
manes nunc saltem impunè quiescant.
Lodoice, istam quoque Gallia poscit.

ET RURIS DIFFERENTIA.

ım Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
quisque in lato carcere clausus ovet,
l nostris arridet gratius arvis,
od non in tantæ mœnibus urbis habet.
unt trabibus subnixa superbis
ia, et aurato culmine fulget apex:
ulcius est sylvas habitare remotas,
taque quæ sicco stramine canna tegit.


ıs ; sed qualis erat, cùm spiritus artus
ens regeret, vultuque habituque modesto
lhuc retinens antiquum frontis honorem ;
veneranda seni, breve corpus, at ingens
: placido fulgentes lumine vibrans
ı me oculos, scelus exprobrare videtur.
ue, Santoli, de te nil tale merentem,
ım infidus post funera prodis amicum !
at blandæ voces et mitia lingnæ
rudeli lacerant mihi vulnere pectus.
nex, pleno qui nunc de lumine verum
ı quod sic terris peregrinus amasti,
) bibis, atque odiorum oblivia potas,
nex, nostrum, precor, obliviscere crimen,
ccantato fias mihi carmine amicus.
s rens ante tuos sto supplice vultu,
) collo funem, dextrâque trementc
gestans, probrosa insignia, tædam ;
per calamo, quos scribere mendax
ates, ipso vel sangnine versus
pto : vanis terroribus illos
là fraude extorsit crudelis amicus

tacitos virtuti exsolvere honores.
l ego hæc antem? Stultâ formidine Iudor
Arnaldum laudari carmine nostro
ideat Lodoix? ea cura quietum
Belli molem hanc dum sustinet unus,
ıratas meditatur frangere vires
egum et violati numinis ultor,
e invicto secum sub pectore volvit,
gas audit, vel curat, et istis
gustum velit interponere nomen?
vatas, sacri sub nominis umbra,
ociles, usque exercebitis iras?
ne Arnaldum contra crudelia bella
, rabies numquam exsaturata quiescet?
xilii duros tolerasse labores,
ınlè totum in sedibus, omnium egentem,
patriam, et caros liquisse penates,
amicorum consortia? Frigida numquid
ineresque juvat violare sepultos?
ıroculhinc, tellus aliena sepultum
manes nunc saltem impunè quiescant.
Lodoice, istam quoque Gallia poscit.

ET RURIS DIFFERENTIA.

ıM Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
quisque in lato carcere clausus ovet,
d nostris arridet gratius arvis,
ıod non in tantæ mœnibus urbis habet.
gunt trabibus subnixa superbis
ria, et aurato culmine fulget apex:
lulcius est sylvas habitare remotas,
ctaque quæ sicco stramine canna tegit.

lettres suivantes, en a parlé dans son His-
l'académie françoise en disant qu'elles sont
'esprit et écrites avec une exactitude et une
e style qui est ordinairement le fruit d'un
:eice, on me sauroit mauvais gré si je ne les
is connoître; et quoiqu'elles soient peu sé-
loin d'avoir de la répugnance à les donner,
is un meilleur moyen pour détromper ceux
ginent que celui qui a si bien peint l'amour
vers en étoit toujours occupé. S'il y eût été
ème dans sa jeunesse, il ne se fût pas rendu
le le peindre si bien.

des lettres écrites en toute liberté, et en sor-
Port-Royal dont il n'avoit plus à craindre
ntrances : on les peut appeler ses *Juvenilia*.
:it à un jeune ami qu'il soupçonne quelque-
re amoureux : il ne s'attendoit pas qu'elles
être lues par d'autres ; il n'a jamais su qu'on
:onservées. M. l'abbé Dupin, qui les avoit
es, nous les a rendues. Dans ces lettres ce-
, écrites librement, le badinage est si inno-
je n'ai jamais rien trouvé qui ait dû m'obli-

LETTRES
DE
JEAN RACINE
A SES AMIS.

A M. LE VASSEUR.

A Paris, le 5 septembre 1660.

L'ODE est faite (1), et je l'ai donnée à M. Vitart pour la faire voir à M. Chapelain. S'il n'étoit point si tard, j'en ferois une autre copie pour vous : mais il est dix heures du soir ; et d'ailleurs je crains furieusement le chagrin où vous met votre maladie, et qui vous rendroit peut-être assez difficile pour ne rien trouver de bon dans mon ode. Cela m'embarrasseroit, et l'autorité que vous avez sur moi pourroit produire en cette rencontre un aussi mauvais effet qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néanmoins, comme il y a espérance que cette maladie ne durera pas, je vous enverrai demain une copie. Je crains encore que vos notes ne viennent tard.

(1) L'ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. M. Vitart son oncle la porta à Chapelain. Ce M. le Vasseur, si intime ami alors de mon pere, et environ du même âge, étoit un parent de M. Vitart.

il vous faisoit beau voir en ce superbe jour,
un char conduit par la Paix et l'Amour,
llustre beauté triompha sur mes rives!
cords après vous se voyoient enchaînés.
Mais, hélas! que d'ames captives
aussi leurs cœurs en triomphe menés!

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors
Sembloit être sur mon rivage.
it-ce toutefois de ce grand appareil,
'on jetoit les yeux sur l'éclat nompareil
os seules beautés vous avoient entourée?
bien que Junon parut moins belle aux dieux
Et moins digne d'être adorée,
'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

être trouverez-vous d'autres strophes qui
paroitront pas moins belles.
ne sais si vous avez connoissance de quelq
s qui font un grand bruit; elles sont de M.
nal de Retz. Je les ai vues, mais en des ma
je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quel
de plus fort, comme un interdit: cela passe

AU MEME.

A Paris, le 8 septembre 1660.

Je vous envoie mon sonnet (1), c'est-à-dire un nouveau sonnet ; car je l'ai tellement changé hier au soir que vous le méconnoîtrez : mais je crois que vous ne l'en approuverez pas moins. En effet, ce qui le rend méconnoissable est ce qui vous le doit rendre plus agréable, puisque je ne l'ai si défiguré que pour le rendre plus beau et plus conforme aux regles que vous me prescrivîtes hier, qui sont les regles mêmes du sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une suite si différente du commencement : cela me choquoit de même que vous ; car les poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'avois bien reconnu ce défaut, quoique je fisse tout mon possible pour montrer que ce n'en étoit pas un : la force de vos raisons étant ajoutée à celle de ma conscience a achevé de me convaincre. Je me suis rangé à la raison, et j'y ai aussi rangé mon sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui est le plus considérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau sonnet : ma conscience ne me reproche plus rien ; et j'en prends un assez bon augure. Je souhaite qu'il vous satisfasse de même.

J'ai lu toute la Callipédie (2), et je l'ai admirée. Il

(1) Il fit en même temps le sonnet que j'ai rapporté dans sa vie, et qu'il appelle dans la lettre suivante *son triste sonnet*, à cause des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal lorsqu'on y apprit qu'il faisoit des vers.

(2) Poëme latin composé par Quillet.

ous faisoit beau voir en ce superbe jour,
n char conduit par la Paix et l'Amour,
stre beauté triompha sur mes rives!
rds après vous se voyoient enchaînés.
Mais, hélas! que d'ames captives
ussi leurs cœurs en triomphe menés!

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors
Sembloit être sur mon rivage.
t-ce toutefois de ce grand appareil,
on jetoit les yeux sur l'éclat nompareil
os seules beautés vous avoient entourée?
bien que Junon parut moins belle aux dieux
Et moins digne d'être adorée,
n'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

être trouverez-vous d'autres strophes qui
paroîtront pas moins belles.
ne sais si vous avez connoissance de quelq
es qui font un grand bruit; elles sont de M.
inal de Retz. Je les ai vues, mais en des ma
t je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quel
me un interdit: cela passe

AU MEME.

A Paris, le 8 septembre 1660.

Je vous envoie mon sonnet (1), c'est-à-dire un nouveau sonnet ; car je l'ai tellement changé hier au soir que vous le méconnoîtrez : mais je crois que vous ne l'en approuverez pas moins. En effet, ce qui le rend méconnoissable est ce qui vous le doit rendre plus agréable, puisque je ne l'ai si défiguré que pour le rendre plus beau et plus conforme aux regles que vous me prescrivîtes hier, qui sont les regles mêmes du sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une suite si différente du commencement : cela me choquoit de même que vous ; car les poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'avois bien reconnu ce défaut, quoique je fisse tout mon possible pour montrer que ce n'en étoit pas un : la force de vos raisons étant ajoutée à celle de ma conscience a achevé de me convaincre. Je me suis rangé à la raison, et j'y ai aussi rangé mon sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui est le plus considérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau sonnet : ma conscience ne me reproche plus rien ; et j'en prends un assez bon augure. Je souhaite qu'il vous satisfasse de même.

J'ai lu toute la Callipédie (2), et je l'ai admirée. Il

(1) Il fit en même temps le sonnet que j'ai rapporté dans sa vie, et qu'il appelle dans la lettre suivante *son triste sonnet*, à cause des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal lorsqu'on y apprit qu'il faisoit des vers.

(2) Poëme latin composé par Quillet.

sais pas si bien qu
et qui m'en soucie fort peu, je me contente d
lire mon sentiment. Vous trouverez dans cett
plusieurs ratures ; mais vous les devez pardon
un homme qui sort de table. Vous savez qu
st pas le temps le plus propre pour concevoi
oses bien nettement ; et je puis dire, avec au
le raison que l'auteur de la Callipédie, qu'il r
pas se mettre à travailler sitôt après le repas

Nimirum crudam si ad læta cubilia portas
Perdicem, etc.

il ne m'importe de quelle façon je vous écriv
vu que j'aie le plaisir de vous entretenir ;
e qu'il me seroit bien difficile d'attendre ap
igestion de mon souper si je me trouvois à
aière nuit de mes noces. Je ne suis pas assez
t pour observer tant de formalités : cela est
ble, de se priver d'un entretien pour trois
tre ratures. Mais M. Vitart monte à cheval, e
: que je parte avec lui ; je vous écrirai plus
g une autre fois. *Vale et vive.*

d'autorité sur moi, et que vous en conserverez mieux la majesté de l'empire? *Major e longinquo reverentia.* Croyez-moi, monsieur, il n'est pas besoin de cette politique : vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes sans être appuyées de ces secours étrangers. Votre présence me seroit plus utile que votre absence ; car l'ode, étant presque imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain : il a marqué quelques changements à faire ; je les ai faits, et j'étois très embarrassé pour savoir si ces changements n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne savois à qui m'adresser. M. Vitart est rarement capable de donner son attention à quelque chose : M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces sortes de choses ; il aime mieux ne voir jamais une pièce, quelque belle qu'elle soit, que de la voir une seconde fois : si bien que j'étois près de consulter, comme Malherbe, une vieille servante, si je ne m'étois aperçu qu'elle est janséniste comme son maître, et qu'elle pourroit me déceler ; ce qui seroit ma ruine entière, vu que je reçois encore tous les jours lettres sur lettres, ou, pour mieux dire, excommunications sur excommunications, à cause de mon triste sonnet. Ainsi j'ai été obligé de m'en rapporter à moi seul de la bonté de mes vers. Voyez combien votre présence m'auroit fait de bien. Mais puisqu'il n'y a plus de remede, il faut que je vous rende compte de ce qui s'est passé. Je ne sais si vous vous y intéressez, mais je suis si accoûtumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaises, que je vous punirois moins que moi-même en vous les taisant.

M. Chapelain a donc reçu l'ode avec la plus grande bonté du monde : tout malade qu'il étoit, il l'a retenue trois jours, et a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies. M. Vitart n'a jamais été si

lla. Cela soit dit en passant.

Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M
ult, contre notre dessein, comme vous sa
s'en put empêcher ; et je n'en suis pas n
ésent. M. Perrault lui dit aussi de fort l
oses, qu'il mit par écrit, et que j'ai encore
ivies, à une ou deux près, où je ne suivr
pollon lui-même : c'est la comparaison de
de Mars qu'il récuse à cause que Vén
ie prostituée. Mais vous savez que quand les
rlent des dieux ils les traitent en divinités,
nséquent comme des êtres parfaits, n'ayant
mais parlé de leurs crimes comme s'ils euss
s crimes ; car aucun ne s'est avisé de repr
piter et à Vénus leurs adulteres ; et si cela
faudroit plus introduire les dieux dans la
i qu'à regarder leurs actions il n'y en a
i ne méritât d'être brûlé, si on leur faisoit
stice.

Mais, en un mot, j'ai pour moi Malherbe
mparé la reine Marie à Vénus, dans quat
ssi beaux qu'ils me sont avantageux, pui
arle de l'amour de Vénus :

M. Chapelain (1), que je vous rapporterai comme le texte de l'évangile, sans y rien changer; mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disoit à chaque mot M. Vitart : « L'ode est fort belle, fort poétique; et il « y a beaucoup de stances qui ne peuvent être mieux. « Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, « on en fera une fort belle piece ». Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui; il veut qu'il me voie. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pu concevoir de moi.

Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, c'a été une stance entiere, qui est celle des tritons. Il s'est trouvé que les tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Je les ai souhaités bien des fois noyés tous tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre stance. Mais *poiche da tutti i lati ho pieno il foglio*, adieu. Je suis, etc

---

AU MEME.

A Babylone (2), le 26 janvier 1661.

Je sais que M. l'Avocat vous proposa hier de me venir voir, et que cette proposition vous effraya. Vous n'êtes pas d'humeur à quitter les dames pour aller

---

(1) Chapelain étoit alors le souverain juge du Parnasse : jamais poëte vivant n'a été en si grande vénération. *O quantum est in rebus inane !*

(2) Il étoit alors à Chevreuse; et il date de Babylone par plaisanterie, pour faire entendre qu'il y est captif, et qu'il s'y ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone.

Thémis que je n'aurai jamais [illegible]
nt de pitié pour vous, et que je me change
rre, comme Niobé, pour être aussi dur pour
: vous l'avez été pour moi ; au lieu que M. l
ne sera pas plutôt dans un des plus noirs ca
la Bastille (car un homme de sa conséquen
roit jamais être prisonnier que d'état), il n'
plutôt, en vérité, que j'irai m'enfermer ave
croyez que ma reconnoissance ira de pair
n ressentiment.

Vous vous attendez peut-être que je m'en
us dire que je m'ennuie beaucoup à Babylo
e je vous dois réciter les lamentations que
e y a autrefois composées; mais je ne veu
us faire pitié, puisque vous n'en avez pas
ur moi; je veux vous braver au contraire, e
ontrer que je passe fort bien mon temps. Je
baret (1) deux ou trois fois le jour : je com
des maçons, à des vitriers, et à des ment
ui m'obéissent assez exactement, et me dem
quoi boire : je suis dans la chambre d'un
air. Voilà pour ce qui regarde le faste ; car d
uartier comme celui-ci, où il n'y a que des
est grandeur que d'aller au cabaret : tout le

moindre bruit: il est vrai que le vent en fait beaucoup, et même jusqu'à faire trembler la maison; mais il y a un poëte qui dit:

O quàm jucundum est recubantem audire susurros
Ventorum, et somnos imbre juvante sequi!

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage; mais je vous assure qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, et je crois que le poëte vouloit parler de ces zéphyrs flatteurs

che dibattendo l'ali
Lusingano il sonno de'mortali.

Je lis des vers, je tâche d'en faire: je lis les aventures de l'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans aventure; une dame me prit hier pour un sergent. Venez me voir, nous irons au cabaret ensemble; on vous prendra pour un commissaire, et nous ferons trembler tout le quartier. Faites ce que vous voudrez; mais ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde.

AU MEME.

Vous vous êtes fait, monsieur, un terrible ennemi. M. de la Charles commença hier contre vous une harangue qui ne finira qu'avec sa vie, si vous n'y donnez ordre, et que vous ne lui fermiez la bouche par une lettre d'excuses qui fasse le même effet que cette miche dont Enée remplit la triple gueule de Cerbere. Pour moi, dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la harangue fût fini; je crus que le seul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuir, en disant, *Monsieur a raison*, pour ne

e crier comme si vous étiez déja mort. Elle
vec chaleur : M. Vitart s'en apperçut, prit
; et après s'être frotté les yeux

e volte, e quattro, e sei lesse lo scritto,

regarde ensuite mademoiselle Vitart, il lui
, *con il ciglio fieramente inarcato*, ce
t cela vouloit dire : elle fut obligée de lui
lques mots à l'oreille, que je n'entendis pas.
je fais réflexion que je ne vous parle point
poésie : j'ai tort, je l'avoue, et je devrois
er qu'étant devenu poëte vous êtes devenu
ute impatient; c'est une qualité inséparable
es, aussi bien que des amoureux, qui veulent
aisse toutes choses pour ne leur parler que
passion et de leurs ouvrages. Je ne vous
point de votre amour; un homme aussi dé
e vous ne sauroit manquer d'avoir fait un
oix, et je suis persuadé que votre belle ma
adorations de tous tant que nous sommes
vous l'avez jugée digne des vôtres jusqu'à
poëte pour elle. Cela me confirme de plus en
e l'Amour est celui de tous les dieux qui sai
e chemin du Parnasse. Avec un si bon conduc

Ils ne sont pas seulement amoureux, la justesse y est tout entière. Néanmoins si j'ose vous dire mon sentiment sur deux ou trois mots, celui de *radieux* est un peu trop antique pour un homme tout frais sorti du Parnasse ; j'aurois tâché de mettre *impérieux*, ou quelque autre mot. J'aurois aussi retranché ces deux vers, *Ainsi si comme nous*, et le suivant, ou je leur aurois donné un sens; car il me semble qu'ils n'en ont point.

Vous m'accuserez peut-être de trop d'inhumanité de traiter si rudement les fils aînés de votre muse et de votre amour. Je ne veux pas dire les fils uniques; la muse et l'amour n'en demeureront pas là : mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous, et que ce n'est point par flatterie que je vous loue, puisque je prends la liberté de vous censurer. *Scito eum pessimè dicere, qui laudabitur maximè.* En effet, quand une chose ne vaut rien, c'est alors qu'on la loue démesurément, et qu'on n'y trouve rien à redire, parceque tout y est également à blâmer. Il n'en est pas de même de vos vers ; ils sont aussi naturels qu'on le peut desirer; et vous ne devez pas plaindre le sang qu'ils vous ont coûté. Ne vous amusez pas pourtant à vous épuiser les veines pour continuer à faire des vers, si ce n'est qu'à l'exemple de la femme de Sénèque vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour : mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont blessé soient si sanguinaires, et que ces marques de votre amour lui soient plus agréables qu'une santé forte et robuste.

M. du Chêne est votre serviteur : M. d'Hozy est ivre.

Avocat vient de m'apporter une de vos lettre
absolument que nous soyons réconciliés e
: je gagne trop à cette réunion pour m'y o
Aussi bien, comme les choses imparfaites
ent naturellement de se joindre avec les pl
es, je serois un monstre dans la nature, si, éta
(1) comme je suis, je refusois de me joindre
ttacher au solide, tandis que ce même soli
l'attirer à lui ce même creux,

d quoniam per se nequeat constare, necesse e
ere.

le Lucrece qu'est cette maxime; et c'est de
i appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avoc
ut bien que vous l'ayez lu aussi, car il me se
e la lettre que vous avez écrite à ce grand pa
a solide est toute pleine des maximes de m
r. Il dit, comme vous, qu'il ne faut pas que t
llement solide qu'il n'y ait un peu de cre
nous:

tamen undique corporeâ stipata tenentur
nia naturâ, namque est in rebus inane.

laisserez votre pauvre cœur à Bourbon. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuses eaux de Baies : c'est un lac célebre en Italie, quand il ne le seroit que par les louanges d'Horace et des autres poëtes latins. On y alloit en ce temps, et peut-être y va-t-on encore, comme vos semblables vont à Bourbon et à Forges. Ces eaux sont chaudes comme les vôtres, et il y a un auteur qui en rapporte une plaisante raison. Je voudrois, pour votre satisfaction, que cet Auteur fût un Italien ou Espagnol ; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût Latin. Il parle donc du lac de Baies, et voici ce qu'il en dit à-peu-près :

C'est là qu'avec le dieu d'amour
Vénus se promenoit un jour.
Enfin se trouvant un peu lasse,
Elle s'assit sur le gazon ;
Mais ce mauvais petit garçon,
Qui ne peut se tenir en place,
Lui répondit : Çà, votre grace,
Je ne suis point las comme vous.
Vénus se mettant en courroux,
Lui dit : Frippon, vous aurez sur la joue.
Il fallut donc qu'il filât doux,
Et vint s'asseoir à ses genoux.
Cependant tous ses petits freres,
Les Amours qu'on nomme vulgaires,
Peuple qu'on ne sauroit nombrer,
Passoient le temps à folâtrer.

Ce seroit le perdre à crédit que m'amuser à vous faire le détail de tous leurs jeux : vous imaginez bien quels peuvent être les passe-temps d'une troupe d'enfants qui sont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien aussi que les Jeux et les Ris,
Dont Vénus fait ses favoris,
Et qui gouvernent son empire,
Ne manquoient pas de jouer et de rire.

M. DE [illegible]

A Usez, le 11 novembre 166

i bien vu du pays et j ai bien voyagé
uis que de vos yeux les miens ont pris congé.
out cela ne m'a pas empêché de songer toujo
t à vous que je faisois lorsque nous nous voyi
les jours,

Avant qu'une fievre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mit chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

ie sais pas sous quelle constellation je vous
sentement, mais je vous assure que je n'ai
ore fait tant de vers depuis ma maladie : je cr
me en avoir tout-à-fait oublié le métier. Se
ssible que les muses eussent plus d'empire
ys que sur les rives de la Seine? Nous le
oitrons dans la suite. Cependant je commen
ous dire en prose que mon voyage a été plt
eux que je ne pensois. Nous n'avons eu qu
eures de pluie jusqu'à Lyon. Notre compagn
[illegible] il y avoit trois huguen

senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte Genevieve j'avois été à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe qui étoient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays; car il n'y a pas trop de sureté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes. Néanmoins, comme il n'avoit point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit sans difficulté
Voir ses naïades toutes nues,
Et qui, honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité
Cherchoient des places inconnues.
Ces nymphes sont de gros rochers,
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guere entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même: ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot-de-chambre elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud pour ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays: je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprete qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai

mbre, j'envoyai le valet de mon
dis de m'acheter deux ou trois cents de br
s; il m'apporta incontinent trois bottes d'all
s. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblab
ntendus. Cela iroit à l'infini si je voulois d
les inconvénients qui arrivent aux nouvea
s en ce pays, comme moi.

reste, pour la situation d'Usez, vous sau
le est sur une montagne fort haute, et cette m
e n'est qu'un rocher continuel, si bien qu'en q
temps qu'il fasse on peut aller à pied sec
ur de la ville. Les campagnes qui l'environ
toutes couvertes d'oliviers qui portent les
es olives du monde, mais bien trompeuses p
, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en
nelques unes au premier olivier que je rencor
e les mis dans ma bouche avec le plus grand
qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve d
jamais une amertume pareille à celle que je s
n eus la bouche toute perdue plus de quatre h
rant: et l'on m'a appris depuis qu'il falloit bi
sives et des cérémonies pour rendre les olives
mme on les mange. L'huile qu'on en tire ser
ure, et j'appréhendois bien ce changement

ennuyer. Je ne me saurois empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris; mais sans mentir on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est et pour le nombre et pour l'excellence; il n'y a pas une villageoise, pas une savetiere, qui ne dispute de beauté avec les Fouillon et les Menneville. Si le pays, de soi, avoit un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendroit pour un vrai pays de Cythere. Toutes les femmes y sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Mais comme c'est la premiere chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce seroit profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis que d'y faire de longs discours sur cette matiere: *Domus mea, domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit, Soyez aveugle: si je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers (1), comme j'ai été loup avec vous, et avec les autres loups vos comperes. Adiousias.

A M. VITART.

Usez, le 15 novembre 1661.

Il y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Esprit, et que je vins à Usez, où je fus reçu de

(1) Il étoit chez son oncle, chanoine de Sainte-Gene-

de tous les revenus du chapitre ; [illegible]
payé 80 mille livres de dettes où le chapitre s
agé. Il s'y entend tout-à-fait, et il n'y a poin
n Côme (1) dans son affaire. Avec tout cet emba
encore celui de faire bâtir. Il est fort fâché d
e je n'ai point apporté de démissoire : il m'a
a mené à Avignon pour y prendre la tonsure ;
son de cela est que le bénéfice qui viendra à va
à sa nomination. Si vous pouviez me faire avo
missoire, vous m'obligeriez infiniment ; il faudr
yer demander à Soissons. Au reste nous ne laiss
is d'aller à Avignon, car mon oncle veut m'a
es livres, et il veut que j'étudie. Je ne deman
ieux, et je vous assure que je n'ai pas encor
uriosité de voir la ville d'Usez ni quelque pe
ne ce soit. Il est bien aise que j'apprenne u
e théologie dans saint Thomas, et j'en suis
l'accord fort volontiers. Enfin je m'accorde
isément du monde à tout ce qu'il veut : il me té
outes les tendresses possibles. Il me demande
ours mon ode de la paix, et non seulement l
tous les chanoines m'en demandent. J'avois
d'en apporter des exemplaires : si vous en avez
je vous prie d'en faire bien couper les marges

ondre que par des révérences, car je n'entends pas françois de ce pays-ci, et on n'y entend pas le ien. Ainsi je tire le pied fort humblement, et je dis, uand tout est fait, *Adiousias.* Je suis marri pourant de ne les point entendre; car si je continue à ne eur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un ncivil ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela st, car en ce pays les civilités sont encore plus en sage qu'en Italie. Je suis épouvanté de voir tous les ours des villageois pieds-nus, ou ensabotés (ce mot oit bien passer, puisqu'*encapuchonné* a passé), qui ont des révérences comme s'ils avoient appris à danr toute leur vie : outre cela ils causent des mieux; t j'espere que l'air du pays me va raffiner de moitié, ar je vous assure qu'on y est fin et délié. J'ai cru qu'il alloit vous instruire de tout ce qui se passe ici : une ntrefois j'abuserai moins de votre loisir.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 24 novembre 1651.

E ne me plains pas encore de vous, car je crois bien ue c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma remiere lettre; mais je ne vous réponds pas que dans uit jours je ne commence à gronder si je ne reçois oint de vos nouvelles. Épargnez-moi donc cette peine, e vous supplie, et épargnez-vous à vous-même de rosses injures que je pourrois bien vous dire dans na mauvaise humeur. *Nam contemptus amor vires iabet.*

J'ai été à Nîmes, et il faut que je vous en entreienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique uille fois que celui des Diables à Nevers, et la rue 'Enfer, et tels autres chemins réprouvés; mais la ville

Suoni, canti, vesti, g

Quanto può cor pensar, può chieder boc

'allai voir le feu de joie, qu'un homme de
loissance avoit entrepris. Les jésuites avoien
es devises, qui ne valoient rien du tout : ô
tout alloit bien. Mais je n'y ai pas pris assez b
pour vous en faire le détail ; j'étois détourné
tres spectacles. Il y avoit tout autour de moi d
qu'on voyoit à la lueur des fusées, et dont v
bien eu autant de peine à vous défendre que
Il n'y en avoit pas une à qui vous n'eussiez
dire ce compliment d'un galant du temps
Ne fastidias hominem peregrinum in
res tuos admittere : invenies religios
adorari permiseris. Mais pour moi je n'
d'y penser ; je ne les regardois pas même
j'étois en la compagnie d'un révérend Per
pitre, qui n'aimoit point fort à rire,

E parea più ch' alcun fosse mai stato
Di conscienza scrupulosa e schiva.

Il falloit être sage avec lui, ou du moins
ce que vous auriez trouvé de beau dans
encore d'autres choses qui m

urs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de aretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en p dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous enmne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps monde? vous ne vous en mettez guere en peine. ous dire qu'on doit cette semaine créer des con- cela vous touche fort peu. Cependant c'est une chose de voir le compere Cardeur, et le menuisier ard, avec la robe rouge comme un président, er des arrêts, et aller les premiers à l'offrande. ne voyez pas cela à Paris.

propos de consuls, il faut que je vous parle d'un in de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fadiseurs de quolibets. Je l'allai voir pour avoir un de sortie; car sans billet les chaînes du Rhône levent point. Il me fit mes dépêches fort grave- ; et après, quittant un peu cette gravité magisqu'on doit garder en donnant de telles ordon- s, il me demanda : *Quid novi? Que dit-on de aire d'Angleterre?* Je répondis qu'on ne savoit ncore à quoi le roi se résoudroit. *A faire la re*, dit-il, *car il n'est pas parent du pere frant.* Je fis bien paroître que je ne l'étois pas lus : je lui fis la révérence, et le regardai avec oid qui montroit bien la rage où j'étois de voir rand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en er tout seul, j'ai voulu que vous me tinssiez comie, et c'est pourquoi je vous fais part de cette nderie. Enragez-donc; et si vous ne trouvez point rmes assez forts pour faire des imprécations, avec l'emphatiste Brebeuf,

ui, dieux tout-puissants qui gouvernez la terre,
ui réservez-vous les éclats du tonnerre?

us ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai en- encore par de semblables nouvelles. Adieu.

uanto può cor pensar, può ch

voir le feu de joie, qu'un homme de ma co
nce avoit entrepris. Les jésuites avoient fou
vises, qui ne valoient rien du tout: ôtez ce
lloit bien. Mais je n'y ai pas pris assez bien ga
vous en faire le détail; j'étois détourné par d'
pectacles. Il y avoit tout autour de moi des vis
n voyoit à la lueur des fusées, et dont vous au
eu autant de peine à vous défendre que j'en a
y en avoit pas une a qui vous n'eussiez bien v
ce compliment d'un galant du temps de Né
fastidias hominem peregrinum inter c
tuos admittere: invenies religiosum,
orari permiseris. Mais pour moi je n'avois
penser; je ne les regardois pas même en si
ois en la compagnie d'un révérend Pere de c
re, qui n'aimoit point fort à rire,

E parea più ch' alcun fosse mai stato
Di conscienza scrupulosa e schiva.

falloit être sage avec lui, ou du moins le fair
e que vous auriez trouvé de beau dans Nime
trouvai encore d'autres choses qui me plur

diateurs. Mais c'est assez vous parler de Nimes et de ses raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde? vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls? cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compere Cardeur, et le menuisier Gaillard, avec la robe rouge comme un président, donner des arrêts, et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de consuls, il faut que je vous parle d'un échevin de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fameux diseurs de quolibets. Je l'allai voir pour avoir un billet de sortie; car sans billet les chaînes du Rhône ne se levent point. Il me fit mes dépêches fort gravement; et après, quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il me demanda: *Quid novi? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre?* Je répondis qu'on ne savoit pas encore à quoi le roi se résoudroit. *A faire la guerre*, dit-il, *car il n'est pas parent du pere Souffrant.* Je fis bien paroître que je ne l'étois pas non plus: je lui fis la révérence, et le regardai avec un froid qui montroit bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout seul, j'ai voulu que vous me tinssiez compagnie, et c'est pourquoi je vous fais part de cette marauderie. Enragez-donc; et si vous ne trouvez point de termes assez forts pour faire des imprécations, dites avec l'emphatiste Brebeuf,

A qui, dieux tout-puissants qui gouvernez la terre,
A qui réservez-vous les éclats du tonnerre?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de semblables nouvelles. Adieu.

Usez; le 26 décembre

e pensois bien me donner l'honneur de vou
y a huit jours, mais il me fut impossible de
e ne sais pas même si j'en pourrai venir à bout
l'hui. Vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'
présent une petite affaire pour moi que de vou
Il a été un temps que je le faisois assez exacte
il ne me falloit pas beaucoup de temps pour
lettre assez passable; mais ce temps-là est p
moi. Il me faut suer sang et eau pour faire
chose qui mérite de vous l'adresser, encore
grand hasard si j'y réussis. La raison de ce
je suis un peu plus éloigné de vous que je n
Quand je songeois seulement que je n'étois
torze ou quinze lieues de vous, cela me
train, et c'étoit bien autre chose quand je
en personne. C'étoit alors que les paroles
toient rien, et que je causois d'assez bon c
qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée
je songe assez fortement à vous, je ne s
tant empêcher qu'il n'y ait 150 lieues
votre idée. Ainsi il m'est un peu plus dif
lettres seroient as

entir je n'en sais rien pour le présent. Faites-moi une
ace, donnez-moi temps jusqu'au premier ordinaire
our y songer, et je vous promets de faire merveille;
travaillerai plutôt jour et nuit. Aussi bien vous avez
usieurs affaires; vous avez à préparer le logis au
int-Esprit (1), qui doit venir dans huit jours à l'hôtel
Luines: travaillez donc à le recevoir comme il mé-
e, et moi je travaillerai à vous écrire comme vous
critez. Comme ce n'est pas une petite entreprise, vous
ouverez bon que je m'y prépare avec un peu de loi-
. Ne soyez point en colere de ce que j'ai tant tardé
m'acquitter de ce que je vous dois. C'est bien assez
e je sois si loin de votre présence, sans me bannir
core de votre esprit.

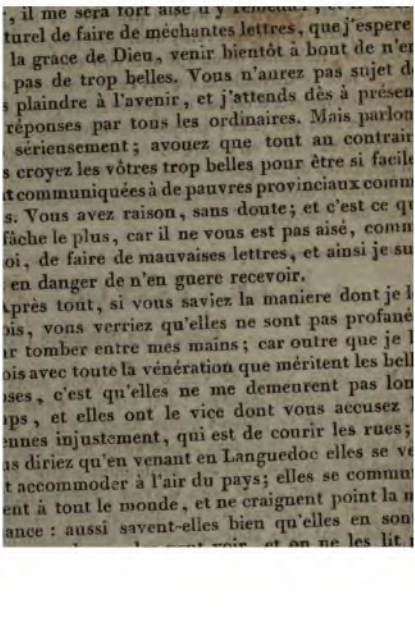
A M. LE VASSEUR.

Usez, le 28 décembre 1601.

DIEU merci, voici de vos lettres. Que vous en
es devenu grand ménager! J'ai vu que vous étiez
éral, et il ne se passoit guere de semaines, lors-
e vous étiez à Bourbon, que vous ne m'écrivis-
z une fois ou deux, et non seulement à moi, mais
des gens même à qui vous n'aviez presque jamais
rlé, tant les lettres vous coûtoient peu. Mainte-
nt elles sont plus clair-semées, et c'est beaucoup
en recevoir une en deux mois. J'étois très en peine
ce changement, et j'enrageois de voir qu'une si
lle amitié se fût ainsi évanouie: *en dextra fides-
e!* m'écriois-je.

E'l cor pien di sospir, parea un Mongibello,

(1) M. le duc de Chevreuse.



de ce pays, qui est aussi peu françois que le b
breton.

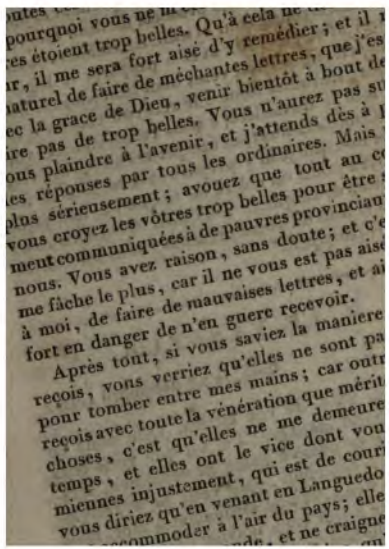
Ipse mihi videor jam dedidicisse latinè,
Nam didici getice sarmaticèque loqui.

J'ai cru qu'Ovide vous faisoit pitié quand vous son
giez qu'un si galant homme que lui étoit obligé à
parler scythe lorsqu'il étoit relégué parmi ces bar
bares: cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à
plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'é
légance romaine qu'il ne la pouvoit jamais oublier;
et quand il seroit revenu à Rome après un exil de
vingt années, il auroit toujours fait taire les plus
beaux esprits de la cour d'Auguste: au lieu que,
n'ayant qu'une petite teinture du bon françois, je
suis en danger de tout perdre en moins de six mois,
et de n'être plus intelligible si je reviens jamais à
Paris. Quel plaisir aurez-vous quand je serai devenu
le plus grand paysan du monde? Vous ferez bien
mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on
parle à Paris: vos lettres me tiendront lieu de livres
et d'académie.

Mais à propos d'académie, que le pauvre Pelisson
st à plaindre, et que la Conciergerie est un méchant
oste pour un bel esprit! Tous les beaux esprits du
onde ne devroient-ils pas faire une solemnelle dé
utation au roi pour demander sa grace? Les muses
es-mêmes ne devroient-elles pas se rendre visibles
n de solliciter pour lui?

Nec vos, Pierides, nec stirps Latonia, vestro
Docta sacerdoti turba tulistis opem!

s on voit peu de gens que la protection des muses
auvés des mains de la justice: il eût mieux valu
lui qu'il ne se fût jamais mêlé que de belles
s, et la condition de roitelet en laquelle il a



de ce pays, qui est aussi peu françois que le bas breton.

Ipse mihi videor jam dedidicisse latinè,
Nam didici getice sarmaticèque loqui.

J'ai cru qu'Ovide vous faisoit pitié quand vous songiez qu'un si galant homme que lui étoit obligé à parler scythe lorsqu'il étoit relégué parmi ces barbares : cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élégance romaine qu'il ne la pouvoit jamais oublier ; et quand il seroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toujours fait taire les plus beaux esprits de la cour d'Auguste : au lieu que, n'ayant qu'une petite teinture du bon françois, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, et de n'être plus intelligible si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous quand je serai devenu le plus grand paysan du monde ? Vous ferez bien mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos lettres me tiendront lieu de livres et d'académie.

Mais à propos d'académie, que le pauvre Pelisson est à plaindre, et que la Conciergerie est un méchant poste pour un bel esprit ! Tous les beaux esprits du monde ne devroient-ils pas faire une solemnelle députation au roi pour demander sa grace ? Les muses elles-mêmes ne devroient-elles pas se rendre visibles afin de solliciter pour lui ?

Nec vos, Pierides, nec stirps Latonia, vestro
Docta sacerdoti turba tulistis opem !

Mais on voit peu de gens que la protection des muses ait sauvés des mains de la justice : il eût mieux valu pour lui qu'il ne se fût jamais mêlé que de belles choses, et la condition de roitelet en laquelle il a

ère au creux : et sans mentir, quoiqu'il
creux sur le Parnasse, on y est plus à son
dans la Conciergerie : et il n'y a point de p
oir place dans les histoires tragiques, dus
être écrites de la main de M. Pelisson lui-m
e salue M. l'Avocat, et je differe de lui éc
de laisser un peu passer ce reste de mau
eur que sa maladie lui a laissé, et qui lui
t-être maltraiter les lettres que je lui enve
'y a point de plaisir d'écrire à des gens qui
re dans les remedes, et c'est trop expose
es. Je salue très humblement toute votre ma
a ante alias pulcherrima Dido.
ous savons la naissance du Dauphin. J'a
t-être chanté quelque chose de nouveau sur
iere si j'eusse été à Paris ; mais ici je n'ai pu
rien que le *Te Deum*. Mandez-moi, s'il
t, qui aura le mieux réussi de tous les cha
Parnasse. Je ne doute pas qu'ils n'emp
t le crédit qu'ils ont auprès des muses po
voir de belles et magnifiques inspirations. S

A M. VITART.

Usez, les 17 et 24 janvier 1662.

plus beaux jours que vous donne le printemps
lent pas ceux que l'hiver nous laisse ici, et ja-
le mois de mai ne vous paroît si agréable, que
our nous le mois de janvier.

Le soleil est toujours riant
Depuis qu'il part de l'orient
Pour venir éclairer le monde,
qu'à ce que son char soit descendu dans l'onde :
vapeur des brouillarde ne voile point les cieux ;
Tous les matins un vent officieux
En écarte toutes les nues :
Ainsi nos jours ne sont jamais couverts ;
Et, dans le plus fort des hivers,
Nos campagnes sont revêtues
De fleurs et d'arbres toujours verds.

Les ruisseaux respectent leurs rives ;
Et leurs naïades fugitives,
Sans sortir de leur lit natal,
ent paisiblement, et ne sont point captives
Sous une prison de crystal

Tous nos oiseaux chantent à l'ordinaire,
Leurs gosiers n'étant point glacés ;
Et n'étant pas forcés
De se cacher ou de se taire
Ils font l'amour en liberté
L'hiver comme l'été.

Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles,
La lune, au visage changeant,
Paroît sur un trône d'argent,

t une assez longue pose en
orsque j'écrivois ces vers, il y a huit jours,
ir de la poésie m'emporta si loin que je ne m'
s pas qu'il étoit trop tard pour porter mes
la poste. Je recommence aujourd'hui 24
mais il est arrivé un assez plaisant changeme
n relisant mes vers je reconnois qu'il n'y
an de vrai; il ne cesse de pleuvoir depuis
s, et l'on diroit que le temps a juré de me
ttir. J'aurois autant de sujet de faire une des
du mauvais temps comme j'en ai fait un
n; mais j'ai peur que je ne m'engage enc
ant que je ne puisse achever cette lettre qu
it jours, auquel temps peut-être le ciel se s
s au beau. Je n'aurois jamais fait: cela m'ap
ue cette maxime est bien vraie, *La vita al*
i loda la sera.

Cette ville est la plus maudite ville du mon
e travaillent à autre chose qu'à se tuer to
qu'ils sont, ou à se faire pendre: il y a touj
des commissaires; cela est cause que je n'y ve
aucune connoissance, puisqu'en faisant un
m'attirerois cent ennemis. Ce n'est pas qu'on
m'attirerois fois, et qu'on ne me soit

Je passe tout le temps avec mon oncle, avec saint Thomas et Virgile; je fais force extraits de théologie, et quelques uns de poésie. Voilà comme je passe le temps; et je ne m'ennuie pas, sur-tout quand j'ai reçu quelque lettre de vous; elle me sert de compagnie pendant deux jours.

Mon oncle a toute sorte de bons desseins pour moi; mais il n'en a point encore d'assuré, parceque les affaires du chapitre sont encore incertaines. J'attends toujours un démissoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds jusqu'à la tête. La mode de ce pays est de porter un drap d'Espagne qui est fort beau, et qui coûte 23 livres; il m'en a fait faire un habit. J'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occasion de me pourvoir de quelque chose; et ce sera alors que je tâcherai de payer une partie de mes dettes, si je puis, car je ne puis rien faire avant ce temps. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçues de moi; j'en rougis à l'heure que je vous parle: *erubuit puer, salva res est.* Mais mes affaires n'en vont pas mieux, et cette sentence est bien fausse, si ce n'est que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoissance de tout ce que je vous dois et dont je me souviendrai toute ma vie.

A MADEMOISELLE VITART.

Usez, le 24 janvier 1662.

Ce billet n'est qu'une continuation de promesses et une nouvelle obligation. Je m'étois engagé de vous écrire une lettre raisonnable, et après quinze jours d'intervalle je suis si malheureux que de n'y pouvoir

tre de recevoir quelque chose de beau, pui
rends tant de temps pour m'y préparer. Ayez
té de perdre cette opinion, et de vous attend
ot à être fort mal payée, car je vous ai déja
ue je suis un très mauvais payeur. Quand je
as si loin de vous, je vous payois assez bien
oins je le pouvois faire, car vous me fou
ssez libéralement de quoi m'acquitter enver
entends de paroles; vous êtes trop riche, et n
anvre pour vous payer d'autre chose. Cela v

Que j'ai perdu tout mon caquet,
Moi qui savois fort bien écrire,
Et jaser comme un perroquet.

Mais quand je saurois encore jaser des mieux
ue je me taise à présent : le messager va p
ne faut pas faire attendre le messager d'une
ille comme est Usez. Pardonnez donc, et
ncore huit jours.

A LA MEME.

Je confesse sincèrement
Que je vous avois offensée,
Et cette cruelle pensée
M'étoit un horrible tourment.
Mais depuis que vous-même en avez pris vengeance,
Un si glorieux châtiment
Me paroît une récompense.

Les reproches mêmes sont doux,
Venant d'une bouche si chere;
Mais si je méritois d'être loué de vous,
Et que je fusse un jour capable de vous plaire,
Combien ferois-je de jaloux!

Je m'en vais donc faire tout mon possible pour venir à bout d'un si grand dessein. Je serai heureux si vous pouvez vous louer de moi avec autant de justice que vous vous en plaignez; et je ferois de mon côté un fort bel ouvrage si je savois dire vos vertus avec autant d'esprit que vous dites les miennes. Je ne vous accuserai point de me flatter, vous les dites au naïf. Je me figure que vous parlez de même à M. le Vasseur, et que vous savez également peindre cet amoureux admirant le portrait de sa belle

Je me l'imagine en effet,
Tout languissant et tout défait,
Qui gémit et soupire aux pieds de cette image.
Il contemple son beau visage,
Il admire ses mains, il adore ses yeux,
Il idolâtre tout l'ouvrage.
Puis, comme si l'Amour le rendoit furieux,
Je l'entends s'écrier: Que cette image est belle!
Mais que la belle même est bien plus belle qu'elle!
Le peintre n'a bien imité
Que son insensibilité.

J'ai peine à croire que vous ayez assez de puissance pour rompre ce charme, vous qui étiez accoutumée

à une fille hydropique : il n'y pensoit pas, qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit Chevreuse : je crois qu'elle ne se reposera pas temps si elle attend que vous vous reposiez Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant ponnément ; mais je suis à couvert des coup ponvez néanmoins vous adresser à mon lie M. d'Houy ; il ne tiendra pas cette qualité à neur.

Vous m'avez mis en train, comme vous v vos lettres ont sur moi la force qu'avoit a votre vue : mais je suis obligé de finir plutô ie voudrois parceque j'ai encore cinq lettres l'espere que vous me donnerez, en vertu de ettres, la permission de finir ; et, en vert oumission et du respect que j'ai pour vous, nission de me dire votre passionné serviteu

Vous m'excuserez si j'ai plus brouillé de lire de méchantes choses que vous n'en av ployé à écrire les plus belles choses du mon

vous de dire froidement que vous avez perdu la moitié de votre esprit depuis que je ne suis plus en votre compagnie. Mais à d'autres : il faudroit que j'eusse perdu le mien si je recevois de telles galanteries en paiement. Je sais ce qui vous occupe si fort, et ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat :* oui, c'est cela même qui vous occupe,

Amor, che solo i cor leggiadri invesce ;

et je ne m'étonne pas qu'un cœur si tendre que le vôtre, et si disposé à recevoir les douces impressions de l'amour, soit enchanté d'une si belle personne.

Socrate s'y trouveroit pris ;
Et malgré sa philosophie
Il feroit ce qu'a fait Pâris,
Et le feroit toute sa vie.

Je n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de vers dans une seule lettre. *Te amor nostri poetarum amantem reddidit.*

Loin de trouver à redire à votre amour, je vous loue d'un si beau choix, et d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du discernement en amour. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer comme moi ; l'Amour vous tient bonne compagnie. Il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de compagnie en ce pays : mais j'aime mieux être seul que d'avoir un hôte si dangereux.

Je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin ; le sens commun y est rare, et la fidélité n'y est point du tout ; il ne faut qu'un quart-d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme : aussi quoiqu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis point encore produit ; il n'y a ici personne pour moi ;

qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart éto
Chevreuse : je crois qu'elle ne se reposera pa
temps si elle attend que vous vous reposie
Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tan
punément ; mais je suis à couvert des con
ponvez néanmoins vous adresser à mon li
M. d'Houy ; il ne tiendra pas cette qualité à
neur.

Vous m'avez mis en train, comme vous v
vos lettres ont sur moi la force qu'avoit
votre vue : mais je suis obligé de finir plutô
e voudrois parceque j'ai encore cinq lettres
'espere que vous me donnerez, en vertu de
ettres, la permission de finir ; et, en vert
oumission et du respect que j'ai pour vous,
ission de me dire votre passionné serviteu

Vous m'excuserez si j'ai plus brouillé de
ire de méchantes choses que vous n'en av
loyé à écrire les plus belles choses du mon

A M. LE VASSEUR

s de dire froidement que vous avez perdu la
tié de votre esprit depuis que je ne suis plus en
re compagnie. Mais à d'autres : il faudroit que
sse perdu le mien si je recevois de telles galante-
en paiement. Je sais ce qui vous occupe si fort,
ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers
ime nous. *Amor non talia curat :* oui, c'est
même qui vous occupe,

Amor, che solo i cor leggiadri invesce ;

e ne m'étonne pas qu'un cœur si tendre que le
re, et si disposé à recevoir les douces impressions
'amour, soit enchanté d'une si belle personne.

Socrate s'y trouveroit pris ;
Et malgré sa philosophie
Il feroit ce qu'a fait Pâris,
Et le feroit toute sa vie.

n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de
dans une seule lettre. *Te amor nostri poeta-
t amantem reddidit.*
oin de trouver à redire à votre amour, je vous
d'un si beau choix, et d'aimer avec tant de dis-
ement, s'il peut y avoir du discernement en
our. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer
ime moi ; l'Amour vous tient bonne compagnie.
e me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez
oin de compagnie en ce pays : mais j'aime mieux
seul que d'avoir un hôte si dangereux.
e suis confiné dans un pays qui a quelque chose
moins sociable que le Pont-Euxin ; le sens com
n y est rare, et la fidélité n'y est point du tout ;
e faut qu'un quart-d'heure de conversation pour
s faire haïr un homme : aussi quoiqu'on m'ait
vent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis
nt encore produit ; il n'y a ici personne pour moi ;

AU MEME.

Le 28 mars 166

Je ne parle ici que de la merveilleuse conduite du roi, du grand ménage de M. Colbert, et du p de M. Fouquet : cependant vous ne m'en mand n du tout; mais, pour vous dire le vrai, j'ai eux que vous me mandiez de vos nouvelles pa lieres.

J'ai eu tout le loisir de lire l'ode de M. Perrau ssi l'ai-je relue plusieurs fois; et néanmoins bien de la peine à y reconnoître son style, e croirois pas encore qu'elle fût de lui si vous en assuriez. Il m'a semblé que je n'y trou int cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprim n'y ai point vu, ce me semble, aucune trace d rit aussi net que le sien m'a toujours paru usse gagé que cette ode avoit été taillée comm ups de marteau par un homme qui n'avoit jam t que de méchants vers. Mais je crois que l'es

ux que moi. Si je juge mal, et que mes pen-
nt éloignées des vôtres, remettez cela sur la
de ce pays, et sur ma longue absence de Pa-
n'ayant séparé de vous m'a peut-être entiè-
rivé de la bonne connoissance des choses.
is dirai pourtant encore qu'il y a un endroit
connu M. Perrault ; c'est lorsqu'il parle de
t qu'il amene là l'Ecriture sainte. Je lui ai
fois qu'il mettoit trop la Bible en jeu dans
es ; mais il me dit qu'il la lisoit fort, et qu'il
oit s'empêcher d'en insérer quelque passage.
i, je crois que la lecture en est fort bonne,
la citation convient mieux à un prédica-
un poëte.
is envoie ma piece (1), dont on approuve le
t la conduite. Je n'ose dire qu'elle est bien,
ne me l'ayez mandé : écrivez-moi en détail
ous jugerez des Graces, des Amours, et de
cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous
ez, ne m'en dites point l'auteur ; mon nom
à tout ce que je fais : mais montrez-moi ce
qu'un ami en me découvrant tout votre

AU MEME.

Le 30 avril.

us demandois pas des louanges quand je vous
le petit ouvrage des *Bains de Vénus*, mais

(1) la piece dont il est parlé dans la lettre sui-
qu'il avoit intitulée *les Bains de Vénus* ; piece
nue, et qu'il a sans doute supprimée dans la

Il cor preso ivi come pesce al l'amo.

AU MEME.

Le 25 mars 166

On ne parle ici que de la merveilleuse cond
roi, du grand ménage de M. Colbert, et du p
s de M. Fouquet : cependant vous ne m'en man
n du tout; mais, pour vous dire le vrai, j'a
eux que vous me mandiez de vos nouvelles pa
lieres.

J'ai eu tout le loisir de lire l'ode de M. Perra
ssi l'ai-je relue plusieurs fois; et néanmoins
bien de la peine à y reconnoître son style, e
croirois pas encore qu'elle fût de lui si vous
en assuriez. Il m'a semblé que je n'y trou
int cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprin
n'y ai point vu, ce me semble, aucune trace d
prit aussi net que le sien m'a toujours paru
usse gagé que cette ode avoit été taillée com
ups de marteau par un homme qui n'avoit ja
t que de méchants vers. Mais je crois que l'e

nd mieux que moi. Si je juge mal, et que mes pen-
es soient éloignées des vôtres, remettez cela sur la
rbarie de ce pays, et sur ma longue absence de Pa-
s, qui m'ayant séparé de vous m'a peut-être entiè-
ment privé de la bonne connoissance des choses.

Je vous dirai pourtant encore qu'il y a un endroit
j'ai reconnu M. Perrault ; c'est lorsqu'il parle de
osué, et qu'il amene là l'Ecriture sainte. Je lui ai
une fois qu'il mettoit trop la Bible en jeu dans
s poésies ; mais il me dit qu'il la lisoit fort, et qu'il
pouvoit s'empêcher d'en insérer quelque passage.
our moi, je crois que la lecture en est fort bonne,
ais que la citation convient mieux à un prédica-
ur qu'à un poëte.

Je vous envoie ma piece (1), dont on approuve le
ssein et la conduite. Je n'ose dire qu'elle est bien,
ie vous ne me l'ayez mandé : écrivez-moi en détail
que vous jugerez des Graces, des Amours, et de
nte la cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous
montrez, ne m'en dites point l'auteur ; mon nom
it tort à tout ce que je fais : mais montrez-moi ce
ie c'est qu'un ami en me découvrant tout votre
eur.

AU MEME.

Le 30 avril.

ne vous demandois pas des louanges quand je vous
envoyé le petit ouvrage des *Bains de Vénus*, mais

---

(1) C'est la piece dont il est parlé dans la lettre sui-
nte, et qu'il avoit intitulée *les Bains de Vénus* ; piece
s inconnue, et qu'il a sans doute supprimée dans la
te.

oue ainsi les méchants ouvrages, parcequ'il y
e choses à reprendre qu'on aime mieux tout
ue d'examiner. Vous m'avez traité de la sorte,
me louez comme un vrai demi-auteur qui a
mauvais endroits que de bons : soyez un peu
uitable, ou plutôt ne soyez pas si paresseux ;
vez peur de tirer une lettre en longueur.
s me soupçonnez d'amour : croyez que si j'a-
u quelque blessure en ce pays, je vous la dé-
ois naïvement, et je ne pourrois pas même
upêcher. Vous savez que les blessures du cœur
lent toujours quelque confident à qui on
s'en plaindre ; et si j'en avois une de cette na-
e ne m'en plaindrois jamais qu'à vous. Mais,
erci, je suis libre encore ; et si je quittois ce
je reporterois mon cœur aussi sain et aussi
que je l'ai apporté : je vous dirai pourtant une
laisante rencontre à ce sujet.
a ici une demoiselle fort bien faite, et d'une
ort avantageuse ; elle passe pour une des plus
et je connois beaucoup de jeunes gens qui
nt pour elle du fond de leur cœur. Je ne l'a-

obligeant : mais en l'envisageant je fus fort interdit, je remarquai sur son visage des taches comme si elle relevoit de maladie, et cela changea bien mes idées. Je fus bien aise de cette rencontre, qui servit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude ; car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raisonnablement, et à ne me pas laisser emporter à toutes sortes d'objets. Je commence mon noviciat ; cependant je vois que je n'ai plus à prétendre ici que quelque chapelle de vingt ou vingt-cinq écus : voyez si cela vaut la peine que je prends : néanmoins je suis résolu de mener toujours le même train de vie, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'on me retire pour quelque meilleure espérance. Je gagnerai cela du moins, que j'étudierai davantage, et que j'apprendrai à me contraindre, ce que je ne savois point du tout.

Je ne sais si mon malheur nuira encore à la négociation qu'on entreprend pour le bénéfice d'Ouchies : il semble que je gâte toutes les affaires où je suis intéressé. Quoi qu'il en soit, croyez que si l'on me procure quelque chose, *Urbem quam statuo vestra est.*

A MADEMOISELLE VITART.

Le 15 mai 1660.

Je suis donc tout-à-fait disgracié auprès de vous ; depuis plus de trois mois vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connoissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle sitôt éteinte ? Je fondois ma plus grande consolation sur vos lettres que je pourrois recevoir quelquefois de

inspiré un génie extraordinaire : c'est pour-
si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à
ième. On dit que vous allez passer les fêtes à
pagne avec bonne compagnie : je ne m'attends
es passer si à mon aise :

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verds et les figuiers,
cher quelque remede à mon inquiétude :
Je chercherai la solitude ;
Et ne pouvant être avec vous,
eux les plus affreux me seront les plus doux.

sez si je ne vous en écris pas davantage ; en
i je suis je ne saurois vous écrire que pour me
e, et c'est un sujet qui ne vous plairoit pas :
moi lieu de vous remercier, et je m'étendrai
lontiers sur cette matiere. Aussi-bien je ne
mande pas des choses trop déraisonnables,
emble, en vous priant d'écrire une ou deux
ar charité : vous écrivez si bien et si facile-
rand vous voulez ! Tout iroit bien pour moi

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 16 mai 1662.

QUOIQUE je me plaise beaucoup à causer avec
, je ne le puis faire néanmoins fort au long, car
u cette après-dînée une visite d'un jeune homme
tte ville fort bien fait, mais passionnément amou-
. Vous saurez qu'en ce pays-ci on ne voit guere
ours médiocres; toutes les passions y sont dé-
urées; et les esprits de cette ville, qui sont assez
en d'autres choses, s'engagent plus fortement
leurs inclinations qu'en aucun autre pays du
de. Cependant, excepté trois ou quatre per-
es qui sont belles, on n'y voit presque que
beautés fort communes. La sienne est des pre-
es; il m'en est venu parler fort au long, et m'a
tré des lettres, des discours, et même des vers,
quoi ils croient que l'amour ne sauroit aller.
ndant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne
e que de le faire en méchants vers: mais ils ne
ent s'y résoudre, et ils veulent être poëtes à quel-
prix que ce soit. Pour mon malheur ils croient
j'en suis un, et ils me font juge de tous leurs on-
es. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à souf-
car le moyen d'avoir les oreilles battues de tant
auvaises choses, et d'être obligé de dire qu'elles
bonnes! J'ai un peu appris à me contraindre
faire beaucoup de révérences et de compliments
mode de ce pays-ci. Adieu, mon cher ami; et,
me dit l'Espagnol, *antes muerto que mudado.*

Uzez, le 16 mai 1662.

ous renouvelle point les protestations d'être
homme et très reconnoissant; vous avez assez
pour n'en point douter: je vous remercie de
que vous avez prise de m'envoyer un démis-
ne l'aurois jamais eu si je ne l'eusse reçu
D. Côme: ses misérables lettres font perdre
pérance à mon oncle.
rai à ma tante la religieuse puisque vous le
si je ne l'ai point encore fait, vous devez
er, et elle aussi; car que puis-je lui mander?
n assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire
ar lettres où il ne faut parler que de dévo-
ne faire autre chose que se recommander
res. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin,
voudrois qu'on en fît pour moi sans être
'en tant demander. Si Dieu veut que je sois
j'en ferai pour les autres autant qu'on en
pour moi.
che ici de me débaucher pour me mener en

AU MEME.

Le 30 mai.

oncle, qui veut traiter son évêque dans un
appareil, est allé à Avignon pour acheter ce
ne pourroit trouver ici, et il m'a laissé la charge
rvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort
emplois, comme vous voyez, et je sais quelque
de plus que manger ma soupe, puisque je la
aire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner
remier, au second, et au troisieme service, les
nets qu'il y faut mêler, et encore quelque chose
lus; car nous prétendons faire un festin à quatre
ices, sans compter le dessert. J'ai la tête si rem-
de toutes ces belles choses, que je vous en pour-
faire un long entretien; mais c'est une matiere
p creuse sur le papier, outre que, n'étant pas bien
afirmé dans cette science, je pourrois bien faire
elque pas de clerc si j'en parlois encore long-
mps.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Vos moines sont de sots ignorants qui n'étudient point en tout; aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moines que je ne pourrai pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine, et grand théologien. On parle beaucoup d'un évêque qui est adoré dans cette province; M. le prince de Conti (1) va faire ses pâques chez lui.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une

(1) Il étoit gouverneur du Languedoc.

Usez, le 16 mai 1661.

ous renouvelle point les protestations d'être
homme et très reconnoissant; vous avez assez
pour n'en point douter: je vous remercie de
que vous avez prise de m'envoyer un démis-
e ne l'aurois jamais eu si je ne l'eusse reçu
D. Côme: ses misérables lettres font perdre
pérance à mon oncle.
irai à ma tante la religieuse puisque vous le
si je ne l'ai point encore fait, vous devez
ser, et elle aussi; car que puis-je lui mander?
ien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire
par lettres où il ne faut parler que de dévo-
ne faire autre chose que se recommander
ieres. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin,
e voudrois qu'on en fit pour moi sans être
d'en tant demander. Si Dieu veut que je sois
, j'en ferai pour les autres autant qu'on en
ait pour moi.
tâche ici de me débaucher pour me mener en
guie. Quoique je n'aime pas à refuser, je me
pourtant sur la négative, et je ne sors point; je
avec mes livres: comme on sait que je

AU MEME.

Le 30 mai.

Mon oncle, qui veut traiter son évêque dans un grand appareil, est allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, et il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, et je sais quelque chose de plus que manger ma soupe, puisque je la sais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au second, et au troisieme service, les entremets qu'il y faut mêler, et encore quelque chose de plus: car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses, que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'est une matiere trop creuse sur le papier, outre que, n'étant pas bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelque pas de clerc si j'en parlois encore long-temps.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Nos moines sont de sots ignorants qui n'étudient point du tout; aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moines que je ne pourrai pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine, et grand théologien. On parle beaucoup d'un évêque qui est adoré dans cette province; M. le prince de Conti (1) va faire ses pâques chez lui.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une

(1) Il étoit gouverneur du Languedoc.

ur des gens de ce pays-ci; ils portent les p
dernier excès.

Je suis fort serviteur de la belle Manon,
Et de la petite Nanon,
Car je crois que c'est là le nom
Dont on nomma votre seconde :
Et je salue aussi ce beau petit mignon
Qui doit bientôt venir au monde.

AU MEME.

Le 6 ju

Mon oncle est encore malade, ce qui me tou
sensiblement; car je vois que ses maladies ne v
nent que d'inquiétude et d'accablement : il a n
affaires toutes embarrassantes; il a payé plus de tr
mille livres de dettes, et il en découvre tous les j
de nouvelles : vous diriez que nos moines av
pris plaisir à se ruiner. Quoique mon oncle se
pour eux, il reconnoît de plus en plus leur mau
volonté; et avec cela il faut qu'il dissimule
M. d'Usez témoi e toute sorte de confiance en

détourner : outre que je n'ai pas l'âge, parcequ'il faut être prêtre ; car, quoiqu'une dispense soit aisée, ce seroit nouvelle matiere de procès. Enfin il en vient jusques-là qu'il voudroit trouver un bénéficier séculier qui voulût de son bénéfice à condition de me résigner celui qu'il auroit. Il est résolu de me mener à Avignon pour me faire tonsurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque chapelle, il la puisse impétrer. S'il venoit à vaquer quelque chose dans votre district ; souvenez-vous de moi. Je crois qu'on n'en murmurera pas à Port-Royal, puisqu'on voit bien que je suis ici dévoué à l'église. Excusez si je vous importune, mais vous y êtes accoutumé.

AU MEME.

Le 13 juin.

J'ÉCRIVIS la semaine passée à D. Côme pour le disposer à nous abandonner le bénéfice : il répond qu'il est à sa bienséance. Il seroit à ma bienséance autant qu'à la sienne. La méchante condition que d'avoir affaire à D. Côme ! je crois que cet homme-là est né pour ruiner toutes mes affaires.

On fait ici la moisson : on voit un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons ; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment, et se relevent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres ; je ne pourrois être un moment dehors sans mourir, l'air est aussi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales, qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité sur elles

ons faire part d'une si belle harmonie.

Notre évêque a toujours son projet de ré
ais il appréhende d'aliéner les esprits de la pr
se voit déja désert, ce qui le fâche; il ve
en qu'on ne fait la cour dans ce pays-ci
ont on attend du bien: s'il établit une fois
rme, il sera abandonné même de ses valets.
pute qu'il aime à dominer, et qu'il aime
oir dans son église des moines dont il prête
ser, quoique peut-être il se trompe, que d
ines séculiers qui le portent un peu plus ha
litiques en ces sortes d'affaires disent que l
uliers sont plus maniables qu'une commu
que les moines n'ont pas toute déférence p
êques.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 4 juillet

fort plaisant avec vos cinq langues? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des Calepins, et encore des lettres galantes pour amuser vos dames. Ne croyez pas que ma bibliotheque soit fort grosse; le nombre de mes livres est très borné, encore ne sont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce sont des Sommes de théologie latine, Méditations espagnoles, Histoires italiennes, Peres grecs, et pas un françois : voyez où je trouverois quelque chose d'agréable à vos belles.

Entretenez toujours mademoiselle Vitart dans l'humeur de recevoir de mes lettres; je crains bien qu'elle ne s'en ennuie, *Porque mi razones no deven ser manjar para tan subtil entendimiento como el suyo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, et me mande force nouvelles de poésie, et sur-tout de pieces de théâtre; je m'étonne que vous ne m'en disiez pas un mot. Il m'exhorte à faire des vers, je lui en envoie aujourd'hui: mandez-moi ce que vous en penserez; et ne me payez pas d'exclamations, autrement je n'en verrai jamais rien. Faites des vers vous-même, et vous verrez si je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes Bains de Vénus à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui me désespere. Je cherche quelque sujet de théâtre, et je serois assez disposé à y travailler; mais j'ai trop de sujet d'être mélancolique, et il faut avoir l'esprit plus libre que je ne l'ai : aussi-bien je n'aurois pas ici une personne comme vous pour me secourir. Et s'il faut un passage latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en saurois trouver un plus propre que celui-ci : *Nihil mihi nunc scito tam deesse quàm hominem eum quicum omnia quæ me ad aliqua afficiunt unà communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum*

aire part d'une si belle harmonie.
re évêque a toujours son projet de réforme ; appréhende d'aliéner les esprits de la province : oit déja désert, ce qui le fâche ; il reconnoît u'on ne fait la cour dans ce pays-ci qu'à ceux n attend du bien : s'il établit une fois la ré- il sera abandonné même de ses valets. On lui qu'il aime à dominer, et qu'il aime mieux lans son église des moines dont il prétend dis- quoique peut-être il se trompe, que des cha- séculiers qui le portent un peu plus haut. Les nes en ces sortes d'affaires disent que les par- rs sont plus maniables qu'une communauté, les moines n'ont pas toute déférence pour les s.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 4 juillet 1662.

vous tenez bien votre gravité espagnole ! Il bien qu'en apprenant cette langue vous avez

fort plaisant avec vos cinq langues? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des Calepins, et encore des lettres galantes pour amuser vos dames. Ne croyez pas que ma bibliotheque soit fort grosse; le nombre de mes livres est très borné, encore ne sont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce sont des Sommes de théologie latine, Méditations espagnoles, Histoires italiennes, Peres grecs, et pas un françois : voyez où je trouverois quelque chose d'agréable à vos belles.

Entretenez toujours mademoiselle Vitart dans l'humeur de recevoir de mes lettres; je crains bien qu'elle ne s'en ennuie, *Porque mi razones no deven ser manjar para tan subtil entendimiento como el suyo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, et me mande force nouvelles de poésie, et sur-tout de pieces de théâtre; je m'étonne que vous ne m'en disiez pas un mot. Il m'exhorte à faire des vers, je lui en envoie aujourd'hui: mandez-moi ce que vous en penserez; et ne me payez pas d'exclamations, autrement je n'enverrai jamais rien. Faites des vers vous-même, et vous verrez si je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes Bains de Vénus à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui me désespere. Je cherche quelque sujet de théâtre, et je serois assez disposé à y travailler; mais j'ai trop de sujet d'être mélancolique, et il faut avoir l'esprit plus libre que je ne l'ai : aussi-bien je n'aurois pas ici une personne comme vous pour me secourir. Et s'il faut un passage latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en saurois trouver un plus propre que celui-ci : *Nihil mihi nunc scito tam deesse quàm hominem eum quicum omnia quæ me ad aliqua afficiunt unà communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum*

m'a le plus satisfait, que j'ai pris une part à la paix de votre famille, et je vous assure ad je serois réconcilié avec mon propre pere, ois encore un, je n'aurois pas été plus aise prenant que vous êtiez remis parfaitement ôtre, parceque je suis persuadé que vous estimez parfaitement heureux. Adieu.

A M. VITART.

Usez, le 9 juillet 1662.

E lettre m'a fait un grand bien, et je passe- ez doucement mon temps si j'en recevois de pareilles. Je ne sache rien qui me puisse consoler de mon éloignement de Paris; je ne même être au milieu du Parnasse, tant e décrivez agréablement tout ce qui s'y passe mémorable. Mais je m'en trouve fort éloi- c'est se moquer de moi que de me porter, vous faites, à y retourner: je n'y ai pas fait e voyages pour en retenir le chemin; et ne ouvenant plus, qui pourroit m'y remettre

C'étoit un fameux homicide ;
Il avoit conquis la Phocide,
Et faisoit des courses, dit-on,
Jusques au pied de l'Hélicon.

Un jour les neuf savantes sœurs,
Assez près de cette montagne,
S'amusant à cueillir des fleurs,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le ciel se couvrit,
Un épais nuage s'ouvrit,
Il plut à grands flots, et l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare assez près de là
Avoit établi sa demeure ;
Il les vit, et les appela.

ous savez la suite ; vous savez que ce malheureux
née voulut faire violence aux Muses, et que,
r les en garantir, les dieux leur donnerent des
, et elles revolerent aussitôt vers le Parnasse.

Lorsqu'elles furent de retour,
Considérant le mauvais tour
ue leur avoit joué cet infidele prince,
lles firent serment que jamais en province
Elles ne feroient leur séjour.

effet, se trouvant des ailes sur le dos,
Elles jugerent à propos
De s'en aller à la même heure
Où Pallas faisoit sa demeure.

Elles y demeurerent long-temps ;
is lorsque les Romains devinrent éclatants,
Et qu'ils eurent conquis Athenes,
Les Muses se firent Romaines.

Paris, le siege des amours,
ussi celui des filles de mémoire,
Et l'on a grand sujet de croire
Qu'elles y resteront toujours.

je parle de Paris, j'y comprends les beaux
entour; car elles en sortent de temps en
ur prendre l'air de la campagne.

Tantôt Fontainebleau les voit
Le long de ses belles cascades;
Tantôt Vincennes les reçoit
Au milieu de ses palissades.

Elles vont souvent sur les eaux
Ou de la Marne, ou de la Seine;
Elles étoient toujours à Vaux,
Et ne l'ont pas quitté sans peine.

royez pas pour cela que les provinces man-
de poëtes, elles en ont en abondance: mais
s Muses sont différentes des autres! Il est
'elles leur sont égales en nombre, et se van-

Sont cause que les poëtes
Sont devenus si communs.

Vous savez que toutes pies
Dérobent fort volontiers ;
Celles-ci comme harpies
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fausses Muses font rage,
Et que force beaux esprits
Se font à leur badinage.

Lorsqu'elles sont attrapées,
Les ailes leur sont coupées,
Et leurs larcins confisqués :
Et, pour finir cette histoire,
Tels oiseaux sont relégués
Delà les rives de Loire.

t où Furetiere relegue leur général Galimatias ;
est bien juste qu'elles lui tiennent compagnie.
je ne songe pas que vous me condamnerez peut-
à y demeurer comme elles. En effet, j'ai bien
que ceci n'approche fort de leur style, et que
n'y reconnoissiez plutôt le caquet importun
pies que l'agréable facilité des Muses. Renvoyez-
cette bagatelle des Bains de Vénus, et me mandez
u'en pense votre académie de Château-Thierry,
tout mademoiselle de la Fontaine. Je ne lui de-
de aucune grace pour mes vers ; qu'elle les traite
ureusement, mais qu'elle me fasse au moins la
e d'agréer mes respects.

Uzez, le 25 juillet

Votre derniere lettre m'a extrêmement consolé, voyant que vous preniez quelque part à l'affliction où j'étois de la trahison de D. Côme. Je ne lui écrirai plus de ma vie; et je ne parlerai plus à mon oncle de résignation, parceque j'ai peur qu'il ne me croie intéressé. Cependant il doit bien s'imaginer que je ne suis pas venu de si loin pour ne rien gagner. Je lui ai jusqu'ici tant témoigné de soumission et d'ouverture de cœur, qu'il a cru que je voudrois vivre avec lui long-temps de la sorte, sans aucune intention sur son bénéfice: je voudrois bien qu'il eût toujours cette bonne opinion de moi. Il n'y a rien à faire auprès de M. l'évêque; il donne à ses gens le peu de bénéfices qui vaquent ici.

Je suis fort alarmé de votre refroidissement avec le pauvre abbé le Vasseur; cela m'affligeroit au dernier point, si je ne savois que votre amitié est trop forte pour être si long-temps refroidie, et que vous êtes trop généreux l'un et l'autre pour ne pas pa[illegible] peuvent avoir c[illegible]

moindre curiosité de voir quelque chose de moi, puisqu'elle ne m'en a rien témoigné. Vous savez bien vous-même que les meilleurs esprits se trouveroient embarrassés s'il leur falloit toujours écrire sans recevoir de réponse. Ecrivez-moi souvent; vos lettres me donnent courage, et m'aident à pousser le temps par l'épaule, comme on dit dans ce pays-ci.

M. le prince de Conti est à trois lieues de cette ville, et se fait furieusement craindre dans la province : il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre; il a fait emprisonner plusieurs gentilshommes, et en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'étoit venue établir dans une petite ville proche d'ici; il les a chassés, et ils ont repassé le Rhône. Les gens du Languedoc ne sont pas accoutumés à pareille réforme. Il faut pourtant plier.

Je ne saurois écrire à d'autres qu'à vous aujourd'hui; j'ai l'esprit embarrassé; je ne suis en état que de parler procès, ce qui scandaliseroit ceux à qui j'ai coutume d'écrire : tout le monde n'a pas la patience que vous avez pour souffrir mes folies. Outre que mon oncle est au lit, et que je suis fort assidu auprès de lui, il est tout-à-fait bon, et je crois que c'est le seul de sa communauté qui ait l'ame tendre et généreuse. Je souhaite qu'il fasse quelque chose pour moi; je puis cependant vous protester que je ne suis pas ardent pour les bénéfices; je n'en souhaite que pour vous payer au moins quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux infantes.

Un gentilhomme voisin de cette ville annonçoit avec tant de confiance que l'enfant dont sa femme devoit accoucher feroit quelque chose de grand, que je m'attendois à voir naître dans le château quelque géant; et il n'est venu qu'une fille. Ce n'est pas qu'une

me avant q...
homme qui s'en fait accroire. Ce n'est pas qu'il y
du miracle dans l'affaire de ce gentilhomme, et
crois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a f
Adieu.

A M. LE VASSEUR.

A Pa

La Renommée a été assez heureuse (1). M. le c
de Saint-Aignan la trouve fort belle ; il a dem
mes autres ouvrages, et m'a demandé moi-m
je le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas t
aujourd'hui au lever du roi ; mais j'y ai trouvé
liere, à qui le roi a donné assez de louanges, e
ai été bien aise pour lui ; il a été bien aise auss
j'y fusse présent.

Les Suisses iront dimanche à Notre-Dame
roi a demandé la comédie pour eux à Molier
quoi M. le duc a dit qu'il suffisoit de leur d
Gros René bien enfariné, parcequ'ils n'enten
point le françois.

Adieu : vous voyez que je suis à demi cou
... un métier assez ennuyeu

AU MEME.

De Paris.

Ne vous attendez pas à apprendre de moi aucune nouvelle; car quoique j'aie vu tout ce qui s'est passé à Notre-Dame avec messieurs les Suisses, je n'ose pas usurper sur le gazetier l'honneur de vous en faire le récit.

J'ai tantôt achevé ce que vous savez, et j'espere que j'aurai fait dimanche ou lundi : j'y ai mis des stances qui me satisfont assez (1); en voici la premiere : je n'ai point de meilleure chose à vous écrire :

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu causes d'égarements!
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants!
Que leurs chûtes sont déplorables!
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux,
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux!

C'est un lieu commun qui vient bien à mon sujet; ne le montrez pas. Adieu. Je souhaite que ma stance vous tienne lieu d'une bonne lettre. Montfleury a fait une requête contre Moliere et l'a présentée au roi; il accuse Moliere d'avoir épousé sa propre fille : mais Montfleury n'est point écouté à la cour.

omme qui s'en fait accroire. Ce n'est pas qu'il
i miracle dans l'affaire de ce gentilhomme,
ois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a
dieu.

A M. LE VASSEUR.

A Pa

LA RENOMMÉE a été assez heureuse (1). M. le co
Saint-Aignan la trouve fort belle; il a dem
es autres ouvrages, et m'a demandé moi-mê
le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas tr
jourd'hui au lever du roi; mais j'y ai trouvé
re, à qui le roi a donné assez de louanges, et
été bien aise pour lui; il a été bien aise aussi
fusse présent.
Les Suisses iront dimanche à Notre-Dame,
i a demandé la comédie pour eux à Moliere;
oi M. le duc a dit qu'il suffisoit de leur do
ros René bien enfariné, parcequ'ils n'entend

AU MEME.

De Paris.

vous attendez pas à apprendre de moi aucune
elle ; car quoique j'aie vu tout ce qui s'est passé
re-Dame avec messieurs les Suisses, je n'ose pas
er sur le gazetier l'honneur de vous en faire
it.
i tantôt achevé ce que vous savez, et j'espere
aurai fait dimanche ou lundi : j'y ai mis des
s qui me satisfont assez (1) ; en voici la pre-
: je n'ai point de meilleure chose à vous écrire :

elle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
ui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu causes d'égarements !
en d'étranges malheurs tu plonges tes amants !
Que leurs chûtes sont déplorables !
s que tu fais périr d'innocents avec eux,
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux !

un lieu commun qui vient bien à mon sujet :
montrez pas. Adieu. Je souhaite que ma stance
ienne lieu d'une bonne lettre. Montfleury a fait
equête contre Moliere et l'a présentée au roi ;
ise Moliere d'avoir épousé sa propre fille : mais
fleury n'est point écouté à la cour.

(1) Peu après il n'en fut pas satisfait, avec raison

Je n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : j'ai fait que retoucher continuellement au cinquiè acte ; il est achevé : j'en ai changé toutes les stanc avec quelque regret. On m'a dit que ma princes n'étoit pas en situation de s'étendre sur des lieu communs : j'ai donc tout réduit à trois stances, j'ai ôté celle de l'ambition, qui me servira peut-êt ailleurs.

On annonça hier la Thébaïde à l'Hôtel, mais c ne la promet qu'après trois autres pieces.

Je viens de parcourir votre belle et grande lettr où j'ai trouvé des difficultés qui m'ont arrêté. J suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques (1 et je l'estime infiniment. Je ne sais s'il ne me sera poi permis quelque jour de le connoître. Adieu, mo sieur.

(1) Cet endroit est remarquable : il parle des critiqu sur son ode de la Renommée, faites par Boileau, à q M. le Vasseur avoit montré cette ode. Ces critiques l

LETTRES

DE

JEAN RACINE

A BOILEAU,

AVEC LES REPONSES.

DE BOILEAU,

A Bourbon, le 21 juillet.

'AI été saigné, purgé, etc., et il ne me manque plus ucune des formalités prétendues nécessaires pour rendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourhui m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde; r elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en foiesse, et m'a mis en tel état qu'à peine je puis me utenir. C'est demain que je dois commencer le and chef-d'œuvre; je veux dire que demain je dois ommencer à prendre des eaux. M. Bourdier, mon édecin, me remplit toujours de grandes espéranes; il n'est pas de l'avis de M. Fagon pour le bain, cite même des exemples de gens qui, loin de reauvrer la voix par ce remede, l'ont perdue pour être baignés; du reste on ne peut pas faire plus estime de M. Fagon qu'il en fait, et il le regarde omme l'Esculape de ce temps. J'ai fait connoissance vec deux ou trois malades qui valent bien des gens

M. Charpentier (1)?

Je n'ai point encore eu de temps pour me remett
à l'étude, parceque j'ai été assez occupé des remed
pendant lesquels on m'a défendu sur-tout l'appli
tion. Les eaux, dit-on, me donneront plus de lois
et pourvu que je ne m'endorme point, on me lai
toute liberté de lire et même de composer. Il y a
un trésorier de la Sainte-Chapelle qui me vient v
fort souvent : il est homme de beaucoup d'esprit ;
s'il n'a pas la main si prompte à répandre les bé
dictions que le fameux M. Coutances, il a en réco
pense beaucoup plus de lettres et de solidité. Je s
toujours fort affligé de ne vous point voir ; mais fr
chement le séjour de Bourbon ne m'a point p
jusqu'à présent si horrible que je me l'étois i
giné : je m'étois préparé à une si grande inquiétu
que je n'en ai pas la moitié de ce que j'en croy
avoir. Je n'ai jamais mieux conçu combien je v
aime que depuis notre triste séparation. Mes rec
mandations au cher M. Félix ; et je vous supp
quand même je l'aurois oublié dans quelqu'une

A BOILEAU.

A Paris, le 25 juillet.

Je commençois à m'ennuyer beaucoup de ne point recevoir de vos nouvelles, et je ne savois même que répondre à quantité de gens qui m'en demandoient. Le roi, il y a trois jours, me demanda à son dîner comment alloit votre extinction de voix : je lui dis que vous étiez à Bourbon. Monsieur prit aussitôt la parole et me fit là-dessus force questions, aussi-bien que Madame; et vous fîtes l'entretien de plus de la moitié du dîner. Je me trouvai le lendemain sur le chemin de M. de Louvois, qui me parla aussi de vous, mais avec beaucoup de bonté, et me disant en propres mots qu'il étoit très fâché que cela durât si long-temps. Je ne vous dis rien de mille autres qui parlent tous les jours de vous; et quoique j'espere que vous retrouverez bientôt votre voix tout entiere, vous n'en aurez jamais assez pour suffire à tous les remerciements que vous aurez à faire.

Je me suis laissé débaucher par M. Félix pour suivre le roi à Maintenon; c'est un voyage de quatre jours. M. de Termes nous mene dans son carrosse; et j'ai aussi débauché M. Hessein pour faire le quatrieme. Il se plaint toujours beaucoup de ses vapeurs, et je vois bien qu'il espere se soulager par quelque dispute de longue haleine; mais je ne suis guere en état de lui donner contentement, me trouvant assez incommodé de ma gorge dès que j'ai parlé un peu de suite. Ce qui m'embarrasse, c'est que M. Fagon et plusieurs autres médecins très habiles m'avoient ordonné de boire beaucoup d'eau de Sainte-Reine et des tisanes de chicorée; et j'ai trouvé chez

seul moyen de sortir d'affaire étoit de n
pour la seule nécessité, et tout au plus p
per les aliments dans l'estomac : il a
de quelques raisonnements qui m'ont pa
lides. Ce qui est arrivé de là, c'est que je
son ordonnance ni celle de M. Fagon ; je
plus d'eau comme je faisois, je bois à
vous jugez bien que par le temps qu'il fa
jours soif : c'est-à-dire franchement que
remis dans mon train de vie ordinaire.
trouve assez bien. Le même médecin m'a
si les eaux de Bourbon ne vous guériss
vous guériroit infailliblement. Il m'a cit
d'un chantre de Notre Dame à qui un r
fait perdre entièrement la voix depuis s
il étoit prêt de se retirer; ce médecin l'e
avec une tisane d'une herbe qu'on a
crois, *erysimum*, le tira d'affaire en tell
non seulement il parle, mais il chante,
aussi forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai co
aux médecins de la cour. Ils avouent que
d'*erysimum* est très bonne pour la poi
ils disent qu'ils ne croyoient pas qu'elle e

DE BOILEAU.

A Bourbon, le 29 juillet.

perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la va-
'aurois été très sensible à tout ce que vous m'avez
é de l'honneur que m'a fait le plus grand prince
terre en vous demandant des nouvelles de ma
; mais l'impuissance où ma maladie me met de
dre par mon travail à toutes les bontés qu'il
moigne me fait un sujet de chagrin de ce qui
it faire toute ma joie. Les eaux jusqu'ici m'ont
n fort grand bien suivant toutes les regles,
ue je les rends de reste. et qu'elles m'ont, pour
lire, tout fait sortir du corps, excepté la ma-
pour laquelle je les prends. M. Bourdier mon
in soutient pourtant que j'ai la voix plus forte
uand je suis arrivé; et M. Bandierre mon apo-
re, qui est encore meilleur juge que lui, puis-
st sourd, prétend aussi la même chose: mais
moi, je suis persuadé qu'ils me flattent, ou
qu'ils se flattent eux-mêmes. Quoi qu'il en
j'irai jusqu'au bout, et je ne donnerai point
on à M. Fagon et à M. Félix de dire que je me
mpatienté. Au pis aller, nous casserons cet
l'*érysimum*. Mon médecin et mon apothicaire,
j'ai montré l'endroit de votre lettre où vous
de cette plante, ont témoigné tous deux en
rand cas; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne
rendre la voix qu'à des gens qui ont le gosier
é, et non pas à un homme comme moi qui
s les muscles embarrassés. Peut-être que si
le gosier malade prétendroit-il que l'*erysi-*
ne sauroit guérir que ceux qui ont la poitrine

r la seule nécessité, et tout au plus pour détren
les aliments dans l'estomac : il a appuyé ce
quelques raisonnements qui m'ont paru assez s
s. Ce qui est arrivé de là, c'est que je n'exécute
ordonnance ni celle de M. Fagon ; je ne me no
s d'eau comme je faisois, je bois à ma soif;
s jugez bien que par le temps qu'il fait on a to
ts soif : c'est-à-dire franchement que je me si
is dans mon train de vie ordinaire, et je m'
ive assez bien. Le même médecin m'a assuré q
es eaux de Bourbon ne vous guérissoient pas
s guériroit infailliblement. Il m'a cité l'exemp
n chantre de Notre Dame à qui un rhume av
perdre entièrement la voix depuis six mois,
toit prêt de se retirer; ce médecin l'entreprit,
c une tisane d'une herbe qu'on appelle ,
is, *erysimum*, le tira d'affaire en telle sorte q
i seulement il parle, mais il chante, et a la v
si forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai conté la ch
x médecins de la cour. Ils avouent que cette pla
erysimum est très bonne pour la poitrine; m

DE BOILEAU.

A Bourbon, le 29 juillet.

Si la perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la vanité, j'aurois été très sensible à tout ce que vous m'avez mandé de l'honneur que m'a fait le plus grand prince de la terre en vous demandant des nouvelles de ma santé ; mais l'impuissance où ma maladie me met de répondre par mon travail à toutes les bontés qu'il me témoigne me fait un sujet de chagrin de ce qui devroit faire toute ma joie. Les eaux jusqu'ici m'ont fait un fort grand bien suivant toutes les regles, puisque je les rends de reste. et qu'elles m'ont, pour ainsi dire, tout fait sortir du corps, excepté la maladie pour laquelle je les prends. M. Bourdier mon médecin soutient pourtant que j'ai la voix plus forte que quand je suis arrivé ; et M. Baudierre mon apothicaire, qui est encore meilleur juge que lui, puisqu'il est sourd, prétend aussi la même chose : mais pour moi, je suis persuadé qu'ils me flattent, ou plutôt qu'ils se flattent eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout, et je ne donnerai point occasion à M. Fagon et à M. Félix de dire que je me suis impatienté. Au pis aller, nous essaierons cet hiver l'*erysimum*. Mon médecin et mon apothicaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre lettre où vous parlez de cette plante, ont témoigné tous deux en faire grand cas ; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le gosier attaqué, et non pas à un homme comme moi qui a tous les muscles embarrassés. Peut-être que si j'avois le gosier malade prétendroit-il que l'*erysimum* ne sauroit guérir que ceux qui ont la poitrine

moi, mon [illegible]
de la manière dont vous me parlez de votre [illegible]
gorge je doute qu'il puisse être guéri sitôt, s
tout si vous vous engagez en de longs voyages
M. Hessein. Mais laissez-moi faire; si la voix
revient, j'espère de vous soulager dans les disp
que vous aurez avec lui, sauf à la perdre en
une seconde fois pour vous rendre cet office
vous prie pourtant de lui faire bien des amitié
ma part, et de lui faire entendre que ses co
dictions me seront toujours beaucoup plus a
bles que les complaisances et les applaudisse
fades des amateurs du bel esprit. Il s'est trou
parmi les capucins un de ces amateurs, qui
des vers à ma louange. J'admire ce que c'e
des hommes : *Vanitas, et omnia vanitas.*
sentence ne m'a jamais paru si vraie qu'en fr
tant ces bons et crasseux percs. Je suis bien fâc
vous ne soyez point encore établi à Auteu
ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta voca
c'est-à-dire où mes deux puits et mes abricotie
appellent.

Vous faites très bien d'aller à Maintenon a
compagnie aussi agréable que celle dont v
puisque vous y trouverez votre u

et non pas M. le Tellier qui a rempli la charge ; par la même raison que c'est la ville qui entoure les fossés, et non pas les fossés qui entourent la ville? C'est à vous à m'expliquer cette énigme.

Faites bien, je vous prie, mes baise-mains au pere Bouhours et à tous nos amis; mais sur-tout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour son mérite, et pour la simplicité de ses mœurs, encore plus admirable que son mérite. Voilà, ce me semble, une assez longue lettre pour un homme à qui on défend les longues applications. J'ai appris par la gazette que M. l'abbé de Choisy étoit agréé à l'académie. Voici encore une voix que je vous envoie pour lui, si les trente-neuf ne suffisent pas. Adieu : aimez-moi toujours, et croyez que je n'aime rien plus que vous. Je passe ici le temps *sic ut quimus, quando ut volumus non possum.*

A BOILEAU.

A Paris le 4 août.

Je n'ai point encore vu M. Fagon depuis que j'ai reçu de vos nouvelles : oui bien M. Daquin, qui trouve fort étrange que vous ne vous soyez pas mis entre les mains de M. des Trapieres ; il est même bien en peine qui peut vous avoir adressé à M. Bourdier. Je jugeai à propos, tant il étoit en colere, de ne lui pas dire un mot de M. Fagon.

J'ai fait le voyage de Maintenon, et suis fort content des ouvrages que j'y ai vus ; ils sont prodigieux et dignes en vérité de la magnificence du roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon sont presque faites : il y en a qua-

faits, et qui, si la guerre recommence, remuero
plus volontiers la terre devant quelque place sur
frontiere que dans les plaines de Beauce.

J'eus l'honneur de voir madame de Mainteno
avec qui je fus une bonne partie d'une après-dîné
et elle me témoigna même que ce temps-là ne lui av
point duré. Elle est toujours la même que vous l'a
vue, pleine d'esprit, de raison, de piété, et de be
coup de bonté pour nous. Elle me demanda des n
velles de notre travail : je lui dis que votre indis
sition et la mienne, mon voyage à Luxembourg,
votre voyage à Bourbon, nous avoient un peu
culés, mais que nous ne perdions pas cepend
notre temps.

A propos de Luxembourg, je viens de recev
un plan et de la place et des attaques, et cela d
la derniere exactitude. Je viens de recevoir en m
temps une lettre où l'on me mande une nouv
fort surprenante et fort affligeante pour vous et p
moi, c'est la mort de notre ami M. de Saint-L
rent, qui a été emporté d'un seul accès de coli

ques fautes de jugement. M. Bergeret fera la réponse; je crois qu'il y aura plus de jugement.

Je suis bien aise que vous n'ayez pas connu la critique de M. l'abbé Tallemant; c'est signe qu'elle ne vaut rien. Sa critique tomboit sur ces mots, *Il en commença les fonctions :* il prétendoit qu'il falloit dire nécessairement, *Il commença à en faire les fonctions.* Le père Bouhours ne le devina point non plus que vous; et quand je lui dis la difficulté, il s'en moqua.

M. Hessein n'a point changé. Nous fûmes cinq jours ensemble : il fut fort doux dans les quatre premiers jours, et eut beaucoup de complaisance pour M. de Termes, qui ne l'avoit jamais vu et qui étoit charmé de sa douceur. Le dernier jour M. Hessein ne lui laissa pas passer un mot sans le contredire; et même quand il nous voyoit fatigués et endormis, il avançoit malicieusement quelque paradoxe, qu'il savoit bien qu'on ne lui laisseroit point passer. En un mot, il eut contentement : nous seulement on disputa, mais on se querella, et on se sépara sans avoir trop d'envie de se revoir de plus de huit jours. Il me sembla que M. de Termes avoit toujours raison; il lui sembla aussi la même chose de moi. M. Félix témoigna un peu plus de bonté pour M. Hessein, et aima mieux nous gronder tous que de se résoudre à le condamner : voilà comment s'est passé le voyage. Mon mal de gorge n'est point encore fini; mais je n'y fais plus rien. Adieu, mon cher mon-

A Bourbon, le 9 août

Je vous demande pardon du gros paquet que
vous envoie; mais M. Bourdier mon médecin a c
qu'il étoit de son devoir d'écrire à M. Fagon sur
maladie. Je lui ai dit qu'il falloit que M. Dodart
aussi la chose; ainsi nous sommes convenus de vo
adresser sa relation. Je vous envoie un complime
pour M. de la Bruyere.

J'ai été sensiblement affligé de la mort de M.
Saint-Laurent. Franchement notre siecle se dégar
fort de gens de mérite et de vertu; et sans ceux qu'
écarte sous un faux prétexte, en voilà un grand no
bre que la mort a enlevés depuis peu.

Ma maladie est de ces sortes de choses *quæ n*
recipiunt magis et minus, puisque je suis envir
au même état que j'étois lorsque je suis arrivé.
me dit cependant toujours, comme à Paris, que c
reviendra; et c'est ce qui me désespere, cela ne re
nant point. Si je savois que je dusse être sans v
toute ma vie, je m'affligerois sans doute; mais

niece; mais de tous ces gens-là celui qui joue le mieux son personnage, c'est moi, qui suis presque aussi fou que D. Quichotte, et qui ne dirois guere moins de sottises si je pouvois me faire entendre.

Je n'ai point été surpris de ce que vous m'avez mandé de M. Hessein, *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.* Il a d'ailleurs de très bonnes qualités; mais à mon avis, puisque je suis sur la citation de D. Quichotte, il n'est pas mauvais de garder avec lui les mêmes mesures qu'avec Cardenio. Comme il veut toujours contredire, il ne seroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous savez de notre assemblée, qui ne dit jamais rien qu'on ne doive contredire; ils seroient merveilleux ensemble.

J'ai déja formé mon plan pour l'année 1667, ou je vois de quoi ouvrir un beau champ à l'esprit: mais, à ne vous rien déguiser, il ne faut pas que vous fassiez un grand fonds sur moi tant que j'aurai tous les matins à prendre douze verres d'eau, qu'il coûte encore plus à rendre qu'à avaler, et qui vous laissent tout étourdi le reste du jour, sans qu'il vous soit permis de sommeiller un moment. Je ferai pourtant du mieux que je pourrai, et j'espere que Dieu m'aidera.

Vous faites bien de cultiver madame de Maintenon: jamais personne ne fut si digne qu'elle du poste qu'elle occupe, et c'est la seule vertu où je n'ai point encore remarqué de défaut. L'estime qu'elle a pour vous est une marque de son bon goût. Pour moi, je ne me compte pas au rang des choses vivantes:

Vos quoque Mœsim

A BOILEAU.

A Paris, ce 8 août.

DAME votre sœur vint avant-hier me chercher,
ılarmée d'une lettre que vous lui avez écrite ;
ıi est en effet bien différente de celle que j'ai re-
de vous. J'aurois déja été à Versailles pour en-
enir M. Fagon : mais le roi est à Marli depuis
utre jours, et n'en reviendra que demain au soir ;
si je n'irai qu'après-demain matin, et je vous man-
rai exactement tout ce qu'il m'aura dit. Cependant
me flatte que ce dégoût et cette lassitude dont vous
ous plaignez n'auront point de suite, et que c'est
eulement un effet que les eaux doivent produire
quand l'estomac n'y est pas encore accoutumé : qu
si elles continuent à vous faire mal, vous savez
que tout le monde vous dit en partant, qu'il fall
les quitter en ce cas, ou tout du moins les int
re. Si par malheur elles ne vous guérissent p
encore de vous décourager, et v
avant pas été guéri
chez

miserere, et non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, et même aussi-singulière que le reste de sa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour se reposer, conjurant instamment ce jeune prince de ne point dire où il étoit, parcequ'il ne vouloit voir personne. En le quittant il alla faire ses dévotions: c'étoit un dimanche, et on dit qu'il les faisoit tous les dimanches; puis il s'enferma dans une chambre jusqu'à trois heures après midi, que M. de Chartres, étant inquiet de sa santé, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé sur un lit, souffrant apparemment beaucoup, et néanmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls; mais M. de Saint-Laurent lui dit que cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, et qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être saigné, et il ne vint point de sang. Peu de temps après il se mit sur son séant, puis dit à son valet de le pencher un peu sur son chevet; et aussitôt ses pieds se mirent à trépigner contre le plancher, et il expira dans le moment même. On trouva dans sa bourse un billet par lequel il déclaroit où l'on trouveroit son testament. Je crois qu'il donne tout son bien aux pauvres. Voilà comme il est mort; et voici ce qui fait, ce me semble, assez bien son éloge: vous savez qu'il n'avoit presque point d'autre soin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandises; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux comédies et aux opéra; et il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu essuyer pour cela, et comment toute la maison de Monsieur étoit déchaînée contre lui, gouverneur, sous-précepteur, valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours sans oser apprendre sa mort à ce même M. de Chartres, et quand Monsieur enfin la

A Paris, ce 8 août.

DAME votre sœur vint avant-hier me chercher,
alarmée d'une lettre que vous lui avez écrite,
ui est en effet bien différente de celle que j'ai re-
le vous. J'aurois déja été à Versailles pour en-
nir M. Fagon : mais le roi est à Marli depuis
ce jours, et n'en reviendra que demain au soir ;
je n'irai qu'après-demain matin, et je vous man-
i exactement tout ce qu'il m'aura dit. Cependant
e flatte que ce dégoût et cette lassitude dont vous
plaignez n'auront point de suite, et que c'est
ement un effet que les eaux doivent produire
ad l'estomac n'y est pas encore accoutumé : que
les continuent à vous faire mal, vous savez ce
tout le monde vous dit en partant, qu'il falloit
quitter en ce cas, ou tout du moins les inter-
pre. Si par malheur elles ne vous guérissent pas,
y a point lieu encore de vous décourager, et vous
eriez pas le premier qui n'ayant pas été guéri sur
lieux s'est trouvé guéri étant de retour chez lui.

miserere, et non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, et même aussi-singuliere que le reste de sa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour se reposer, conjurant instamment ce jeune prince de ne point dire où il étoit, parcequ'il ne vouloit voir personne. En le quittant il alla faire ses dévotions: c'étoit un dimanche, et on dit qu'il les faisoit tous les dimanches; puis il s'enferma dans une chambre jusqu'à trois heures après midi, que M. de Chartres, étant inquiet de sa santé, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé sur un lit, souffrant apparemment beaucoup, et néanmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls; mais M. de Saint-Laurent lui dit que cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, et qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être saigné, et il ne vint point de sang. Peu de temps après il se mit sur son séant, puis dit à son valet de le pencher un peu sur son chevet; et aussitôt ses pieds se mirent à trépigner contre le plancher, et il expira dans le moment même. On trouva dans sa bourse un billet par lequel il déclaroit où l'on trouveroit son testament. Je crois qu'il donne tout son bien aux pauvres. Voilà comme il est mort; et voici ce qui fait, ce me semble, assez bien son éloge: vous savez qu'il n'avoit presque point d'autre soin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandises; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux comédies et aux opéra; et il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu essuyer pour cela, et comment toute la maison de Monsieur étoit déchaînée contre lui, gouverneur, sous-précepteur, valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours sans oser apprendre sa mort à ce même M. de Chartres, et quand Monsieur enfin la

at la vertu, quand elle est vraie, a de force pour
re aimer! Je suis assuré que cela vous fera plais
n seulement pour la mémoire de M. de Saint-La
nt, mais même pour M. de Chartres. Dieu veui
'il persiste long-temps dans de pareils sentimen
me semble que je n'ai point d'autres nouvelle
ns mander.
M. le duc de Roannez est venu ce matin pour
rler de sa riviere, et pour me prier d'en parler.
ai demandé s'il ne savoit rien de nouveau : il n
t que non; et il faut bien, puisqu'il ne sait point
uvelles, qu'il n'y en ait point; car il en sait to
urs plus qu'il n'y en a. On dit seulement que M.
rraine a passé la Drave, et les Turcs la Save : ai
n'y a point de riviere qui les sépare. Tant pis ap
mment pour les Turcs: je les trouve merveilleu
ent accoutumés à être battus. La nouvelle qui
le plus de bruit c'est l'embarras des comédie
ui sont obligés de déloger de la rue Guénégaud
use que messieurs de Sorbonne, en acceptant
llege des Quatre-Nations, ont demandé pour p
ière condition qu'on les éloignât de ce college.
at déja marchandé des places dans cinq ou six
oits; mais par-tout où ils vont c'est merveille d'

s et des coquetiers ; si les comédiens y vien-
ue son église sera déserte. Les grands-augus-
aussi été au roi, et le pere Lembrochons, pro-
a porté la parole ; mais on prétend que les
ns ont dit à sa majesté que ces mêmes au-
qui ne veulent point les avoir pour voisins
t assidus spectateurs de la comédie, et qu'ils
ne voulu vendre à la troupe des maisons qui
artiennent dans la rue d'Anjon pour y bâtir
tre, et que le marché seroit déja conclu si le
été plus commode. M. de Louvois a ordonné
la Chapelle de lui envoyer le plan du lieu
ulent bâtir dans la rue de Savoie. Ainsi on
ce que M. de Louvois décidera. Cependant
est grande dans le quartier ; tous les bour-
ui sont gens de palais, trouvant fort étrange
ienne leur embarrasser leurs rues. M. Billard
t, qui se trouvera vis-à-vis la porte du par-
rie fort haut ; et quand on lui a voulu dire
auroit plus de commodité pour s'aller diver-
quefois, il a répondu fort tragiquement : « Je
ix point me divertir ». Adieu, monsieur : je
i-même ce que je puis pour vous divertir,
j'aie le cœur fort triste depuis la lettre que
ez écrite à madame votre sœur. Si vous croyez
nisse vous être bon à quelque chose à Bour-
en faites point de façon, mandez-le-moi, je
pour vous aller voir.

Moulins, le 13 aout.

Mon médecin a jugé à propos de me laisser reposer
ix jours ; et j'ai pris ce temps pour venir voir
oulins, où j'arrivai hier matin, et d'où je m'en dois
ourner aujourd'hui au soir. C'est une ville très
archande et très peuplée, et qui n'est pas indigne
avoir un trésorier de France comme vous. Un M.
Chamblain, ami de M. l'abbé de Sales, qui y est
nu avec moi, m'y donna hier à souper fort magni-
quement. Il se dit grand ami de M. de Poignant, et
nnoit fort votre nom, aussi bien que tout le monde
e cette ville, qui s'honore fort d'avoir un magistra
e votre force, et qui lui est si peu à charge (1). J
ous ai envoyé par le dernier ordinaire une très longu
éduction de ma maladie, que M. Bourdier mon m
ecin a écrite à M. Fagon ; ainsi vous en devez être i
truit à l'heure qu'il est parfaitement. Je vous dir
ourtant que dans cette relation il ne parle point
a lassitude de jambes et du peu d'appétit ; si bi
que tout le profit que j'ai fait jusqu'ici à boire d
eaux, selon lui, consiste en un éclaircissement
teint, que le hâle du voyage m'avoit jauni plutôt q
ez bien qu'en partant de

vous dire le vrai, tout le bien et tout le mal mis ensemble, je suis environ au même état que quand je partis : mais, dans le chagrin de ne point guérir, on a quelquefois des moments où la mélancolie redouble ; et je lui ai écrit dans un de ces moments. Peut-être dans une autre lettre verra-t-elle que je ris. Le chagrin est comme une fievre qui a ses redoublements et ses suspensions.

La mort de M. de Saint-Laurent est tout-à-fait édifiante : il me paroît qu'il a fini avec toute l'audace d'un philosophe et toute l'humilité d'un chrétien. Je suis persuadé qu'il y a des saints canonisés qui n'étoient pas plus saints que lui : on le verra un jour, selon toutes les apparences, dans les litanies. Mon embarras est seulement comment on l'appellera, et si on lui dira simplement saint Laurent, ou saint Saint-Laurent. Je n'admire pas seulement M. de Chartres, mais je l'aime, j'en suis fou. Je ne sais pas ce qu'il sera dans la suite ; mais je sais bien que l'enfance d'Alexandre ni de Constantin n'ont jamais promis de si grandes choses que la sienne, et on pourroit beaucoup plus justement faire de lui les prophéties que Virgile, à mon avis, a faites assez à la légère du fils de Pollion.

Dans le temps que je vous écris ceci M. Amiot vient d'entrer dans ma chambre : il a précipité, dit-il, son retour à Bourbon pour me venir rendre service. Il m'a dit qu'il avoit vu avant que de partir M. Fagon, et qu'ils persistoient l'un et l'autre dans la pensée d'un demi-bain, quoi qu'en puissent dire MM. Bourdier et Beaudiere : c'est une affaire qui se décidera demain à Bourbon. A vous dire le vrai, mon cher monsieur, c'est quelque chose d'assez fâcheux que de se voir ainsi le jouet d'une science très conjecturale, et où l'un dit blanc et l'autre noir ; car les deux derniers ne soutiennent pas seule-

ne je demande à Dieu, ce n'est pas qu'il me re
voix, mais qu'il me donne la vertu et la piété
l. de Saint-Laurent, ou de M. Nicole, ou même
être, puisqu'avec cela on se moque des périls. S'
quelque malheur dont on se puisse réjouir, c'es
on avis, de celui des comédiens : si on continue à
aiter comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent
ir entre la Villette et la porte Saint-Martin ; enc
e sais-je s'ils n'auront point sur les bras le cur
aint-Laurent. Je vous ai une obligation infinie
ieu que vous prenez d'entretenir un misér
omme moi. L'offre que vous me faites de ven
ourbon est tout-à-fait héroïque et obligeante ; n
n'est pas nécessaire que vous veniez vous ente
utilement dans le plus vilain lieu du monde ;
agrin que vous auriez infailliblement de vo
oir ne feroit qu'augmenter celui que j'ai d'y
ous m'êtes plus nécessaire à Paris qu'ici, et j'a
ncore mieux ne vous point voir que de vous
iste et affligé. Adieu, mon cher monsieur. Mes
ommandations à M. Félix, à M. de Termes,
ous nos autres amis.

qu'à moins d'un miracle je le retrouve demain
Je vous conterai sa maladie une autre fois, et
ous parlerai maintenant que de ce qui vous re-
Vous êtes un peu cruel à mon égard de me
silong-temps dans l'horrible inquiétude où vous
ien dû juger que votre lettre à madame votre
ne pouvoit jeter. J'ai vu M. Fagon, qui, sur le
ue je lui ai fait de ce qui est dans cette lettre,
qu'il falloit quitter sur-le-champ vos eaux. Il
leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit, bien
l'ôter; il croit même qu'à l'heure qu'il est vous
ez interrompues, parcequ'on n'en prend ja-
lus de vingt jours de suite. Si vous vous en êtes
considérablement bien, il est d'avis qu'après
ir laissées pour quelque temps vous les recom-
z: si elles ne vous ont fait aucun bien, il croit
s faut quitter entièrement. Le roi me demanda
ier au soir si vous étiez revenu: je lui répondis
n, et que les eaux jusqu'ici ne vous avoient pas
ılagé. Il me dit ces propres mots: « Il fera mieux
remettre à son train de vie ordinaire, la voix
viendra lorsqu'il y pensera le moins ». Tout le
a été charmé de la bonté que sa majesté a témoi-
our vous en parlant ainsi; et tout le monde est
ue pour votre santé vous ferez bien de reve-
Félix est de cet avis; le premier médecin et
reau en sont entièrement. M. du Tartre croit
olument les eaux de Bourbon ne sont pas bonnes
otre poitrine, et que vos lassitudes en sont une
. Tout cela, mon cher monsieur, m'a donné
ieuse envie de vous voir de retour. On dit que
ouverez de petits remedes innocents qui vous
nt infailliblement la voix, et qu'elle reviendra
même quand vous ne ferez rien. M. le maréchal
efont m'enseigna hier un remede dont il dit qu'il
lusieurs gens guéris d'une extinction de voix;

vous conseille de revenir. Je n'ai jamais vu une san
plus généralement souhaitée que la vôtre. Venez don
je vous en conjure. Et à moins que vous n'ayez déja
commencement de voix qui vous donne des assuranc
que vous acheverez de guérir à Bourbon, ne perd
pas un moment de temps pour vous redonner à v
amis, et à moi sur-tout, qui suis inconsolable de vo
voir si loin de moi et d'être des semaines entieres sa
savoir si vous êtes en santé ou non. Plus je vois d
croître le nombre de mes amis, plus je deviens sensib
au peu qui m'en reste; et il me semble, à vous parl
franchement, qu'il ne me reste presque plus que vou
Adieu : je crains de m'attendrir follement en m'arr
tant trop sur cette réflexion.

DU MEME.

Paris, le 17 août

J'allai hier au soir à Versailles, et j'y allai to
exprès pour voir M. Fagon et lui donner la consu
tation de M. Bourdier. Je la lus auparavant avec M
Félix, et je la trouvai très savante, dépeignant vot

odé, de les quitter entièrement, et de vous en
Je vous avois déja mandé son avis là-dessus,
ersiste toujours. Tout le monde crie que vous
revenir, médecins, chirurgiens, hommes, fem-
vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour
M. Hessein : il est sauvé, et c'est votre bon ami
nquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit
la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui, le
nt à demi mort, ordonna au plus vîte le quin-
. Il est présentement sans fievre : je l'ai même
t fait rire jusqu'à la convulsion en lui montrant
droit de votre lettre où vous parlez du bachelier,
turé, et du barbier. Vous dites qu'il vous manque
niece : voudriez-vous qu'on vous envoyât made-
iselle Despréaux (1)? Je m'en vais ce soir à Marli.
Félix a demandé permission au roi pour moi, et
demeurerai jusqu'à mercredi prochain.
M. le duc de Charost m'a tantôt demandé de vos
ouvelles d'un ton de voix que je vous souhaiterois
e tout mon cœur. Quantité de gens de nos amis sont
alades, entre autres M. le duc de Chevreuse, et M. de
Chanlay : tous deux ont la fievre double-tierce. M. de
Chanlay a déja pris le quinquina. M. de Chevreuse le
prendra au premier jour. On ne voit à la cour que des
gens qui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne
vous excite pas à y revenir, je ne sais plus ce qui vous
peut en donner envie. M. Hessein ne l'a point voulu
prendre des apothicaires, mais de la propre main de
Chmith. J'ai vu ce Chmith chez lui ; il a le visage ver-
meil et boutonné, et a bien plus l'air d'un maître ca-
baretier que d'un médecin. M. Hessein dit qu'il n'a
jamais rien bu de plus agréable, et qu'à chaque fois
qu'il en prend il sent la vie descendre dans son esto-

(1) Il n'aimoit pas beaucoup cette niece.

vous conseille de revenir. Je n'ai jamais vu u
plus généralement souhaitée que la vôtre. Ven
je vous en conjure. Et à moins que vous n'ayez
commencement de voix qui vous donne des ass
que vous acheverez de guérir à Bourbon, n
pas un moment de temps pour vous redonn
amis, et à moi sur-tout, qui suis inconsolable
voir si loin de moi et d'être des semaines entie
savoir si vous êtes en santé ou non. Plus je
croître le nombre de mes amis, plus je deviens
au peu qui m'en reste; et il me semble, à vou
franchement, qu'il ne me reste presque plus q
Adieu : je crains de m'attendrir follement en
tant trop sur cette réflexion.

DU MEME.

Paris, le 1

J'allai hier au soir à Versailles, et j'y al
exprès pour voir M. Fagon et lui donner la
tation de M. Bourdier. Je la lus auparavant
Félix, et je la trouvai très savante, dépeignan

modé, de les quitter entièrement, et de vous en
ir. Je vous avois déja mandé son avis là-dessus,
persiste toujours. Tout le monde crie que vous
z revenir, médecins, chirurgiens, hommes, fem-
e vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour
r M. Hessein : il est sauvé, et c'est votre bon ami
inquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit
la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui, le
nt à demi mort, ordonna au plus vîte le quin-
. Il est présentement sans fievre : je l'ai même
fait rire jusqu'à la convulsion en lui montrant
oit de votre lettre où vous parlez du bachelier,
ré, et du barbier. Vous dites qu'il vous manque
iece : voudriez-vous qu'on vous envoyât made-
lle Despréaux (1)? Je m'en vais ce soir à Marli.
lix a demandé permission au roi pour moi, et
meurerai jusqu'à mercredi prochain.

le duc de Charost m'a tantôt demandé de vos
elles d'un ton de voix que je vous souhaiterois
t mon cœur. Quantité de gens de nos amis sont
es, entre autres M. le duc de Chevreuse, et M. de
ay : tous deux ont la fievre double-tierce. M. de
ay a déja pris le quinquina. M. de Chevreuse le
ra au premier jour. On ne voit à la cour que des
ui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne
excite pas à y revenir, je ne sais plus ce qui vous
n donner envie. M. Hessein ne l'a point voulu
re des apothicaires, mais de la propre main de
h. J'ai vu ce Chmith chez lui ; il a le visage ver-
t boutonné, et a bien plus l'air d'un maître ca-
er que d'un médecin. M. Hessein dit qu'il n'a
rien bu de plus agréable, et qu'à chaque fois
n prend il sent la vie descendre dans son esto-

(1) Il n'aimoit pas beaucoup cette nièce.

Bourbon, le 19 août

Vous pouvez juger, monsieur, combien j'ai é
rappé de la funeste nouvelle que vous m'avez ma
ée de notre pauvre ami. En quelque état pitoyal
éanmoins que vous l'ayez laissé, je ne saurois m'e
ècher d'avoir toujours quelque rayon d'espéran
ant que vous ne m'aurez point écrit, *il est mort ;*
e me flatte même qu'au premier ordinaire j'appre
rai qu'il est hors de danger. A dire le vrai, j'ai b
esoin de me flatter ainsi, sur-tout aujourd'hui q
'ai pris une médecine qui m'a fait tomber quatre fo
n foiblesse, et qui m'a jeté dans un abattement do
ième les plus agréables nouvelles ne seroient pas c
ables de me relever. Je vous avoue pourtant que
uelque chose pouvoit me rendre la santé et la joi
e seroit la bonté qu'a sa majesté de s'enquérir de m
outes les fois que vous vous présentez devant elle.
e sauroit guere rien arriver de plus glorieux, je
is pas à un misérable comme moi, mais à tout ce qu
a de gens plus considérables à la cour ; et je ga
n'il y en a plus de vingt d'entre eux qui, à l'heu

voix. Mais je m'imagine qu'ils réussiront dans cette entreprise à-peu-près comme toutes les puissances de l'Europe ont réussi à lui empêcher de prendre Luxembourg et tant d'autres villes. Pour moi, je suis persuadé qu'il fait bon suivre ses ordonnances en fait même de médecine. J'accepte l'augure qu'il m'a donné en vous disant que la voix me reviendroit lorsque j'y penserois le moins. Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses est vraisemblablement inspiré du ciel, et toutes les choses qu'il dit sont des oracles. D'ailleurs j'ai encore un remede à essayer, où j'ai grande espérance, qui est de me présenter à son passage dès que je serai de retour; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie et ma reconnoissance me fera trouver de la voix, et peut-être même des paroles éloquentes. Cependant je vous dirai que je suis aussi muet que jamais, quoiqu'inondé d'eaux et de remedes. Nous attendons la réponse de M. Fagon sur la relation que M. Bourdier lui a envoyée; jusques-là je ne puis rien vous dire sur mon départ. On me fait toujours espérer ici une guérison prochaine, et nous devons tenter le demi-bain, supposé que M. Fagon persiste toujours dans l'opinion qu'il me peut être utile. Après cela je prendrai mon parti.

Vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre derniere lettre : les larmes m'en sont presque venues aux yeux; et quelque résolution que j'eusse faite de quitter le monde, supposé que la voix ne me revînt point, cela m'a entièrement fait changer d'avis; c'est-à-dire en un mot que je me sens capable de quitter toutes choses, hormis vous. Adieu, mon cher monsieur. Excusez si je ne vous écris pas une plus longue lettre : franchement je suis fort abattu. Je n'ai point d'appétit: je traîne les jambes plutôt que je ne marche. Je n'oserois dormir, et je suis toujours accablé de

utres médecins. Je n'ai jamais vu de gens si af
onnés à leur malade, et je crois qu'il n'y en a pas
'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa sa
our me rendre la mienne. Outre leur affection,
a de leur intérêt, parceque ma maladie fait gr
ruit dans Bourbon. Cependant ils ne sont point d
ord; et M. Bourdier leve toujours des yeux très tri
u ciel, quand on parle de bain. Quoi qu'il en soit
ur suis obligé de leurs soins et de leur bonne volon
quand vous m'écrirez je vous prie de me dire qu
ne chose qui marque que je parle bien d'eux.

M. de la Chapelle m'a écrit une lettre fort c
ante, et m'envoie plusieurs inscriptions sur lesque
me prie de dire mon avis. Elles me paroissent tou
rt spirituelles; mais je ne saurois pas lui mand
ur cette fois, ce que j'y trouve à redire, ce sera p
premier ordinaire. M. Boursault, que je croy
ort, me vint voir il y a cinq ou six jours, et m'
rut le soir assez subitement. Il me dit qu'il s'é
tourné de trois grandes lieues du chemin de Mo
içon, où il alloit et où il est habitué, pour av
bonheur de me saluer. Il me fit offre de toutes c
s, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui
ndis avec les mêmes honnêtetés, et voulus le rete

eilleurs amis, et de ceux dont j'estime le
eur et l'esprit. Ne vous étonnez pas si vous
uelquefois mes lettres un peu tard, parce
ste n'est point à Bourbon, et que souvent,
ens pour envoyer à Moulins, on perd un
Au nom de Dieu, mandez-moi avant toutes
s nouvelles de M. Hessein.

DU MEME.

Bourbon, le 23 août.

vient avertir que la poste est de ce soir à
c'est ce qui fait que je prends la plume à
'il est, c'est-à-dire à dix heures du soir,
e heure fort extraordinaire aux malades de
pour vous dire que, malgré les tragiques
ces de M. Bourdier, je me suis mis aujour-
ie demi-bain, par le conseil de M. Amiot,
e M. des Trapieres, que j'ai appelé au con-
ai été qu'une heure; cependant j'en suis
coup en meilleur état que je n'y étois entré,
re la poitrine beaucoup plus dégagée, les
s légeres, l'esprit plus gai: et même mon
ayant demandé quelque chose, je lui ai ré-
non à pleine voix, qui l'a surpris lui-même,
qu'une servante qui étoit dans la chambre;
oi j'ai cru l'avoir prononcé par enchante-
st vrai que je n'ai pu depuis rattraper ce
is, comme vous voyez, monsieur, c'en est
me remettre le cœur au ventre, puisque
preuve que ma voix n'est pas entièrement
t que le bain m'est très bon. Je m'en vais
ce côté-là, et je vous manderai le succès. Je
pourquoi M. Fagon a molli si aisément sur

je recouvre la voix, je l'emploierai à publier à tou
terre la reconnoissance que j'ai des bontés que vo
ez pour moi, et qui ont encore accru de beauco
véritable estime et la sincere amitié que j'avois po
us. J'ai été ravi, charmé, enchanté du succès
inquina; et ce qu'il a fait sur notre ami Hessein m'
ge encore plus dans ses intérêts que la guérison
a fievre double-tierce.

DE RACINE.

Paris, le 24 aoû

s vous dirai avant toutes choses que M. Hessei
cepté quelque petit reste de foiblesse, est entiè
ent hors d'affaire, et ne prendra plus que h
ars du quinquina, à moins qu'il n'en prenne po
n plaisir: car la chose devient à la mode, et
mmencera bientôt à la fin des repas à le ser
mme le café et le chocolat. L'autre jour à Ma
onseigneur, après un fort grand déjeûner avec u
me la princesse de Conti et d'autres dames, en
va quérir deux bouteilles chez les apothicaires

s'il y avoit à délibérer. « Oh ! pour moi », s'écria naturellement madame la princesse de Conti, qui étoit à table à côté de sa majesté, « j'aimerois mieux ne « parler de trente ans que d'exposer ainsi ma vie « pour recouvrer la parole ». Le roi, qui venoit de faire la guerre à monseigneur sur sa débauche de quinquina, lui demanda s'il ne voudroit point aussi tâter des eaux de Bourbon. Vous ne sauriez croire combien cette maison de Marli est agréable. La cour y est, ce me semble, tout autre qu'à Versailles. Il y a peu de gens, et le roi nomme tous ceux qui l'y doivent suivre : ainsi tous ceux qui y sont, se trouvant fort honorés d'y être, y sont aussi de fort bonne humeur : le roi même y est fort libre et fort caressant. On diroit qu'à Versailles il est tout entier aux affaires, et qu'à Marli il est tout à lui et à son plaisir. Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, et j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire fort charmé de lui et au désespoir contre moi : car je ne me trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurois le plus d'envie d'en avoir.

Du reste je suis revenu riche de bons mémoires. J'y ai entretenu tout à mon aise les gens qui pouvoient me dire le plus de choses de la campagne de Lille. J'eus même l'honneur de demander cinq ou six éclaircissements à M. de Louvois, qui me parla avec beaucoup de bonté. Vous savez sa manière, et comme toutes ses paroles sont pleines de droit sens et vont au fait. En un mot j'en sortis très savant et très content. Il me dit que tout autant de difficultés que nous aurions, il nous écouteroit avec plaisir. Les questions que je lui fis regardoient Charleroi et Douai. J'étois en peine pourquoi on alla d'abord à Charleroi, et si on avoit déja des nouvelles que les Espagnols l'eussent rasé ; car en voulant écrire je me suis trouvé arrêté tout-à-coup et par cette difficulté

ire et dans mon travail et dans mes plaisirs. Un
eure de conversation m'étoit d'un grand secour
our l'un et d'un grand accroissement pour les au
es.

Je viens de recevoir une lettre de vous. Je ne dout
as que vous n'ayez présentement reçu celle où j
ous mandois l'avis de M. Fagon, et que M. Bour
ier n'ait reçu des nouvelles de M. Fagon même qu
e serviront pas peu à le confirmer dans son avis
out ce que vous m'écrivez de votre peu d'appétit e
e votre abattement est très considérable, et marqu
ujours de plus en plus que les eaux ne vous con
ennent point. M. Fagon ne manquera pas de m
péter encore qu'il les faut quitter, et les quitte
plus vite; car, je vous l'ai mandé, il prétend qu
ur effet naturel est d'ouvrir l'appétit et de rendre le
rces: quand elles font le contraire il y faut renoncer.
ne doute donc pas que vous ne vous remettiez
entôt en chemin pour revenir. Je suis persuadé
mme vous que la joie de revoir un prince qui té-
oigne tant de bonté pour vous vous fera plus de
en que tous les remedes. M. Roze m'avoit déja dit
vous mander de sa part qu'après Dieu le roi étoit
plus grand médecin du monde, et je fus mêm

nfailliblement chez vous. Il n'a encore travaillé
sur la moitié des épîtres et des évangiles de l'an-
j'espere qu'il achevera le reste, pourvu qu'il
e à Dieu.... de lui laisser encore un an de vie.
n'y a point de nouvelles de Hongrie que celles
ont dans la gazette. M. de Lorraine, en passant
rave, a fait ce me semble une entreprise de fort
d éclat et fort inutile. Cette expédition a bien
de celle qu'on fit pour secourir Philisbourg.
trouvé au-delà de la riviere un bois, et au-delà
e bois les ennemis retranchés jusqu'aux dents.
e Termes est du nombre de ceux que je vous
andé qui avoient l'estomac farci de quinquina.
ez-vous que le quinquina, qui vous a sauvé la
ne vous rendroit point la voix? il devroit du
s vous être plus favorable qu'à un autre, vous
ous êtes enroué tant de fois à le louer. Les co-
ens, qui vous font si peu de pitié, sont pour-
toujours sur le pavé; et je crains comme vous
s ne soient obligés de s'aller établir auprès des
es de feu M. votre pere; ce seroit un digne
re pour les œuvres de M. Pradon. J'allois ajou-
le M. Boursault; mais je suis trop touché des
êtetés que vous avez tout nouvellement reçues
i. Je ferai tantôt à M. Quinault celles que vous
aandez de lui faire. Il me semble que vous avan-
urieusement dans le chemin de la perfection:
bien des gens à qui vous avez pardonné.
n m'a dit chez madame votre sœur, que M. Mar-
d partoit lundi prochain pour Bourbon. *Hui! cor ne quid Andria apportet mali.* Franche-
j'appréhende un peu qu'il ne vous retienne.
ne fort son plaisir. Cependant je suis assuré que
ourdier même vous dira de vous en aller. Le
que les eaux vous pourroient faire est peut-être
elles auront mis votre poitrine en bon train.

ien marcher que lo...
ux. Adieu, mon cher monsieur. Vous me deman-
lez pardon de m'avoir écrit une lettre trop courte,
et vous avez raison de le demander ; et moi je vous
le demande d'en avoir écrit une trop longue, et j'ai
peut-être aussi raison.

DE BOILEAU.

Bourbon, le 28 août.

Je ne m'étonne point, monsieur, que madame
princesse de Conti soit dans le sentiment où elle es
quand elle auroit perdu la voix, il lui resteroit enco
un million de charmes pour se consoler de cette per
et elle seroit encore la plus parfaite chose que la n
ture ait produite depuis long-temps. Il n'en est p
ainsi d'un misérable qui a besoin de sa voix p
être souffert des hommes, et qui a quelque
à disputer contre M. Charpentier. Quand ce ne
roit que cette derniere raison, il doit risquer q
que chose, et la vie n'est pas d'un si grand prix
pour se mettre en état d

puisque non seulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion sur la poitrine, mais qu'il me l'a fort soulagée, et que, s'il ne m'a rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la santé. Je ne l'ai encore essayé que quatre fois; et M. Amiot prétend le pousser jusqu'à dix: après quoi, si la voix ne me revient, il me donnera mon congé. Je conçois un fort grand plaisir à vous revoir, et à vous embrasser; mais vous ne sauriez croire pourtant tout ce qui se présente d'affreux à mon esprit quand je songe qu'il me faudra peut-être repasser muet par ces hôtelleries et revenir sans voix dans ces mêmes lieux où l'on m'avoit tant de fois assuré que les eaux de Bourbon me guériroient infailliblement. Il n'y a que Dieu et vos consolations qui me puissent soutenir dans une si juste occasion de désespoir.

(J'ai été fort frappé de l'agréable débauche de monseigneur chez madame la princesse de Conti. Mais ne songe-t-il point à l'insulte qu'il a faite par-là à tous messieurs de la faculté? Passe pour avaler le quinquina sans avoir la fièvre; mais de le prendre sans s'être préalablement fait saigner et purger, c'est une chose qui crie vengeance, et il y a une espece d'effronterie à ne se point trouver mal après un tel attentat contre toutes les regles de la médecine. Si monseigneur et toute sa compagnie avoient avant tout pris une dose de séné dans quelque sirop convenable, cela lui auroit à la vérité coûté quelques tranchées, et l'auroit mis, lui et tous les autres, hors d'état de dîner; mais il y auroit eu au moins quelques formes gardées, et M. Bachot auroit trouvé le trait galant: au lieu que, de la maniere dont la chose s'est faite, cela ne sauroit jamais être approuvé que des gens de cour et du monde, et non point des véritables disciples d'Hippocrate, gens à barbe vénérable, et qui ne verront point assurément ce qu'il peut y avoir eu de

je ne doute point que les fées n'y habitent : en un mot, tout ce qui s'y dit et ce qui s'y fait me paroît enchanté ; mais sur-tout les discours du maître du château ont quelque chose de fort ensorcelant, et ont un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbon. De quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté la disgrace des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Mais dites-moi, monsieur, supposé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils boivent du vin du crû? Ce ne seroit pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Chammeslé pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues ; vous savez aux dépens de qui. Vous avez raison de dire qu'ils auront là un merveilleux théâtre pour jouer les pieces de M. Pradon : et d'ailleurs ils y auront une commodité, c'est que quand le soufflent aura oublié d'apporter la copie de ses ouvrages, il en retrouvera infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apporte tous les matins en cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bourdier. Faites bien des compliments pour moi à M. Roze.

me consoler de mon infortune. J'ai fort ri de illerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai donné. Cependant savez-vous bien qu'il y a à cela s de mérite que vous ne croyez, si le proverbe ien est véritable, que, *Chi offende non per-na?*

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point si utile qu'on se veut imaginer, puisque rien ne ut mieux confirmer l'assurance de ses troupes, ne de voir que les Turcs n'ont osé sortir de leurs tranchements, ni même donner sur son arrière-arde dans sa retraite: et il faut en effet que ce oient de grands coquins pour l'avoir ainsi laissé re-asser la Drave. Croyez-moi, ils seront battus; et la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la re-traite de César, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Hessein, faites-le ressouvenir que nous sommes freres en quinquina, puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un et à l'autre. Vous pensez vous moquer, mais je ne sais pas si je n'en essaierai point pour le re-couvrement de ma voix. Adieu, mon cher monsieur: aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne sais où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue lettre, car je n'en ai jamais trouvé une si courte.

DU MEME.

Bourbon, le 2 septembre.

Ne vous étonnez pas, monsieur, si vous ne recev pas des réponses à vos lettres aussi promptement q peut-être vous souhaitez, parceque la poste est fo

ne doute point que les fées n'y habitent : en u
t, tout ce qui s'y dit et ce qui s'y fait me paro
hanté ; mais sur-tout les discours du maître d
teau ont quelque chose de fort ensorcelant,
un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbo
quelque pitoyable maniere que vous m'ayez con
disgrace des comédiens, je n'ai pu m'empêch
à rire. Mais dites-moi, monsieur, supposé qu'i
ent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'i
vent du vin du crû? Ce ne seroit pas une ma
se pénitence à proposer à M. de Chammes
ur tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il
es ; vous savez aux dépens de qui. Vous avez ri
de dire qu'ils auront là un merveilleux théât
ur jouer les pieces de M. Pradon : et d'ailleurs
auront une commodité, c'est que quand le souffle
a oublié d'apporter la copie de ses ouvrages,
retrouvera infailliblement une bonne partie da
précieux dépôts qu'on apporte tous les mat
cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bo
r. Faites bien des compliments pour moi à M. Ro
s gens de son tempérament sont de fort dan
ux ennemis ; mais il n'y a point aussi de plus cha
is, et je sais qu'il a de l'amitié pour moi. Je vo

pour me consoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai pardonné. Cependant savez-vous bien qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne croyez, si le proverbe italien est véritable, que, *Chi offende non perdona?*

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point si inutile qu'on se veut imaginer, puisque rien ne peut mieux confirmer l'assurance de ses troupes, que de voir que les Turcs n'ont osé sortir de leurs retranchements, ni même donner sur son arrière-garde dans sa retraite : et il faut en effet que ce soient de grands coquins pour l'avoir ainsi laissé repasser la Drave. Croyez-moi, ils seront battus ; et la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de César, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Hessein, faites-le ressouvenir que nous sommes frères en quinquina, puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un et à l'autre. Vous pensez vous moquer, mais je ne sais pas si je n'en essaierai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu, mon cher monsieur : aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne sais où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue lettre, car je n'en ai jamais trouvé une si courte.

DU MEME.

Bourbon, le 2 septembre.

Ne vous étonnez pas, monsieur, si vous ne recevez pas des réponses à vos lettres aussi promptement que peut-être vous souhaitez, parceque la poste est fort

ne doute point que les fées n'y habitent: en un
t, tout ce qui s'y dit et ce qui s'y fait me paroît
hanté; mais sur-tout les discours du maître du
teau ont quelque chose de fort ensorcelant, et
un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbon.
quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté
disgrace des comédiens, je n'ai pu m'empêcher
n rire. Mais dites-moi, monsieur, supposé qu'ils
lent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils
ivent du vin du crû? Ce ne seroit pas une man-
ise pénitence à proposer à M. de Chammesle
our tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a
ues; vous savez aux dépens de qui. Vous avez rai
n de dire qu'ils auront là un merveilleux théâtr
our jouer les pieces de M. Pradon: et d'ailleurs il
auront une commodité, c'est que quand le souffleu
ura oublié d'apporter la copie de ses ouvrages,
n retrouvera infailliblement une bonne partie dan
es précieux dépôts qu'on apporte tous les matin
n cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bou
lier. Faites bien des compliments pour moi à M. Roz
Les gens de son tempérament sont de fort dang
reux ennemis; mais il n'y a point aussi de plus chau
qu'il a de l'amitié pour moi. Je vo

pour me consoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai pardonné. Cependant savez-vous bien qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne croyez, si le proverbe italien est véritable, que, *Chi offende non perdona?*

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point si inutile qu'on se veut imaginer, puisque rien ne peut mieux confirmer l'assurance de ses troupes, que de voir que les Turcs n'ont osé sortir de leurs retranchements, ni même donner sur son arrière-garde dans sa retraite : et il faut en effet que ce soient de grands coquins pour l'avoir ainsi laissé repasser la Drave. Croyez-moi, ils seront battus ; et la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de César, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Hessein, faites-le ressouvenir que nous sommes frères en quinquina, puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un et à l'autre. Vous pensez vous moquer, mais je ne sais pas si je n'en essaierai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu, mon cher monsieur : aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne sais où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue lettre, car je n'en ai jamais trouvé une si courte.

DU MEME.

Bourbon, le 2 septembre.

Ne vous étonnez pas, monsieur, si vous ne recevez pas des réponses à vos lettres aussi promptement que peut-être vous souhaitez, parceque la poste est fort

ne vous rien ... Le monosyllabe ...
ne quand je suis arrivé. Le monosyllabe ...
ononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons
ous savez qui m'échappent quelquefois quand
aucoup parlé, et mes valets ont été trop prompts
r miracle. La vérité est pourtant que le bain
enforcé les jambes et fortifié la poitrine; mais
ma voix, ni le bain ni la boisson des eaux
n'y ont de rien servi. Il faut donc s'en aller de
rbon aussi muet que j'y suis arrivé. Je ne sau
vous dire quand je partirai: je prendrai brus-
ment mon parti, et Dieu veuille que le déplaisir
ne tue pas en chemin! Tout ce que je vous puis
, c'est que jamais exilé n'a quitté son pays avec
t d'affliction que je retournerai au mien. Je vous
ai encore plus, c'est que sans votre considération
ne crois pas que j'eusse jamais revu Paris, où j
conçois aucun autre plaisir que celui de vous re
ir. Je suis bien fâché de la juste inquiétude qu
us donne la fievre de M. votre jeune fils; j'espe
ne cela ne sera rien: mais si quelque chose me fa
aindre pour lui, c'est le nombre de bonnes qual
és qu'il a, puisque je n'ai jamais vu d'enfant de s
ge si accompli en toutes choses. M. Marchand
... samedi. J'ai été fort aise de le voir; mais
... faisons notre n

à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un commis de M. Jacques, où, après avoir parlé du grand-visir, on ajoutoit, entre autres choses, « que ledit visir, voulant réparer le grief qui lui avoit été fait, etc. » Tout le reste étoit de ce style. Adieu, mon cher monsieur: aimez-moi toujours, et croyez que vous seul êtes ma consolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, et vous aurez de mes nouvelles en chemin. Je ne sais pas trop le parti que je prendrai à Paris. Tous mes livres sont à Auteuil, où je ne puis plus désormais aller les hivers. J'ai résolu de prendre un logement pour moi seul (1). Je suis las franchement d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes. Je n'ai qu'une chambre et point de meubles au cloître. Tout ceci soit dit entre nous; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je suis las de me sacrifier au plaisir et à la commodité d'autrui. Il n'est pas vrai que je ne puisse bien vivre et tenir seul mon ménage; ceux qui le croient se trompent grossièrement. D'ailleurs je prétends désormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des mesures que j'aurois exécutées si ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, et je rougis des larmes que je répands en vous écrivant ces derniers mots.

(1) Il demeuroit alors chez M. Dongeois.

que quand je suis arrivé. Le
prononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons
vous savez qui m'échappent quelquefois quand
beaucoup parlé, et mes valets ont été trop prompts
rier miracle. La vérité est pourtant que le bain
a renforcé les jambes et fortifié la poitrine ; mais
ur ma voix, ni le bain ni la boisson des eaux
m'y ont de rien servi. Il faut donc s'en aller à
ourbon aussi muet que j'y suis arrivé. Je ne sais
is vous dire quand je partirai : je prendrai bru
nement mon parti, et Dieu veuille que le déplai
e me tue pas en chemin ! Tout ce que je vous pr
ire, c'est que jamais exilé n'a quitté son pays av
ant d'affliction que je retournerai au mien. Je ve
lirai encore plus, c'est que sans votre considérat
e ne crois pas que j'eusse jamais revu Paris, où
ne conçois aucun autre plaisir que celui de vous
voir. Je suis bien fâché de la juste inquiétude
vous donne la fievre de M. votre jeune fils ; j'es
que cela ne sera rien : mais si quelque chose me
craindre pour lui, c'est le nombre de bonnes q
tés qu'il a, puisque je n'ai jamais vu d'enfant d
âge si accompli en toutes choses. M. Marchan
ici samedi. J'ai été fort aise de le voir ; n
faisons notr

à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un commis de M. Jacques, où, après avoir parlé du grand-visir, on ajoutoit, entre autres choses, « que ledit visir, voulant réparer le grief qui lui avoit été fait, etc. » Tout le reste étoit de ce style. Adieu, mon cher monsieur: aimez-moi toujours, et croyez que vous seul êtes ma consolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, et vous aurez de mes nouvelles en chemin. Je ne sais pas trop le parti que je prendrai à Paris. Tous mes livres sont à Auteuil, où je ne puis plus désormais aller les hivers. J'ai résolu de prendre un logement pour moi seul (1). Je suis las franchement d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes. Je n'ai qu'une chambre et point de meubles au cloître. Tout ceci soit dit entre nous; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je suis las de me sacrifier au plaisir et à la commodité d'autrui. Il n'est pas vrai que je ne puisse bien vivre et tenir seul mon ménage; ceux qui le croient se trompent grossièrement. D'ailleurs je prétends désormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des mesures que j'aurois exécutées si ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, et je rougis des larmes que je répands en vous écrivant ces derniers mots.

(1) Il demeuroit alors chez M. Dongeois.

Paris, le 5 septem

J'avois destiné cette après-dînée à vous écrir
au long; mais *un cousin, abusant d'un fâc*
parentage, est venu malheureusement me vo
il ne fait que de sortir de chez moi. Je ne vous
donc que pour vous dire que je reçus avan
une lettre de vous. Le P. Bouhours et le P.
étoient dans mon cabinet quand je la reçus. J
en fis la lecture en la décachetant, et je leur
fort grand plaisir. Je regardois pourtant de l
mesure que je la lisois, s'il n'y avoit rien d
qui fût trop janséniste. Je vis vers la fin le n
M. Nicole, et je sautai bravement, ou, pour
dire, lâchement, par-dessus. Je n'osai m'exp
troubler la grande joie, et même les éclats d
que leur causerent plusieurs choses fort plai
que vous me mandiez. Nous aurions été tou
les plus contents du monde si nous eussions
à la fin de votre lettre que vous parliez à vo
dinaire, comme nous trouvions que vous é
avec le même esprit que vous avez toujours
sont, je vous assure, tous deux fort de vos
et même fort bonnes gens. Nous avions été

ce sont les Remarques de M. de Vaugelas, avec les Notes de Thomas Corneille : cela est ainsi affiché dans Paris depuis quatre jours. Auriez-vous jamais cru voir ensemble M. de Vaugelas et M. de Corneille le jeune donnant des regles sur la langue?

J'eusse bien voulu vous pouvoir mander que M. de Louvois est guéri, en vous mandant qu'il a été malade; mais ma femme, qui revient de voir madame de la Chapelle, m'apprend qu'il a encore de la fievre. Elle étoit d'abord comme continue, et même assez grande; elle n'est présentement qu'intermittente, et c'est encore une des obligations que nous avons au quinquina. J'espere que je vous manderai lundi qu'il est absolument guéri. Outre l'intérêt du roi et celui du public, nous avons vous et moi un intérêt très particulier à lui souhaiter une bonne santé. On ne peut pas nous témoigner plus de bonté qu'il nous en témoigne, et vous ne sauriez croire avec quelle amitié il m'a toujours demandé de vos nouvelles. Bon soir, mon cher monsieur. Je salue de tout mon cœur M. Marchand. Je vous écrirai plus au long lundi. Mon fils est guéri.

DU MEME.

Luxembourg, le 24 mai.

Votre lettre m'auroit fait beaucoup plus de plaisir si les nouvelles de votre santé eussent été meilleures. Je vis M. Dodart comme je venois de la recevoir, et la lui montrai. Il m'assura que vous n'aviez aucun lieu de vous mettre dans l'esprit que votre voix ne vous reviendra point, et me cita même quantité de gens qui sont sortis fort heureusement d'un semblable accident. Mais sur toutes choses il vous

ort bon, et qu'il en faut prendre [illegible]
t très souvent de mêlé avec de l'eau, en l'aval
entement et goutte à goutte; ne point boire t
frais, ni de vin que fort trempé; du reste vous t
l'esprit toujours gai. Voilà à-peu-près le conseil
que M. Menjot me donnoit autrefois. M. Dodart
prouve beaucoup votre lait d'ânesse, mais beauc
plus encore ce que vous dites de la vertu M....
la croit nullement propre à votre mal, et assure n
qu'elle y seroit très nuisible. Il m'ordonne pre
toujours les mêmes choses pour mon mal de g
qui va toujours son même train; et il me con
un régime qui peut-être me pourra guérir dans
ans, mais qui infailliblement me rendra dans deu
de la taille dont vous voyez qu'est M. Dodar
même (2). M. Félix étoit présent à toutes ces c
nances, qu'il a fort approuvées; et il a aussi de
des remedes pour sa santé, se croyant le plus
de nous trois. Je vous ai mandé qu'il avoit v
boucherie de Châlons. Il est à l'heure que j
parle au marché, où il m'a dit qu'il avoit re
ce matin des écrevisses de fort bonne mine. Le
est prolongé de trois jours, et on demeurera
[illegible] lundi prochain. Le prétexte est la rou

le comte de Toulouse; mais le vrai est apparem-
nt que le roi a pris goût à sa conquête, et qu'il
st pas fâché de l'examiner tout à loisir. Il a déja
isidéré toutes les fortifications l'une après l'autre,
est entré jusques dans les contre-mines du che-
i couvert, qui sont fort belles, et sur-tout a
fort aise de voir ces fameuses redoutes entre les
ix chemins couverts, lesquelles ont tant donné de
ne à M. de Vauban. Aujourd'hui le roi va exami-
la circonvallation, c'est-à-dire faire un tour de
t ou huit lieues. Je ne vous fais point le détail de
t ce qui m'a paru ici de merveilleux; qu'il vous
fise que je vous en rendrai bon compte quand
is nous verrons, et que je vous ferai peut-être
cevoir les choses comme si vous y aviez été. M.
Vauban a été ravi de me voir, et, ne pouvant pas
ir avec moi, m'a donné un ingénieur qui m'a mené
-tout. Il m'a aussi abouché avec M. d'Espagne,
verneur de Thionville, qui se signala tant à Saint-
dard, et qui m'a fait souvenir qu'il avoit souvent
avec moi à l'auberge de M. Poignant, et que nous
ns, Poignant et moi, fort agréables avec feu M.
Bernage, évêque de Grasse. Sérieusement, ce
d'Espagne est un fort galant homme, et il m'a
u un grand air de vérité dans tout ce qu'il m'a dit
e combat de Saint-Godard. Mais, mon cher mon-
r, cela ne s'accorde ni avec M. de Montecuculli,
vec M. de Bissy, ni avec M. de la Feuillade; et
ois bien que la vérité qu'on nous demande tant
bien plus difficile à trouver qu'à écrire. J'ai vu
si M. de Charuel, qui étoit intendant à Gigeri.
ui-ci sait apparemment la vérité, mais il se serre
levres tant qu'il peut de peur de la dire; et j'ai
-peu-près la même peine à lui tirer quelques mots
la bouche que Trivelin en avoit à en tirer de Sca-
ouche, musicien begue. M. de Gourville arriva

le Prince, que je devrois nommer le premier
tout M. Moreau notre ami, et M. Roze; ce d
avec des expressions fortes, vigoureuses, et
voit bien en vérité qui partent du cœur. Je f
grand plaisir à M. de Termes de lui dire le so
que vous aviez de lui. M. de Rheims, M. le pr
de Mesmes, et M. le cardinal de Furstemberg
toujours ici, et mettent le roi en bonne humeu

DU MEME.

Au camp devant Mons, le 3

On nous avoit trop tôt mandé la prise de l'o
à cornes: il ne fut attaqué pour la premiere fo
vant-hier; encore fut-il abandonné un momen
par les grenadiers du régiment des gardes, q
pouvanterent mal-à-propos, et que leurs offi
purent retenir, même en leur présentant l'ép
comme pour les percer. Le lendemain, qui étc
sur les neuf heures du matin, on recommen
autre attaque avec beaucoup plus de précauti
la précédente: on choisit pour cela huit com

leterent même avec quelques uns de nos officiers. Mais comment auroient-ils pu faire? pendant qu'ils étoient aux mains, tout notre canon tiroit sans discontinuer sur les deux demi-lunes qui devoient les couvrir, et d'où, malgré cette tempête de canon, on ne laissa pourtant pas de faire un feu épouvantable; nos bombes tomboient aussi à tous moments sur ces demi-lunes, et sembloient les renverser sens dessus dessous. Enfin nos gens demeurerent les maitres, et s'établirent de maniere qu'on n'a pas même osé depuis les inquiéter. Nous y avons bien perdu deux cents hommes, entre autres huit ou dix mousquetaires, du nombre desquels étoit le fils de M. le prince de Courtenai, qui a été trouvé mort dans la palissade de la demi-lune. Car quelques mousquetaires pousserent jusques dans cette demi-lune, malgré la défense expresse de M. de Vauban et de M. de Maupertuis, croyant faire sans doute la même chose qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vîte sur leurs pas; et c'est là que la plupart furent tués ou blessés. Les grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui-même, ont été aussi braves que les mousquetaires: de huit capitaines il y en a eu sept tués ou blessés. J'ai retenu cinq ou six actions ou paroles de simples grenadiers dignes d'avoir place dans l'histoire, et je vous les dirai quand nous nous reverrons. M. de Château-villain, fils de M. le grand trésorier de Pologne, étoit à tout, et est un des hommes de l'armée le plus estimé. La Chesnaye a aussi fort bien fait. Je vous les nomme tous deux, parceque vous les connoissez particulièrement; mais je ne vous puis dire assez de bien du premier, qui joint beaucoup d'esprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aise, d'un peu loin à la vérité, mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois presque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir

'étoient couchés parmi ces morts de peur d'en
chevés : ils se leverent tout-à-coup sur leurs pie
our s'en revenir avec les morts qu'on remportoi
nais les ennemis prétendirent qu'ayant été trouv
ur leur terrain ils devoient demeurer prisonnie
Notre officier ne put pas en disconvenir ; mais
voulut au moins donner de l'argent aux Espagn
afin de faire traiter ces deux mousquetaires. Les I
pagnols répondirent : « Ils seront mieux traités par
« nous que parmi vous, et nous avons de l'arg
« plus qu'il n'en faut pour nous et pour eux ».
gouverneur fut un peu plus incivil; car M. de L
xembourg lui ayant envoyé une lettre par un ta
bour pour s'informer si le chevalier d'Estrade,
s'est trouvé perdu, n'étoit point du nombre des
sonniers qui ont été faits dans ces deux actions
gouverneur ne voulut ni lire la lettre ni voi
tambour.

On a pris aujourd'hui deux manieres de pays
qui étoient sortis de la ville avec des lettres p
M. de Castanaga : ces lettres portoient que la p
ne pouvoit plus tenir que cinq ou six jours. En
compense, comme le roi regardoit de la tranc
vers nos batteries, un homme, qui apparemm

pudence : mais vraisemblablement il n'empêchera pas la place d'être prise dans cinq ou six jours. Toute la demi-lune est presque éboulée, et les remparts de ce côté-là ne tiennent plus à rien : on n'a jamais vu un tel feu d'artillerie. Quoique je vous dise que j'ai été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril ; les ennemis ne tiroient plus de ce côté-là, et nous étions tous, ou appuyés sur le parapet, ou debout sur le revers de la tranchée. Mais j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous serons de retour.

Je suis, comme vous, tout consolé de la réception de F.... M. Roze partit fâché de voir, dit-il, l'académie *in pejus ruere*. Il vous fait ses baisemains avec des expressions très fortes, à son ordinaire. M. de Cavoie et quantité de nos communs amis m'ont chargé aussi de vous en faire. Voilà, ce me semble, une assez longue lettre ; mais j'ai les pieds chauds, et je n'ai guere de plus grand plaisir que de causer avec vous. Je crois que le nez a saigné au prince d'Orange, et il n'est tantôt plus fait mention de lui. Vous me ferez un extrême plaisir de m'écrire, quand cela vous fera aussi quelque plaisir. Je vous prie de faire mes baisemains à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de mander à ma femme que vous avez reçu de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire que pendant que j'étois sur le mont Pagnotte à regarder l'attaque, le R. P. de la Chaise étoit dans la tranchée, et même fort près de l'attaque, pour la voir plus distinctement. J'en parlois hier au soir à son frere, qui me dit tout naturellement : « Il se fera tuer un de ces jours ». Ne dites rien de cela à personne, car on croiroit la chose inventée, et elle est très vraie et très sérieuse.

Au camp de Gevrise, [illegible]

Il faut que j'aime M. Vigan autant que je fais p
ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contretem
dont il a été cause. Si je n'avois pas eu des emba
tels que vous pouvez vous imaginer, je vous au
été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit
dant le chemin, parceque j'étois chagrin au de
point d'un vilain clou qui m'est venu au menton
m'a fait de fort grandes douleurs, jusqu'à me
ner la fievre deux jours et deux nuits. Il est p
Dieu merci, et il ne me reste plus qu'un em
qui me défigure, et dont je me consolerois v
tiers, sans toutes les questions importunes qu
m'attire à tout moment.

Le roi fit hier la revue de son armée et d
de M. de Luxembourg. C'étoit assurément l
grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs
Je ne me souviens point que les Romains en a
un tel; car leurs armées n'ont guere passé
semble, quarante, ou tout au plus cinquant
hommes; et il y avoit hier six-vingts mille h
ensemble sur quatre lignes. Comptez qu'à la
[illegible] là-dessus trois mille homm

uxembourg; mais quant à la seconde ligne, je ne
us en puis parler que sur la foi d'autrui; j'étois si
, si ébloui de voir briller des épées et des mous-
ets, si étourdi d'entendre des tambours, des trom-
ttes et des timbales, qu'en vérité je me laissois
nduire par mon cheval sans plus avoir d'attention
ien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous
gens que je voyois eussent été chacun dans leur
aumiere, ou dans leur maison, avec leurs femmes
leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons
ec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les
ëmes épiques les revues d'armée fort longues et
t ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autre-
nt longue, et même, pardonnez-moi cette espece
blasphême, plus lassante que celle de la Pucelle.
tois au retour à-peu-près dans le même état que
us étions vous et moi dans la cour de l'abbaye de
int-Amand. A cela près, je ne fus jamais si charmé
si étonné que je le fus de voir une puissance si for-
dable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare
belles matieres. On m'a donné un ordre de bataille
s deux armées: je vous l'aurois volontiers envoyé;
ais il y en a ici mille copies, et je ne doute pas qu'il
en ait bientôt autant à Paris. Nous sommes ici cam-
s le long de la Trouille, à deux lieues de Mons.
de Luxembourg est campé près de Binche, partie
r le ruisseau qui passe aux Estives, et partie sur la
aisne, où ce ruisseau tombe. Son armée est de 66
taillons, et de 209 escadrons; celle du roi, de 46 ba-
llons, et 90 escadrons. Vous voyez par-là que celle
M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrain
e celle du roi. Son quartier-général, j'entends ce-
de M. de Luxembourg, est à Thiensies. Vous
ouverez tous ces villages dans la carte. L'une et l'au-
se mettent en marche demain. Je pourrai bien
être pas en état de vous écrire de cinq ou six jours;

ıt qui veulent à tous moments que j'
conversation. Il vint hier de Bruxelles un rendu,
dit que M. le prince d'Orange assembloit quelq
troupes à Anderleek, qui en est à trois quart
lieue. On demanda au rendu ce qu'on disc
Bruxelles; il répondit qu'on y étoit fort en re
parcequ'on étoit persuadé qu'il n'y avoit à M
qu'un camp volant, que le roi n'étoit point en
dres, et que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la marine; vous êtes
source, et nous ne savons qu'après vous. Vraise
blement j'aurai bientôt de plus grandes choses
mander qu'une revue, quelque grande et qu
magnanime qu'elle ait été. M. de Cavoie vous
les mains. Je ne sais ce que je ferois sans lui;
droit en vérité que je renonçasse aux voyages
plaisir de voir tout ce que je vois. M. de Luxemb
dès le premier jour que nous arrivâmes, envoy
notre écurie un des plus commodes chev
la sienne pour m'en servir pendant la cam
Vous n'avez jamais vu un homme de cette h
de cette magnificence. Il est encore plus à se
et plus aimable à la tête de sa formidable arm
à Paris et à Versailles. Je vous nomm

Je vous prie de vous souvenir de moi dans la petite académie, et d'assurer M. de Pontchartrain de mes très humbles respects. Faites aussi mille compliments pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il aura bientôt matiere à des types plus magnifiques qu'il n'en a encore imaginé. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et forcez votre paresse. Pendant que j'essuie de longues marches et des campements fort incommodes, serez-vous fort à plaindre quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des lettres bien à votre aise dans votre cabinet ?

DU MEME.

Du camp de Gévries, le 22 mai.

Comme j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grande faute dans ma lettre, dont je ne m'apperçus que lorsqu'on l'eut portée à la poste : au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Estives, je vous marquai qu'il étoit à Thiensies, qui est un village à plus de trois ou quatre lieues de là, et où il devoit aller camper en partant des Estives, ce qu'on m'avoit dit ; on parloit même de cela autour de moi pendant que j'écrivois. J'ai donc cru que je vous ferois plaisir de vous détromper, et qu'il valoit mieux qu'il vous en coûtât un petit port de lettre, que quelque grosse gageure où vous pourriez vous engager mal-à-propos ou contre M. de la Chapelle ou contre M. Hessein. J'ai sur-tout pâli quand j'ai songé au terrible inconvénient qui arriveroit si ce dernier avoit quelque avantage sur vous ; car je me souviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrément malgré tous les serments et toute la raison de M. de Guilleragues,

ouvrages qu'il y a faits. J'y [illegible]
même dessein; mais je souffrois alors tant de mal
je ne songeai qu'à m'en revenir au plus vite.

DU MEME.

Au camp devant Namur, le 3

J'ai été si troublé depuis huit jours de la
vérole de mon fils, que j'appréhendois qu'une fi
dangereuse, que je n'ai pas eu le courage de
mander aucunes nouvelles. Le siege a bien a
durant ce temps-là, et nous sommes à l'heur
est au corps de la place. Il n'a point fallu pou
détourner la Meuse, comme vous m'écrivez q
disoit à Paris, ce qui seroit une étrange entr
on n'a pas même eu besoin d'appeler les mo
taires, ni d'exposer beaucoup de braves gens
Vauban, avec son canon et ses bombes, a fait
toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs
et au-delà de la Meuse, où il a placé ses batt
a conduit sa principale tranchée dans un ter
sez resserré entre des hauteurs et une espece
[illegible] En trois j

s une demi-lune qui étoit au-devant de la cour-
, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la
use à la gauche des assiégeants, et un bastion qui
à leur droite : en telle sorte que cette place si ter-
e, en un mot Namur, a vu tous ses dehors em-
tés dans le peu de temps que je vous ai dit, sans
l en ait coûté au roi plus de trente hommes. Ne
yez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des pol-
is. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces atta-
s sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous
rez de l'effet terrible du canon et des bombes
nd je vous dirai, sur le rapport d'un officier es-
nol qui fut pris hier dans les dehors, que notre
llerie leur a tué en deux jours douze cents hom-
. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent,
ui tirent continuellement sur de pauvres gens qui
t vus d'en haut et de revers, et qui ne peuvent
trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On
qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps
t le canon a emporté les têtes comme si on les
t coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas
plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de
ade valeur. Les grenadiers du régiment des gar-
-françoises, et ceux des gardes-suisses se sont
e autres extrêmement distingués. On raconte
sieurs actions particulieres, que je vous redirai
lque jour, et que vous entendrez avec plaisir.
s en voici une que je ne puis différer de vous
, et que j'ai ouï conter au roi même. Un soldat
égiment des Fusiliers, qui travailloit à la tranchée,
oit porté un gabion ; un coup de canon vint qui
orta son gabion : aussitôt il en alla poser à la
ne place un autre, qui fut sur-le-champ emporté
un autre coup de canon. Le soldat, sans rien
, en prit un troisieme et l'alla poser ; un troisieme
p de canon emporta le troisieme gabion. Alors

bras fracassé [illegible]
nant son bras pendant avec l'autre bras, et se
tenta de dire à son officier : « Je l'avois bien dit
fallut lui couper le bras qui ne tenoit presque à
Il souffrit cela sans desserrer les dents, et, après
pération, dit froidement : « Je suis donc hors
« de travailler ; c'est maintenant au roi à me nou
Je crois que vous me pardonnerez le peu d'or
cette narration, mais assurez-vous qu'elle es
vraie. M. de Cavoie me presse d'achever ma let
vous dirai donc en deux mots pour l'achever
paremment la ville sera prise en deux jours. Il y
une grande breche au bastion, et même un
vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois s
et s'en est revenu parcequ'il n'étoit point su
qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela
jugez bien que ce bastion ne tiendra guere
quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la v
les assiégés ne nous attendront pas : mais v
blablement la garnison laissera faire la capi
aux bourgeois et se retirera dans le château.
fait pas plus de peur à M. de Vauban que
M. le prince d'Orange n'a point encore m
pourra bien marcher trop tard. Nous attend
[illegible] de la mer. Je ne s

aussi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'académie, jusqu'à méditer même d'y faire retrancher les jetons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jetons durent beaucoup s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne soient retranchés? Adieu, monsieur. Je vous conseille d'écrire un mot à M. le contrôleur-général lui-même, pour le prier de vous faire mettre sur l'état de distribution; et cela sera fait aussitôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puisque M. de Bie a promis de vous faire payer: c'est le plus honnête homme qui se soit jamais mêlé de finance. Mes compliments à M. de la Chapelle.

DU MEME.

Au camp près de Namur, le 25 juin.

Je ne vous ai point écrit sur l'attaque d'avant-hier. Je suis accablé des lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raisonnables que vous, et à qui il faut faire des réponses bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations: ainsi, sans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai succinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garnison est au moins de six mille hommes, le roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer son entreprise. Il s'agissoit de leur enlever une redoute et un retranchement de plus de quatre cents toises de long, d'où il sera fort facile de foudroyer le reste de leurs ouvrages qui couvrent le château de ce côté-là. Ainsi le roi, outre les sept bataillons de tranchée, avoit commandé deux cents de ses mousquetaires, cent cinquante grenadiers à cheval, et quatorze compagnies d'au-

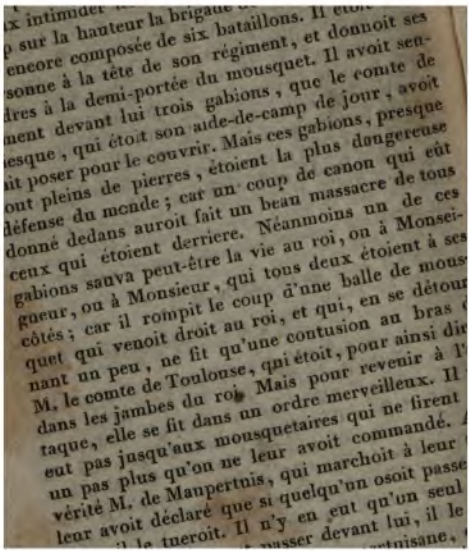
bras fracassé d'un coup [illegible]
nant son bras pendant avec l'autre bras, et se
tenta de dire à son officier : « Je l'avois bien dit
fallut lui couper le bras qui ne tenoit presque à
Il souffrit cela sans desserrer les dents, et, après
pération, dit froidement : « Je suis donc hors
« de travailler ; c'est maintenant au roi à me nou
Je crois que vous me pardonnerez le peu d'or
cette narration, mais assurez-vous qu'elle es
vraie. M. de Cavoie me presse d'achever ma let
vous dirai donc en deux mots pour l'achever
paremment la ville sera prise en deux jours. Il y
une grande breche au bastion, et même un
vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois s
et s'en est revenu parcequ'il n'étoit point su
qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela
jugez bien que ce bastion ne tiendra guere
quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la v
les assiégés ne nous attendront pas : mais v
blablement la garnison laissera faire la capi
aux bourgeois et se retirera dans le château.
fait pas plus de peur à M. de Vauban que
M. le prince d'Orange n'a point encore m
pourra bien marcher trop tard. Nous attend

aussi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'académie, jusqu'à méditer même d'y faire retrancher les jetons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jetons durent beaucoup s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne soient retranchés? Adieu, monsieur. Je vous conseille d'écrire un mot à M. le contrôleur-général lui-même, pour le prier de vous faire mettre sur l'état de distribution; et cela sera fait aussitôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puisque M. de Bie a promis de vous faire payer: c'est le plus honnête homme qui se soit jamais mêlé de finance. Mes compliments à M. de la Chapelle.

DU MEME.

Au camp près de Namur, le 15 juin.

Je ne vous ai point écrit sur l'attaque d'avant-hier. Je suis accablé des lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raisonnables que vous, et à qui il faut faire des réponses bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations: ainsi, sans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai succinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garnison est au moins de six mille hommes, le roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer son entreprise. Il s'agissoit de leur enlever une redoute et un retranchement de plus de quatre cents toises de long, d'où il sera fort facile de foudroyer le reste de leurs ouvrages qui couvrent le château de ce côté-là. Ainsi le roi, outre les sept bataillons de tranchée, avoit commandé deux cents de ses mousquetaires, cent cinquante grenadiers à cheval, et quatorze compagnies d'au-



« pas que vous alliez vous faire échigner mal-à-propos « sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je « retiens donc à mes côtés cinq tambours, pour vous « rappeler quand il sera temps ; dès que vous les « entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à « vos postes ». Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la premiere précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des especes de jalons, vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer et se loger pour éviter la confusion ; et la chose réussit à merveilles. Les ennemis ne soutinrent point, et n'attendirent pas même nos gens : ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge, et ne tirerent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq cents ; entre autres un capitaine espagnol, fils d'un grand d'Espagne, qu'on nomme le comte de Lemnos. Celui qui le tua étoit un des grenadiers à cheval nommé Sans-raison. Voilà un vrai nom de grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier, et lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse, où il y en avoit trente-cinq. Le grenadier, qui venoit de voir tuer le lieutenant de sa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier et tua son Espagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps, qui leur fut rendu, et le grenadier Sans-raison rendit aussi les trente-cinq pistoles qu'il avoit prises au mort, en disant : « Tenez, voilà son argent, dont je ne veux « point ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens « que pour les tuer ». Vous ne trouverez point peut-être ces détails dans les relations que vous lirez ; et je m'assure que vous les aimerez bien autant qu'une supputation exacte du nom des bataillons, et de chaque compagnie des gens détachés, ce que M. l'abbé Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très cu-

fait ses dévotions le jour d'auparavant, res
toute l'armée pour sa valeur, accompagné
douceur et d'une sagesse merveilleuse. Le
timoit beaucoup, et a dit, après sa mort, qu
un homme qui pouvoit prétendre à tout. Il s'
Roquevert. Croyez-vous que frere Roqu
valoit pas bien frere Muce? Et si M. de la
l'avoit connu, auroit-il mis dans la vie de fre
que les grenadiers font profession d'être
grands scélérats du monde? Effectivement
que dans cette compagnie il y a des gens for
Pour moi je n'entends guere de messe dans
qui ne soit servie par quelque mousquetai
il n'y en ait quelqu'un qui communie, et
la maniere du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de
reçurent des coups de mousquet, ou des co
tout auprès du roi : tout le monde le sait, e
que tout le monde en frémit. M. le Duc éto
nant-général de jour, et y fit à la Condé, c
dire. M. le Prince, dès qu'il vit que l'acti
commencer, ne put s'empêcher de courir à
chée et de se mettre à la tête de tout. En v
assez pour un jour. Je ne puis pourtant f

« en honnêtes gens, et je la veux faire avec vous de « même ». Ensuite il le fit dîner avec lui, puis lui fit voir toute son armée. Après quoi il le congédia, en lui disant : « Je vous rends votre liberté; allez trou- « ver M. le prince d'Orange, et dites-lui ce que vous « avez vu ». On a su aussi, par un rendu, qu'un de nos soldats s'étant allé rendre aux ennemis, le prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg : « C'est, dit le soldat, « qu'on y meurt de faim ; mais, avec tout cela, ne « passez pas la riviere, car assurément ils vous bat- « tront ». Le roi envoya hier six mille sacs d'avoine et cinq cents bœufs à l'armée de M. de Luxembourg ; et quoi qu'ait dit le déserteur, je vous puis assurer qu'on y est fort gai, et qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim. Le général a été trois jours sans monter à cheval, passant le jour à jouer dans sa tente. Le roi a eu nouvelle aujourd'hui que le baron de Serclas, avec cinq ou six mille chevaux de l'armée du prince d'Orange, avoit passé la Meuse à Huy, comme pour venir inquiéter le quartier de M. de Boufflers. Le roi prend ses mesures pour le bien recevoir.

Adieu, monsieur. Je vous manderai une autre fois des nouvelles de la vie que je mene, puisque vous en voulez savoir. Faites, je vous prie, part de cette lettre à M. de la Chapelle, si vous trouvez qu'elle en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaisir de l'envoyer à ma femme quand vous l'aurez lue; car je n'ai pas le temps de lui écrire, et cela pourra réjouir elle et mon fils. On est fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils par le conseil de M. de la Chapelle. Une page de compliments m'a plus coûté cinq cents fois que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, monsieur. Je vous envie bien votre be

let de canon emporta la tête d'un de nos Suisses
la tranchée. Un autre Suisse son camarade, qui
auprès, se mit à rire de toute sa force, en dis
« Oh! oh! cela est plaisant; il reviendra sans
« dans le camp. »

On a fait aujourd'hui trente prisonniers de
mée du prince d'Orange, et ils ont été pris pa
parti de M. de Luxembourg. Voici la dispositio
l'armée des ennemis. M. de Baviere a la droite
des Brandebourgeois et autres Allemands. M. de
deck est au corps de bataille avec les Hollandoi
le prince d'Orange, avec les Anglois, est à la gau
J'oublois de vous dire que quand M. le comt
Toulouse reçut son coup de mousquet on ente
le bruit de la balle, et le roi demanda si quelq
étoit blessé. « Il me semble, dit en souriant le j
« prince, que quelque chose m'a touché ». Ce
dant la contusion étoit assez grosse, et j'ai v
marque de la balle sur le galon de la manche
étoit tout noirci comme si le feu y avoit p
Adieu, monsieur. Je ne saurois me résoudre à
quand je suis avec vous.

En fermant ma lettre j'apprends que la présid
Barantin, qui avoit épousé M. de Courmaillon

AU MEME.

Au camp près de Namur, le 24 juin.

Je laisse à M. de Valincourt le soin de vous écrire la prise du château neuf. Voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa relation. Ce château neuf est appelé autrement le Fort Guillaume, parceque c'est le prince d'Orange qui ordonna l'année passée de le faire construire, et qui avança pour cela dix mille écus de son argent. C'est un grand ouvrage à cornes, avec quelques redans dans le milieu de la courtine, selon que le terrain le demandoit: il est situé de telle sorte que plus on approche moins on le découvre; et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit il n'y avoit fait qu'une très petite breche à passer deux hommes, et il n'y avoit pas une palissade du chemin couvert qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'ingénieur qui l'a tracé et qui a conduit tout ce qu'on y a fait est un Hollandois nommé Cohorn. Il s'étoit enfermé dedans pour le défendre, et y avoit même fait creuser le fossé, disant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en sortit hier avec la garnison, blessé d'un éclat de bombe. M. de Vauban a eu la curiosité de le voir, et, après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pu l'attaquer mieux qu'on n'a fait. L'autre fit réponse que, si on l'eût attaqué dans les formes ordinaires et en conduisant une tranchée devant la courtine et les demi-bastions, il se seroit encore défendu plus de quinze jours, et qu'il nous en auroit coûté bien du monde; mais que de la maniere dont on l'avoit embrassé de toutes parts il avoit

inité de détours et de
'il y a de rues à Paris. Les gens de la cour com
ençoient à s'ennuyer de voir si long-temps remuer
terre. Mais enfin il s'est trouvé que, dès que nous
rons attaqué la contrescarpe, les ennemis, qui crai-
noient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant
out leur chemin couvert; et, voyant dans leur ou-
rage vingt de nos grenadiers qui avoient grimpé
ar un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un
à un, ils ont aussitôt battu la chamade. Ils étoient
encore quinze cents hommes, tous gens bien faits
s'il y en a au monde. Le principal officier qui les
commandoit, nommé M. de Vimbergue, est âgé de
près de quatre-vingts ans. Comme il étoit d'ailleurs
fort incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis
quinze jours, et qu'il ne pouvoit plus marcher, il
s'étoit fait porter sur la petite breche que notre ca-
non avoit faite, résolu d'y mourir l'épée à la main.
C'est lui qui a fait la capitulation; et il y a fait met
tre qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux châ
teau pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du sieg
Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affair
et que l'art et les précautions de M. de Vauban
sont pas inutiles pour épargner bien de braves ge
mal-à-propos. C'étoit enco

trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer: ils voyoient sauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin, et étoient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenoient debout, au hasard de ce qui en pourroit arriver; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchements qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, et s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creusé en terre, et ont passé ainsi quinze jours entiers. Le vieux château est composé de quatre autres forts, l'un derriere l'autre, et va toujours en s'étrécissant, en telle sorte que celui de ces forts qui est à l'extrémité de la montagne ne paroît pas pouvoir contenir trois cents hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes: heureusement nous ne craignons pas d'en manquer sitôt.

On en trouva hier chez les RR. PP. jésuites de Namur douze cents soixante toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons peres gardoient précieusement ce beau dépôt, sans en rien dire, espérant vraisemblablement de les rendre aux Espagnols au cas qu'on nous fît lever le siege. Ils paroissoient pourtant les plus contents du monde d'être au roi; et ils me dirent à moi-même, d'un air riant et ouvert, qu'ils lui étoient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits protestants qui étoient en garnison à Namur, et qui avoient fait un prêche de leurs écoles. Le roi a envoyé le P. recteur à Dole. Mais le P. de la Chaise dit lui-même que le roi est trop bon, et que les supérieurs de leur compagnie seront plus sévères que lui. Adieu, monsieur.

J'oublioi de vous dire que je vis passer les deux

du chemin couvert : ils faisoient horreur ; l'un a
un coup de baïonnette dans le côté, un autre
coup de mousquet dans la bouche ; les six au
avoient le visage et les mains toutes brûlées du
qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans l
havresacs.

A SA FEMME (1).

A Cateau Cambresis, le jour de l'Ascensi

J'avois commencé à vous écrire hier au soir à S
Quentin ; mais je fus averti que la poste étoit p
dès midi : ainsi je n'achevai point. Je viens de r
voir vos lettres, qui m'ont fait un fort grand
sir. Je me porte bien, Dieu merci. Les garçon
M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en c
endroits en le ferrant, dont je suis fort en co
contre eux, et avec raison. Heureusement M. de
voie mene avec lui un maréchal, qui en a pris s
et on m'assure que ce ne sera rien. Nous allon
main au Quesnoi, où on laissera les dames au c
près de Mons. L'herbe est bien courte, et je

riche, et devroit bien vous donner de l'argent, puisque vous ne l'avez point pressé de vendre son bled lorsqu'il étoit à bon marché. Le roi eut hier des nouvelles de sa flotte. Elle étoit sortie de Brest du 9 mai. On la croit maintenant à la Hogue en Normandie, et le roi d'Angleterre embarqué. On mande de Hollande que le prince d'Orange voit bien que c'est tout de bon qu'on va faire une descente, et qu'il paroît étonné. Il a envoyé en Angleterre le comte de Portland son favori, a contremandé trois régiments prêts à s'embarquer pour la Hollande ; et on dit qu'il pourroit bien repasser lui-même en Angleterre. M. de Baviere est fort inquiet de la maladie du prince Clément son frere, qui est, dit-on, à l'extrémité. Il le sera bien davantage dans quatre jours lorsqu'il verra entrer dans les Pays-bas plus de cent trente mille hommes. Le roi est dans la meilleure santé du monde. Il a eu nouvelle aujourd'hui que M. le comte d'Estrées avoit brûlé ou coulé à fond quatorze vaisseaux marchands anglois sur les côtes d'Espagne, et deux vaisseaux de guerre qui les escortoient. Cela le console avec raison de la perte de deux vaisseaux de l'escadre du même comte d'Estrées qui ont péri par la tempête. Voilà d'heureux commencements. Il faut espérer que Dieu continuera de se déclarer pour nous. Faites part de ces nouvelles à M. Despréaux, à qui je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui. J'ai rencontré aujourd'hui M. Dodart pour la premiere fois : il se porte à merveilles. M. du Tartre se trémousse à son ordinaire, et a une grande épée à son côté avec un nœud magnifique : il a tout-à-fait l'air d'un capitaine. Adieu, mon cher cœur. Embrasse tes enfants pour moi; exhorte ton fils à bien étudier, et à servir Dieu. Je suis parti fort content de lui; j'espere que je le serai encore plus à mon retour. Ecris-moi souvent, ou lui. Adieu encore un

A Gemblours, le 9 Juin.

AVOIS commencé une grande lettre où je préten-
is vous dire mon sentiment sur quelques endroits
s stances (1) que vous m'avez envoyées : mais
mme j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt puis-
ue nous nous en retournons à Paris, j'aime mieux
ttendre à vous dire de vive-voix tout ce que j'avois
vous mander. Je vous dirai seulement en un mot
ue les stances m'ont paru très belles et très dignes
le celles qui les précedent, à quelque peu de répé-
itions près, dont vous vous êtes apperçu vous-
même. Le roi fait un grand détachement de ses ar-
mées, et l'envoie en Allemagne avec Monseigneur. Il
a jugé qu'il falloit profiter de ce côté-là d'un com-
mencement de campagne qui paroit si favorable,
d'autant plus que, le prince d'Orange s'opiniâtrant
à demeurer sous de grosses places, et derriere des
canaux et des rivieres, la guerre auroit pu devenir
ici fort lente, et peut-être moins utile que ce qu'on
peut faire au-delà du Rhin. Nous allons demain
coucher à Namur. M. de Luxembourg demeure en
ce pays-ci avec une armée capable non seulemen
[illegible] mais même de leur don

AU MEME.

Au Quesnoi, le 30 mai.

Le roi fait demain ses dévotions. Je parlai hier de M. le doyen au pere de la Chaise. Il me dit qu'il avoit reçu votre lettre, me demanda des nouvelles de votre santé, et m'assura qu'il étoit fort de vos amis et de toute la famille. J'ai parlé ce matin à madame de Maintenon, et lui ai même donné une lettre que je lui avois écrite sur ce sujet, le mieux tournée que j'ai pu, afin qu'elle la pût lire au roi. M. de Chamlai, de son côté, proteste qu'il a déja fait merveilles, et qu'il a parlé de M. le doyen (1) comme de l'homme du monde qu'il estimoit le plus, et qui méritoit le mieux les graces de sa majesté. Il promet qu'il reviendra encore ce soir à la charge. Je l'ai échauffé de tout mon possible, et l'ai assuré de votre reconnoissance et de celle de M. le doyen, et de MM. Dongois. Voilà, mon cher monsieur, où la chose en est. Le reste est entre les mains du bon Dieu, qui peut-être inspirera le roi en notre faveur. Nous en saurons demain davantage.

Quant à nos ordonnances, M. de Pontchartrain me promit qu'il nous les feroit payer aussitôt après le départ du roi. C'est à vous de faire vos sollicitations, soit par M. de Pontchartrain le fils, soit par M. l'abbé Bignon. Croyez-vous que vous fissiez mal d'aller vous-même une fois chez lui? Il est bien intentionné; la somme est petite: enfin on m'assure qu'il

(1) L'abbé Boileau, frere de M. Despréaux. Il étoit alors doyen à Sens, et on obtint pour lui un canonicat de la Sainte-Chapelle.

dra que plus de
e voir M. de Bie, qui est le meilleur
nde, et qui le feroit souvenir de vous quand il
a l'état de distribution. Au reste, j'ai été obligé
dire ici, le mieux que j'ai pu, quelques uns des
rs de votre satire à M. le Prince. *Nosti hominem.*
ne parle plus d'autre chose, et il me les a rede-
mandés plus de dix fois. M. le prince de Conti vou-
roit bien que vous m'envoyassiez l'histoire du lieute-
nant criminel dont il est sur-tout charmé. M. le Prince
et lui ne font que redire les deux vers, *La mule*
et les chevaux au marché, etc. Je vous conseille
de m'envoyer tout cet endroit, et quelques autres
morceaux détachés, si vous pouvez : assurez-vous
qu'ils ne sortiront point de mes mains. M. le Prince
n'est pas moins touché de ce que j'ai pu retenir de
votre ode. Je ne suis point surpris de la priere que
M. de Pontchartrain le fils vous a faite en faveur de
F.... Je savois bien qu'il avoit beaucoup d'inclination
pour lui, et c'est pour cela même que M. de la Lon
bere n'en a guere. Mais enfin vous avez très bie
répondu; et, pour peu que F.... se reconnoisse,
vous conseillerois aussi de lui faire grace! mais, à di
vrai, il est bien tard, et la stance a fait un furieu
n'ai pas le temps d'écrire ce matin
lui dire que te

du monde. Le roi, qui a eu une fluxion sur
rge, se porte bien : ainsi nous serons bientôt
mpagne. Je vous écrirai plus à loisir avant que
rtir du Quesnoi.

AU MEME.

Au Quesnoi.

s verrez, par la lettre que j'écris à M. l'abbé
ois, les obligations que vous avez à sa majesté.
doyen est chanoine de la Sainte-Chapelle, et
en mieux encore que je n'avois demandé. Ma-
de Maintenon m'a chargé de vous bien faire ses
mains. Elle mérite bien que vous lui fassiez
ue remercîment, ou du moins que vous fassiez
une mention honorable qui la distingue de tout
exe, comme en effet elle en est distinguée de
maniere. Je suis content au dernier point de
Chamlai, et il faut absolument que vous lui
ez aussi-bien qu'au pere de la Chaise, qui a
ien servi M. le doyen. Tout le monde m'a
é ici de vous faire ses compliments, entre autres
Cavoie et M. de Seignan ; M. le prince de Conti
m'a témoigné prendre beaucoup de part à votre
Nous partons mardi matin pour aller camper
Mons. Le roi se mettra à la tête de l'armée de
Boufflers ; M. de Luxembourg avec la sienne
côtoiera de fort près. Le roi envoie les dames à
euge. Ainsi nous voilà à la veille des grandes
elles. Je vous donne le bon soir, et suis entiè-
nt à vous.

ngez à nos ordonnances. Prenez aussi la peine de
mander à M. Dongois le petit Mercier, valet-
ambre de madame de Maintenon. Il voudroit

qu'il demande.

DE BOILEAU.

Paris, 1er 25 n

Je ne voyois proprement que vous pendant vous étiez à Paris; et, depuis que vous n'y êtes je ne vois plus pour ainsi dire personne. N'att donc pas que je vous rende nouvelles pour velles, puisque je n'en sais aucune. D'aille n'est guere fait mention à Paris présentemen du siege de Mons, dont je ne crois pas vous instruire. Les particularités que vous m'en avez dées m'ont fait un fort grand plaisir. Je vons pourtant que je ne saurois digérer que le roi s'e comme il fait : c'est une mauvaise habitude prise, dont il devroit se guérir; et cela ne s'a pas avec cette haute prudence qu'il fait paroitr toutes ses autres actions. Est-il possible qu'un qui prend si bien ses mesures pour assiéger en prenne si peu pour la conservation de sa personne! Je sais bien qu'il a pour lui l'exemp

et qu'on n'y fait pas la lecture pendant le dîner, si ce n'est peut-être de lettres pareilles à la mienne. Je vous dis bien en partant que je ne vous plaignois plus, puisque vous faisiez le voyage avec un homme tel que lui, auprès duquel on trouve toutes sortes de commodités, et dont la compagnie pourroit consoler de toutes sortes d'incommodités. Et puis je vois bien qu'à l'heure qu'il est vous êtes un soldat parfaitement aguerri contre les périls et contre la fatigue. Je vois bien, dis-je, que vous allez recouvrer votre honneur à Mons, et que toutes les mauvaises plaisanteries du voyage de Gand ne tomberont plus que sur moi. M. de Cavoie a déjà assez bien commencé à m'y préparer. Dieu veuille seulement que je les puisse entendre, au hasard même d'y mal répondre! Mais, à ne vous rien celer, non seulement mon mal ne finit point, mais je doute même qu'il guérisse. En récompense me voilà fort bien guéri d'ambition et de vanité. Et en vérité je ne sais si cette guérison-là ne vaut pas bien l'autre, puisqu'à mesure que les honneurs et les biens me fuient il me semble que la tranquillité me vient. J'ai été une fois à notre assemblée depuis votre départ. M. de la Chapelle ne manqua pas, comme vous vous le figurez bien, de proposer d'abord une médaille sur le siege de Mons; et j'en imaginai une sur le... etc.

DU M...

Auteuil, le 7 octobre.

E vous écrivis avant-hier si à la hâte, que je ne sais vous aurez bien conçu ce que je vous écrivois; 'est ce qui m'oblige à vous récrire aujourd'hui. Madame Racine vient d'arriver chez moi qui s'engage à vous faire tenir ma lettre. L'action de M. de Lorge est très grande et très belle; et j'ai déja reçu une lettre de M. l'abbé Renaudot qui me mande que M. de Pontchartrain veut qu'on travaille au plutôt à faire une médaille pour cette action. Je crois que cela occupe déja fort M. de la Chapelle; mais pour moi je crois qu'il sera assez à temps d'y penser vers la Saint-Martin.

Je vous mandois, le dernier jour, que j'ai travaillé à la satire des femmes pendant huit jours : cela est véritable; mais il est vrai aussi que ma fougue poétique est passée presque aussi vite qu'elle est venue et que je n'y pense plus à l'heure qu'il est. Je crois que, lorsque j'aurai tout amassé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés; mais je ne sais si je n'ôterai pas bien vingt-cinq ou trente de la description de la lieutenante criminelle. C'[illegible] multitude des tra[illegible]

en l'état où ils demeureront (1). Mais afin que vous en puissiez voir la suite, je vais vous mettre la fin de l'histoire de la lieutenante de la manière que je l'ai achevée.

Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Soutiens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu ;
Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
A tous mes habitants montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Deux voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrerent,
Enfin un beau matin tous deux les massacrerent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux !
Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure ;
Mais un exemple enfin si digne de censure
Peut-il dans la satire occuper moins de mots ?
Chacun sait son métier. Suivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
Vrai disciple ou plutôt singe de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits :
La louve, la coquette, et la parfaite avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari ;
Qui dans tous ses discours par quolibets s'exprime,
A toujours dans la bouche un proverbe, une rime ;
Et d'un roulement d'yeux aussitôt applaudit
Au mot aigrement fou qu'au hasard elle a dit.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux,

(1) Il a en effet changé quelques vers.

Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie :
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais, eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vu de Philis aux doux yeux,
Avant le mariage anges si gracieux,
Tout-à-coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,

inution ; mais je lui ai dit que nous étions trop
nts. J'ai plus appuyé encore sur vous que sur
et j'ai dit au roi que vous prendriez la liberté
écrire pour le remercier, n'osant pas lui venir
r la peine d'élever sa voix (1) pour vous par-
ai dit en propres termes : « Sire, il a plus d'es-
que jamais, plus de zele pour votre ma-
, et plus d'envie de travailler pour votre
re qu'il n'en a jamais eu. » Vous voyez enfin
s choses ont été réglées comme vous l'avez sou-
vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie
de ce qu'il semble que je gagne à cela plus
ous. Mais outre les dépenses et les fatigues des
es dont je suis assez aise que vous soyez déli-
ré,
is connois si noble et si plein d'amitié, que je
ssuré que vous souhaiteriez de bon cœur que
se encore mieux traité : je serai très content si
l'êtes en effet. J'espere vous revoir bientôt. Je
ire ici pour voir de quelle maniere la chose
ourner ; car on ne m'a point encore dit si c'est
n brevet ou si c'est à l'ordinaire sur la cassette.
s entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau
n ne parle que du voyage, et tout le monde
occupé que de ses équipages. Je vous conseille
re quatre lignes au roi, et autant à madame de
enon, qui assurément s'intéresse toujours avec
oup d'amitié à tout ce qui vous touche. En-
-moi vos lettres par la poste où par votre jar-
, comme vous le jugerez à propos.

---

(1) Boileau commençoit à devenir un peu sourd.

Etes-vous fou avec vos compliments ? N
vez-vous pas bien que c'est moi qui ai pou
dire prescrit la chose de la maniere qu'ell
faite ? et pouvez-vous douter que je ne sois
tement content d'une affaire où l'on m'accor
ce que je demande ? Tout va le mieux du mo
je suis encore plus réjoui pour vous que pou
même. Je vous envoie deux lettres que j'écri
vant vos conseils, l'une au roi et l'autre à m
de Maintenon. Je les ai écrites sans faire de
lon, et je n'ai point ici de conseil : ainsi je vo
d'examiner si elles sont en état d'être donnée
que je les réforme si vous ne les trouvez pa
Je vous les envoie pour cela toutes décacheté
supposé que vous trouviez à propos de les pré
prenez la peine d'y mettre votre cachet. Je
aujourd'hui madame Racine pour la félici
vous donne le bon jour, et suis tout à vous.
reçus votre lettre qu'hier tout au soir, et j
envoie mes trois lettres à huit heures par la
Voilà, ce me semble, une assez grande di
pour le plus paresseux de tous les hommes.

me les renvoyer avant six heures, ou, pour mieux dire, avant cinq heures et demie du soir, afin que je les puisse donner avant que le roi entre chez madame de Maintenon. J'ai trouvé que *la trompette* et *les sourds* étoient trop joués (1), et qu'il ne falloit point trop appuyer sur votre incommodité, moins encore chercher de l'esprit sur ce sujet : du reste les lettres seront fort bien, et il n'en faut pas davantage. Je m'assure que vous donnerez un meilleur tour aux choses que j'ai ajoutées. Je ne veux point faire attendre votre jardinier. Je n'ai point encore de nouvelles de la maniere dont notre affaire sera tournée. M. de Chevrense veut que je le laisse achever ce qu'il a commencé, et dit que nous nous en trouverons bien. Je vous conseille de lui écrire un mot à votre loisir. On ne peut pas avoir plus d'amitié qu'il en a pour vous.

AU MEME.

Vos deux lettres sont à merveille, et je les donnerai tantôt. M. de Pontchartrain oublia de parler hier, et ne peut parler que dimanche. Mais j'en fus bien aise, parceque M. de Chevreuse aura le temps de le voir. M. de Pontchartrain me parla de notre autre pension, et de la petite académie, mais avec une bonté incroyable, en me disant que dans un autre temps il prétend bien faire d'autres choses pour vous et pour moi. Je ne crois pas aller à Auteuil ; ainsi ne m'y attendez point. Je ne crois pas même aller à Paris encore demain ; et en ce cas je vous prie de tout mon cœur

(1) Boileau avoit apparemment fait sur sa surdité quelque plaisanterie qui ne plut pas à l'ami dont il faisoit son

dessein de recommencer à y aller.

J'envoie à Paris pour un volume de M. de Noail
que mon laquais prétend avoir reporté chez lui ;
qu'on n'y trouve point. Cela me désole. Je vous p
de lui dire si vous ne croyez point l'avoir chez vo
Je vous donne le bon jour.

AU MEME.

Compiegne, le 4 m

Monsieur des Granges m'a dit qu'il avoit fait sig
hier nos ordonnances, et qu'on les feroit viser par le
après-demain ; qu'ensuite il les enverroit à M. D
gois, de qui vous les pourrez retirer. Je vous pri
me garder la mienne jusqu'à mon retour. Il n'y a p
ici de nouvelles. Quelques gens veulent que le s
de Casal soit levé ; mais la chose est fort douteus
on n'en sait rien de certain. Six armateurs de Sa
Malo ont pris dix-sept vaisseaux d'une flotte n

AU MEME.

Fontainebleau, le 3 octobre.

ancien laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a
id plaisir ce matin en m'apprenant de vos
s. A ce que je vois, vous êtes dans une fort
olitude à Auteuil, et vous n'en partez point.
ossible que vous puissiez être si long-temps
ne point faire du tout de vers? Je m'attends
a retour je trouverai votre satire des femmes
ent achevée. Pour moi, il s'en faut bien que je
i solitaire que vous. M. de Cavoie a voulu en-
ite force que je logeasse chez lui, et il ne m'a
ossible d'obtenir de lui que je fisse tendre un
votre maison, où je n'aurois pas été si magni-
it que chez lui, mais j'y aurois été plus tran-
nt et avec plus de liberté.

eut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne.
réchal de Lorge ayant fait assiéger par un
ient de son armée une petite ville nommée
, entre Philisbourg et Dourlach, les Allemands
u s'avancer pour la secourir. Il a eu avis qu'un
quarante escadrons avoit pris les devants, et
n'à une lieue et demie de lui, ayant devant
ruisseau assez difficile à passer. La ville a été
le premier jour, et 500 hommes qui étoient
nt été faits prisonniers de guerre. Le lende-
de Lorge a marché avec toute son armée sur
ante escadrons que je vous ai dits, et a fait
passer le ruisseau à seize de ses escadrons sou-
reste de la cavalerie. Les ennemis, voyant
loit à eux avec cette vigueur, s'en sont fuis à
ite, abandonnant leurs tentes, et leur bagage,

valiers. Ils en ont eu près de neuf cents
place. Il ne nous en a coûté qu'un maré
gis, un cavalier, et six dragons. M. de Lo
donné au pillage la ville de Pforzeim, e
petite ville auprès de laquelle étoient can
nemis. C'a été, comme vous voyez, une d
n'y a pas eu, à proprement parler, aucu
de leur part : tout ce qu'on a pris et tué,
poursuivant. Le prince d'Orange est pa
Hollande : son armée s'est rapprochée de
paremment se séparera bientôt. M. de L
me mande qu'il est en parfaite santé. Le r
merveilles.

AU MEME.

Marli, le 6 août

Je ferai vos présents ce matin. Je ne sa
encore quand je vous reverrai, parcequ'
toute heure des nouvelles d'Allemagne.
de M. de Luxembourg est bien plus grand

d'Orange, qui pensa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitieme, avec M. de Baviere, chez un curé près de Loo. Nous avons 25 ou 30 drapeaux, 55 étendards, 76 pieces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, sans tout ce qui est tombé dans la riviere. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois 24 heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux ennemis. Tout en vous écrivant il me vient en pensée de vous envoyer deux lettres, une de Bruxelles, l'autre de Vilvorde, et un récit du combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. d'Albergotti. Croyez que c'est comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne sais si vous le pourrez lire; car en écrivant j'étois accablé de sommeil, à-peu-près comme étoit M. Puy-Morin en écrivant ce bel arrêt sous M. Dongois (1). Le roi est transporté de joie et tous ses ministres de la grandeur de cette action. Vous me feriez un fort grand plaisir, quand vous aurez lu tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec cette même lettre que je vous écris, à M. l'abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année passée. Je suis assuré qu'il vous en aura obligation. Il pourra distribuer une partie des choses que je vous envoie en plusieurs articles, tantôt sous celui de Bruxelles, tantôt sous celui de Landefermé, où M. de Luxembourg campa le 31 juillet, à demi-lieue du

(1) M. Dongois étant obligé de passer la nuit à dresser le dispositif d'un arrêt d'ordre, le dictoit à M. Puy-Morin, frere de Boileau; et M. Puy-Morin écrivoit si promptement, que M. Dongois étoit étonné que ce jeune homme eût tant de disposition pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures, il voulut lire l'arrêt, et trouva que le jeune Puy-Morin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase.

culiers, comm[illegible]
quatre fois à la tête de divers escadrons, [illegible]
rassé des ennemis, ayant blessé de sa main l'
qui le vouloit emmener; le pauvre Vacoigne
côté; M. d'Arci, son gouverneur, tombé
de ses chevaux, le sien ayant été blessé; la
son sous-gouverneur, aussi blessé. M. le
Conti chargea aussi plusieurs fois, tantôt
valerie, tantôt avec l'infanterie, et regag
troisieme fois le fameux village de Nerwinde
le nom à la bataille, et reçut sur la tête
sabre d'un des ennemis, qu'il tua sur-le-c
duc chargea de même, regagna une sec
village, à la tête de l'infanterie, et comba
la tête de plusieurs escadrons de cavaleri
xembourg étoit, dit-on, quelque chose d
main, volant par-tout, et même s'opini
tinuer les attaques, dans le temps que le
étoient rebutés, menant en personne les
les escadrons à la charge. M. de Montmo
aîné, après avoir combattu plusieurs fo
sa brigade de cavalerie, reçut un coup
dans le temps qu'il se mettoit au-devan
pour le couvrir d'une décharge horribl
lui. M. le comte son frer

sans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigni tué, on a ses étendards; et ce fut à la tête de son régiment de François que le prince d'Orange chargea nos escadrons, en renversa quelques uns, et enfin fut renversé lui-même. Le lieutenant-colonel de ce régiment, qui fut pris, dit à ceux qui le prenoient, en leur montrant de loin le prince d'Orange : « Tenez, « messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre ». Je conjure M. l'abbé Renaudot, quand il aura fait son usage de tout ceci, de bien recacheter et cette lettre et mes mémoires, et de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs généraux des ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la riviere. Le prince d'Orange ne voulut pas : l'électeur de Baviere dit qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, et qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat M. de Luxembourg a envoyé à Tirlemont, où il étoit resté plusieurs officiers ennemis blessés, entre autres le comte de Solms, général de l'infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de Luxembourg, au lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur parole, et leur a fait offrir toutes sortes de rafraîchissements. « Quelle « nation est la vôtre »! s'écria le comte de Solms en parlant au chevalier du Rozel : « vous vous battez « comme des lions, et vous traitez les vaincus comme « s'ils étoient vos meilleurs amis ». Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout-à-coup, voulant par-là excuser leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf mille coups de canon, et nous quelque cinq ou six mille.

Je fais mille compliments à M. l'abbé Renaudot : et j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il peut, le malheureux Mercure galant de défigurer notre victoire.

Il y avoit sept lieues du camp dont M. de Luxem-

Paris, le 4 juin.

Je vous écrivis hier au soir une assez longue lettre
et qui étoit toute remplie du chagrin que j'avois alors
causé par un tempérament sombre qui me domino
et par un reste de maladie ; mais je vous en écr
une aujourd'hui toute pleine de la joie que m'a ca
l'agréable nouvelle que j'ai reçus. Je ne saurois vo
exprimer l'alégresse qu'elle a excitée dans toute no
famille ; elle a fait changer de caractere à tout le mon
M. Dongois le greffier est présentement un hom
jovial et folâtre ; M. l'abbé Dongois, un bouffon et
badin : enfin il n'y a personne qui ne se signale par
témoignages extraordinaires de plaisir et de satis
tion, et par des louanges et des exclamations sans
sur votre bonté, votre générosité, votre amitié,
A mon sens néanmoins, celui qui doit être le plu
tisfait, c'est vous ; et le contentement que vous d
avoir eu vous-même d'avoir obligé si efficacement
cette affaire tant de personnes qui vous estime
qui vous honorent depuis si long-temps, est un p
qu'il ne procede que

le bien imprévu et excessif que vous lui avez
e que j'admire le plus, c'est la félicité de la
nstance qui a fait que, demandant pour lui la
dre de toutes les chanoinies de la Sainte-Cha-
, nous lui avons obtenu la meilleure. *O factum*
! Vous pouvez compter que vous aurez désor-
en lui un homme qui disputera avec moi de zele et
itié pour vous. J'avois résolu de ne vous envoyer
te de mon ode sur Namur que quand je l'aurois
en état de n'avoir plus besoin que de vos correc-
; mais en vérité vous m'avez fait trop de plaisir
ne pas satisfaire sur-le-champ la curiosité que
avez peut-être conçue de la voir. Ce que je vous
c'est de ne la montrer à personne, et de ne la
épargner. J'y ai hasardé des choses fort neuves,
'à parler de la plume blanche que le roi a sur
hapeau. Mais, à mon avis, pour trouver des ex-
ions nouvelles en vers, il faut parler de choses
'aient point été dites en vers. Vous en jugerez,
à tout changer si cela vous déplait. L'ode sera
x-huit stances. Cela fait cent quatre-vingts vers.
croyois pas aller si loin. Voici ce que vous n'avez
vu. Je vais le mettre sur l'autre feuillet.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimas;
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats :
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui domta Lille, Courtrai,
Gand la constante Espagnole,
Luxembourg, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht, et Cambrai.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler ;

De loin sou[illegible]
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Approchez, troupes altieres
Qu'unit un même devoir:
A couvert de ces rivieres,
Venez, vous pouvez tout voir.
Contemplez bien ces approches,
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrein,
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'ame,
Marcher tranquille et serein.

Voyez dans cette tempête
Par-tout se montrer aux yeux
La plume qui ceint sa tête
D'un cercle si glorieux.
A sa blancheur remarquable,
Toujours un sort favorable
[illegible] dans les combats;

Au-delà de ce Granique
Que tardez-vous d'avancer?

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Hé quoi! son aspect vous glace!
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamise
Et de la Drave soumise
Jusqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur:
Son gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur.
Déja jusques à ses portes
Je vois nos fieres cohortes
S'ouvrir un large chemin;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
Monter le sabre à la main.

C'en est fait, je viens d'entendre
Sur les remparts éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse: ils sont rendus.
Rappelez votre constance,
Fiers ennemis de la France:
Et désormais gracieux,
Allez à Liege, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime

Sait encor les avenues
Et des sources inconnues
A l'auteur de Saint-Paulin (1)

Je vous demande pardon de la peine que
aurez peut-être à déchiffrer tout ceci, que je v
écrit sur un papier qui boit. Je vous le récrirois
mais il est près de midi, et j'ai peur que la po
parte. Ce sera pour une autre fois. Je vous em
de tout mon cœur.

DU MEME.

Paris, le

Je vous écrivis hier avec toute la chaleur q
une méchante nouvelle le refus que fait l
Paris de se démettre de sa chanoinie. Ainsi
gerez bien par ma lettre que ce ne sont pas
qu'il est des remerciements que je médite
je suis même honteux de ceux que j'ai dé
vous dire le vrai, le contretemps est fâc
quand je songe aux chagrins qu'il m'a dé
jamais pens

si inutilement. Ne croyez pas toutefois, quoi
uisse arriver, que cela diminue en moi le sen-
des obligations que je vous ai. Je sens bien
i'y a qu'une étoile bizarre et infortunée qui
apêcher le succès d'une affaire si bien con-
et où vous avez également signalé votre pru-
et votre amitié. Je vous ai mandé par ma der-
lettre ce que M. de Pontchartrain avoit ré-
à M. l'abbé Renaudot touchant nos ordon-
, comme il a fait de la distinction entre les
que vous aviez de le presser et celles que
d'attendre.
e doute point, monsieur, que vous ne soyez
ille de quelque grand et heureux évènement;
e ne me trompe, le roi va faire la plus triom-
campagne qu'il ait jamais faite. Il fera grand
à M. de la Chapelle, qui, si nous l'en voulions
, nous engageroit déja à imaginer une médaille
prise de Bruxelles, dont je suis persuadé qu'il
fait le type en lui-même. Vous m'avez fort ré-
e me mander la part qu'a madame de Main-
dans notre affaire. Je ne manquerai pas de me
r l'honneur de lui écrire; mais il faut aupara-
ue notre embarras soit éclairci, et que je sache
it parler sur le ton gai ou sur le ton triste.
a quatrieme lettre que vous devez avoir reçue
i depuis six jours. Trouvez bon que je vous
ıcore ici de ne rien montrer à personne du frag-
nforme que je vous ai envoyé, et qui est tout
des négligences d'un ouvrage qui n'est point
digéré. Le mot de *voir* y est répété par-tout
au dégoût. La stance *Grands défenseurs de*
agne, etc. rebat celle qui dit, *Approchez,*
es altieres, etc. Celle sur la plume blanche
est encore un peu en maillot, et je ne sais si je
ierai avec *Mars, et sa sœur la Victoire.*

ment m'éclairer[illegible]
enverrai l'ouvrage complet. [illegible]
que je doive parler de M. de Luxembourg. [illegible]
gnorez pas combien notre maître est chatouilleu
les gens qu'on associe à ses louanges. Cependa
suivi mon inclination. Adieu, mon cher mo
Croyez qu'heureux ou malheureux, gratifié
gratifié, payé ou non payé, je serai toujours
vous.

DU MEME.

Paris, le 13 j

Je ne suis revenu que ce matin d'Aute
été passer durant quatre jours la mauva
que m'avoit donnée le bizarre contretem
est arrivé dans l'affaire de la chambinie.
arrivant à Paris votre dernière lettre, qui
solé, aussi-bien que celle que vous av
l'abbé Dongois. J'ai été fort surpris d'
M. de Chamlai n'avoit point encore r
ment que je lui ai envoyé sur-le-cham
[illegible] en même temps que
[illegible]. Je lui

nt à mon frere le bénéfice que nous deman-
, a encore augmenté le zele et la passion très
re que j'ai pour elle. Je suis ravi de voir que sa
e personne ne sera point en danger cette cam-
e; et, gloire pour gloire, il me semble que les
ers sont aussi bons à cueillir sur le Rhin et sur
nube que sur l'Escaut et sur la Meuse. Je ne
parle point du plaisir que j'aurai à vous em-
er plutôt que je ne croyois; car cela va sans dire.
ous avez bien fait de ne me point envoyer par
vos remarques sur mes stances, et d'attendre à
entretenir que vous soyez de retour, puisque
en bien juger il faut que je vous aie communi-
nparavant les différentes manieres dont je puis
ourner, et les retranchements ou les augmenta-
que j'y puis faire. Je vous prie de bien témoi-
au R. P. de la Chaise l'extrême reconnoissance
j'ai de toutes ses bontés. Nous devons encore
lundi prochain, M. Dongois et moi, prendre
me Racine pour la mener avec nous chez M. de
qui ne doit être revenu de la campagne que ce
-là. J'ai fait ma sollicitation pour vous à M. l'abbé
on. Il m'a dit que c'étoit une chose un peu dif-
à l'heure qu'il est d'être payé au trésor royal.
i ai représenté que vous étiez actuellement dans
rvice, et qu'ainsi vous étiez au même droit que
oldats et les autres officiers du roi. Il m'a avoué
je disois vrai, et s'est chargé d'en parler très for-
nt à M. de Pontchartrain. Il me doit rendre ré-
se aujourd'hui à notre assemblée. Adieu le type
I. de la Chapelle sur Bruxelles: il étoit pourtant
gné fort heureusement et fort à propos. Mais, à
sens, les médailles prophétiques dépendent un
du hasard, et ne sont pas toujours sûres de réus-
Nous voilà revenus à Heidelberg. Je propose pour
, *Heidelberga deleta;* et nous verrons ce soir

Charpentier
x pour la médaille : le
rdere au possim rogas. Or, comm
Heidelberg, c'est à vous à le deviner; car ni moi,
i même, je crois, M. Charpentier, n'en savons rien.
e ne vous parle presque point, comme vous voyez,
de notre chagrin sur la chanoinie, parceque vos
lettres m'ont rassuré, et que d'ailleurs il n'y a point
de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me
faites espérer de vous revoir bientôt ici de retour.
Adieu, mon cher monsieur. Aimez-moi toujours, et
croyez qu'il n'y a personne qui vous honore et vous
révère plus que moi.

DU MEME.

Paris, jeudi so

Je ne saurois, mon cher monsieur, vous expr
prise; et quoique j'eusse les plus grande
de, je ne laissois pas encore
douzen. C'est vo

aisons que moi. Témoignez bien à M. de Ca-
is que j'ai de sa joie, et à M. de Luxembourg
onds respects. Je vous donne le bon soir, et
ant que je le dois, tout à vous.

ACINE A M. DE BONREPAUX.

Paris, le 28 juillet.

bsence hors de cette ville est cause que je
ai point écrit depuis dix jours. Il s'est pour-
é beaucoup de choses très dignes de vous
dées. M. de Luxembourg, après avoir battu
de cinq mille chevaux commandé par le
Tilly, a mis le siege devant Huy, dont il a
le et le château en trois jours, et de là a mar-
rince d'Orange, avec lequel il est peut-être
is à l'heure qu'il est. Monseigneur a passé
et, s'étant mis à la tête d'une armée de plus
ate-six mille hommes, a marché droit au
Bade, en intention de le chercher par-tout
ombattre, et de l'attaquer même dans ses
ments, s'il prend le parti de se retrancher.
qui a le plus réjoui tout le public, c'est la
le la flotte de Hollande et d'Angleterre, qui
e, au cap de Saint-Vincent, entre les mains
Tourville. J'entretins hier son courier, qui
valier de Saint-Pierre, frere du comte de
rre, lequel fut cassé il y a deux ans. Je vous
passant qu'on trouve que M. de Tourville a
honnêtement d'envoyer dans cette occasion
er de Saint-Pierre; et on espere que la bonne
dont il est chargé fera peut-être rétablir
. Quoi qu'il en soit, la flotte qu'on appelle
ne a donné tout droit dans l'embuscade.

vres marchands, se voyant [illegible]
qu'ils ont pu pour se sauver; les uns se sont é
à la côte de Lagos, les autres sous les mura
Cadis, et il y en a eu quelque trente-six qui ont
moyen d'entrer dans le port. On leur a brûlé o
à fond quarante-cinq navires marchands, et
guerre, et on leur a pris deux bons vaisse
guerre hollandois tout neufs de soixante-si
de canon, et vingt-cinq navires marchand
compter deux vaisseaux génois qui étoient
pour des marchands d'Amsterdam, et dont
valier de Saint-Pierre, qui est venu dessus
Roses, estime la charge au moins six ce
écus. On ne doute pas qu'une perte si cons
n'excite de grandes clameurs contre le prin
range, qui avoit toujours assuré les alliés q
ne mettrions cette année à la mer que po
enfuir, et nous empêcher d'être brûlés. Le
de Saint-Pierre a rencontré le comte d'Estré
près à la hauteur de Malque, et prêt à ent
le détroit. Le roi a été très aise de cette nouv
l'on a sue d'abord par un courier du duc d
mont, et par des lettres des marchands. On
ici des mouvements qui se font au pays où v

A BOILEAU.

Versailles, le 9 juillet.

e vais aujourd'hui à Marli, où le roi demeurera près
un mois; mais je ferai de temps en temps quelques
yages à Paris, et je choisirai les jours de la petite
ademie. Cependant je suis bien fâché que vous ne
ayez pas donné votre ode; j'aurois peut-être trouvé
elque occasion de la lire au roi: je vous conseille
me de me l'envoyer. Il n'y a pas plus de deux lieues
Auteuil à Marli. Votre laquais n'aura qu'à me de-
nder et me chercher dans l'appartement de M.
lix. Je vous prie de renvoyer mon fils à sa mere:
ppréhende que votre grande bonté ne vous coûte
peu trop d'incommodité. Je suis entièrement à
us.

AU MEME.

Paris, le lundi 20 janvier 1698.

'ai reçu une lettre de la mere abbesse de Port-
oyal, qui me charge de vous faire mille remercie-
nts de vos épitres que je lui ai envoyées de votre
rt. On y est charmé et de l'épitre de l'Amour de
eu, et de la maniere dont vous parlez de M. Ar-
uld: on voudroit même que ces épitres fussent
primées en plus petit volume. Ma fille aînée, à qui
les ai aussi envoyées, a été transportée de joie de ce
e vous vous souvenez encore d'elle. Je pars dans
moment pour Versailles, d'où je ne reviendrai que
medi. J'ai laissé à ma femme ma quittance pour re-
voir ma pension d'homme de lettres.

il, mercredi.

re instruit de
ous avons ce
n frere et moi,
mmes arrivés
et sitôt qu'on
er. Il nous a
ort obligeam-
paru fort con-
incommodité
apporter des
, afin que je le
nt en matiere,
ge de ma façon
es ; mais que la
e fort délicate,
our en parler;
gie, et qu'alun
à fond ; qu'il
'amour affectif
r étoit absolu-
ition ; au lieu
ition parfaite;
le pécheur, un
t qu'avec l'ab-
débite en assez
t ce que beau-
t sur ce sujet,
que l'amour de
nécessaire pour
re le chanoine

applaudissoit des yeux et du geste à chaque mot qu'il disoit, témoignant être ravi de sa doctrine et de son énonciation. Pour moi, je suis demeuré assez froid et assez immobile. Et enfin, lorsqu'il a été las de parler, je lui ai dit que j'avois été fort surpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, et qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un ouvrage contre les jésuites : que ce seroit une chose bien étrange si soutenir qu'on doit aimer Dieu s'appeloit écrire contre les jésuites : que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains qui soutenoient qu'on doit nécessairement aimer Dieu, et en des termes beaucoup plus forts que ceux qui étoient dans mes vers ; que j'avois si peu songé à écrire contre sa société, que les premiers à qui j'avois lu mon ouvrage, c'étoient six jésuites des plus célebres, qui m'avoient tous dit unanimement qu'un chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentiments sur l'amour de Dieu que ceux que j'avois mis en rimes ; qu'ensuite j'avois brigué de le lire à M. l'archevêque de Paris, qui en avoit paru transporté, aussi-bien que M. de Meaux : que néanmoins, si sa révérence croyoit mon ouvrage périlleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisit de mes fautes ; que je lui faisois donc le même compliment que j'avois fait à M. l'archevêque lorsque je le lui récitai, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être approuvé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, et de trouver bon même que je lui répétasse beaucoup d'endroits. Il a fort loué mon dessein, et je lui ai lu mon épître avec toute la force et toute l'harmonie que j'ai pu. J'oubliois que je lui ai dit encore auparavant une chose qui l'a assez étonné ; c'est à savoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon ouvrage que mettre en rimes la doctrine qu'il venoit

indubitable, voilà qui est merveilleux; il fa
cela au roi; répétez-moi encore cet endroit;
là ce que M. Racine m'a lu? Il a été sur-tout
mement frappé de ces vers que vous lui aviez
et que je lui ai récités avec toute l'énergie dont
capable :

Cependant on ne voit que docteurs, même auster
Qui, les semant par-tout, s'en vont pieusement
De toute piété, etc.

Il est vrai que je me suis avisé heureusemen
sérer dans mon épître huit vers que vous
pas approuvés, et que mon frere juge très à
d'y rétablir. Les voici; c'est ensuite de ce ver

Oui, dites-vous; allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne:
Qui m'aime? c'est celui qui fait ce que j'ordonne.
Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoû
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame épro
Courez toujours à lui; qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

avez lues au roi : encore ne nous a-t-il laissé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à sa maison de campagne ; et il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voyez donc, monsieur, que si je ne suis bon poëte il faut que je sois bon récitateur. Après avoir quitté le P. de la Chaise nous avons été voir le P. Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'épître. Je ne vous dirai point les louanges outrées qu'il m'a données : il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit père théologien avec qui j'eus une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien étoit le dernier des hommes ; que si sa société avoit à être fâchée ce n'étoit pas de mon ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet ouvrage étoit fait contre les jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir au courant de la plume. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos. Cependant je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de madame de Maintenon, afin que je lui en redonne une autre où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis tout à vous.

A BOILEAU.

Fontainebleau, le 28 septembre.

Je suppose que vous êtes de retour de votre voyage, afin que vous puissiez bientôt m'envoyer vos avis sur un nouveau cantique que j'ai fait depuis que je suis ici, et que je ne crois pas qui soit suivi d'aucun autre. Ceux que Moreau a mis en musique ont extrê-

indubitable, voilà qui est merveilleux; il fa
cela au roi; répétez-moi encore cet endroit;
là ce que M. Racine m'a lu? Il a été sur-tout
mement frappé de ces vers que vous lui aviez
et que je lui ai récités avec toute l'énergie dont
capable :

Cependant on ne voit que docteurs, même auster
Qui, les semant par-tout, s'en vont pieusement
De toute piété, etc.

Il est vrai que je me suis avisé heureusemen
sérer dans mon épître huit vers que vous
pas approuvés, et que mon frere juge très à
d'y rétablir. Les voici; c'est ensuite de ce ver

Oui, dites-vous; allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne:
Qui m'aime? c'est celui qui fait ce que j'ordonne.
Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégo
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame épro
Courez toujours à lui; qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

lues au roi : encore ne nous a-t-il laissé partir
la charge que nous l'irions voir à sa maison de
agne ; et il s'est chargé de nous faire avertir
our où nous l'y pourrions trouver seul. Vous
donc, monsieur, que si je ne suis bon poëte
t que je sois bon récitateur. Après avoir quitté
de la Chaise nous avons été voir le P. Gail-
à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser,
l'épître. Je ne vous dirai point les louanges
es qu'il m'a données : il m'a traité d'homme in-
de Dieu, m'a dit qu'il n'y avoit que des co-
qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai
ssouvenir du petit père théologien avec qui
une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit
e théologien étoit le dernier des hommes ; que
société avoit à être fâchée ce n'étoit pas de mon
ge, mais de ce que des gens osoient dire que
ivrage étoit fait contre les jésuites. Je vous écris
ci à dix heures du soir au courant de la plume.
en ferez tel usage que vous jugerez à propos.
ndant je vous prie de retirer la copie que vous
mise entre les mains de madame de Mainte-
afin que je lui en redonne une autre où l'ou-
soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous
asse de tout mon cœur, et suis tout à vous.

A BOILEAU.

Fontainebleau, le 28 septembre.

uppose que vous êtes de retour de votre voyage,
que vous puissiez bientôt m'envoyer vos avis sur
ouveau cantique que j'ai fait depuis que je suis
t que je ne crois pas qui soit suivi d'aucun au-
eux que Moreau a mis en musique ont extrê-

chanter au pr
septième chapitre de la Sage
ont été tirés : je ne les donnerai point qu
passé par vos mains ; mais vous me ferez plaisir d
me les renvoyer le plutôt que vous pourrez. Je vou
drois bien qu'on ne m'eût point engagé dans
embarras de cette nature ; mais j'espere m'en ti
en substituant à ma place ce M. Bardou que vo
avez vu à Paris.

Vous savez bien, sans doute, que les Allema
ont repassé le Rhin, et même avec quelque es
de honte. On dit qu'ou leur a tué ou pris s
huit cents hommes, et qu'ils ont abandonné
pieces de canon. Il est venu une lettre à Mad
par laquelle on lui mande que le Rhin s'étoit dé
tout-à-coup, et que près de quatre mille Alle
ont été noyés ; mais au moment que je vou
le roi n'a point encore reçu de confirmation
nouvelle. On dit que mylord Barclay est devan
pour le bombarder ; M. le maréchal de Ville
jeté dedans. Voilà toutes les nouvelles de la
Si vous voulez je vous en dirai d'autres de
conséquence.

M. de Toureil est venu ici présenter le di
[illegible] au roi et à la reine d'Ang
[illegible]istres. Il a par-t

démie, qui me paroit n'avoir pas tant de partisans que l'autre. J'avois dit plusieurs fois à M. Thierry qu'il auroit dû faire quelques pas pour ce dernier dictionnaire, et il ne lui auroit pas été difficile d'en avoir le privilege; peut-être même il ne le seroit pas encore. On commence à dire que le voyage de Fontainebleau pourra être abrégé de huit ou dix jours, à cause que le roi y est fort incommodé de la goutte. Il en est au lit depuis trois ou quatre jours : il ne souffre pas pourtant beaucoup, Dieu merci; et il n'est arrêté au lit que par la foiblesse qu'il a encore aux jambes. Il me paroit, par les lettres de ma femme, que mon fils a grande envie de vous aller voir à Auteuil : j'en serai fort aise, pourvu qu'il ne vous embarrasse point du tout. Je prendrai en même temps la liberté de vous prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler sérieusement et à se mettre en état de vivre en honnête homme. Je voudrois bien qu'il n'eût pas l'esprit autant dissipé qu'il l'a par l'envie démesurée qu'il témoigne de voir des opéra et des comédies. Je prendrai là-dessus vos avis quand j'aurai l'honneur de vous voir; et cependant je vous supplie de ne lui pas témoigner le moins du monde que je vous aie fait aucune mention de lui. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, et suis entièrement à vous.

AU MEME.

Fontainebleau, le 3 octobre.

Je vous suis bien obligé de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait réponse. Comme je suppose

fait souvent son thème [illegible]

Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus....

J'ai choisi ce tour parcequ'il est conforme au te
qui parle de la fin imprévue des réprouvés ; j
voudrois bien que cela fût bon, et que vous pu
passer et approuver *Par une fin soudaine*
dit précisément la même chose. Voici comme j'
mis d'abord,

Quand, déchus d'un bien frivole
Qui comme l'ombre s'envole
Et ne revient jamais plus....

Mais ce *jamais* me paroît un peu nuis pour r
le vers ; au lieu que *Qui passe et ne revien*
me sembloit assez plein et assez vif. D'ailleu
mis à la troisième stance *Pour trouver un*
fragile, et c'est la même chose qu'un bien
ainsi tâchez de vous accoutumer à la premi
nière, ou trouvez quelque autre chose qui vo
fasse. Dans la seconde stance,

condamnent eux-mêmes. Pour le second vers j'avois mis,

Diront-ils avec des cris....

Mais j'ai cru qu'on pouvoit leur faire tenir tout ce discours sans mettre *diront ils*, et qu'il suffisoit de mettre à la fin, *Ainsi d'une voix plaintive*, et le reste, par où on fait entendre que tout ce qui précede est le discours des réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les Odes d'Horace.

Et voilà que triomphants....

Je me suis laissé entraîner au texte, *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei :* et j'ai cru que ce tour marquoit mieux la passion ; car j'aurois pu mettre, *Et maintenant triomphants*, etc. Dans la troisieme stance,

Qui nous montroit la carriere
De la bienheureuse paix.

On dit la carriere de la gloire, la carriere de l'honneur, c'est-à-dire par où on court à la gloire, à l'honneur. Voyez si l'on ne pourroit pas dire de même la carriere de la bienheureuse paix ; on dit même la carriere de la vertu : du reste je ne devine pas comment je le pourrois mieux dire. Il reste la quatrieme stance. J'avois d'abord mis le mot de repentance : mais outre qu'on ne diroit pas bien les remords de la repentance, au lieu qu'on dit les remords de la pénitence ; ce mot de pénitence, en le joignant avec tardive, est assez consacré dans la langue de l'Ecriture, *serò pœnitentiam agentes.* On dit la pénitence d'Antiochus, pour dire une pénitence tardive et inutile : on dit aussi dans ce sens

fut partie. Voi

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Les saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre sentimen
tout ceci. J'ai dit franchement que j'attendois
critique avant que de donner mes vers au mu
et je l'ai dit à madame de Maintenon, qui a
la occasion de me parler de vous avec beauco
mitié. Le roi a entendu chanter les deux aut
tiques, et a été fort content de M. Moreau
nous espérons que cela pourra faire du bien
a rien ici de nouveau. Le roi a toujours la
et en est au lit. Une partie des princes sont
de l'armée; les autres arriveront demain
demain. Je vous félicite du beau temps
je crois que vous l'avez g
plus tran

AU MEME.

Fontainebleau, le 6 octobre.

J'ai parlé à M. de Pontchartrain, le conseiller, du garçon qui vous a servi; et M. le comte de Fiesque, à ma priere, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il feroit son possible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écrivissiez vous-même, au lieu de lui faire écrire par un autre. Ainsi je vous conseille de forcer un peu votre paresse, et de m'envoyer une lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poste.

J'ai déja fait naître à madame de Maintenon une grande envie de voir de quelle maniere vous parlez de Saint-Cyr. Elle a paru fort touchée de ce que vous aviez eu même la pensée d'en parler; et cela lui donne occasion de dire mille biens de vous. Pour moi, j'ai une extrême impatience de voir ce que vous me dites que vous m'enverrez. Je n'en ferai part qu'à ceux que vous voudrez, à personne même si vous le souhaitez. Je crois pourtant qu'il sera très bon que madame de Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour sa maison. Ne vous mettez pas en peine; je le lirai du ton qu'il faut, et je ne ferai point tort à vos vers.

Il n'y a ici aucune nouvelle. L'armée de M. de Luxembourg commence à se séparer, et la cavalerie entre dans ses quartiers de fourrage. Quelques gens vouloient hier que le duc de Savoie pensât à assiéger Nice à l'aide des galeres d'Espagne; mais le comte d'Estrées ne tardera guere à donner la chasse aux galeres et aux vaisseaux espagnols, et doit arriver incessamment vers les côtes d'Italie. Le roi grossit

plaisir qu'il a eue avec vous. Je vous sui
versation qu'il a eue avec vous. Je vous sui
obligé que vous ne le sauriez dire de vouloi
vous amuser avec lui. Le plaisir qu'il prend
avec vous me donne assez bonne opinion de
s'il est jamais assez heureux pour vous en
parler de temps en temps, je suis persuadé q
l'admiration dont il est prévenu cela lui fera
grand bien du monde. J'espere que cet hive
voudrez bien faire chez moi de petits dinés
prétends tirer tant d'avantages. M. de Cavo
fait ses compliments. J'appris hier la mort du
abbé de Saint-Réal.

AU MEME.

Fontainebleau, le 8 o

Je vous demande pardon si j'ai été si lon
sans vous faire réponse ; mais j'ai voulu avan
choses prendre un temps favorable pour rec
der M. Manchon (1) à M. de Barbezieux. Je
et il m'a fort assuré qu'il feroit son possible

qui m'a fait un mémoire que je présenterai à M. de Barbezieux dès que je le verrai. Je lui ai dit que M. l'abbé Louvois voudroit bien joindre ses prieres aux nôtres, et je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

Je suis bien aise que vous ayez donné votre épître à M. de Meaux, et que M. de Paris soit disposé à vous donner une approbation authentique. Vous serez surpris quand je vous dirai que je n'ai point encore rencontré M. de Meaux, quoiqu'il soit ici; mais je ne vais guere aux heures où il va chez le roi, c'est-à-dire au lever et au coucher : d'ailleurs la pluie, presque continuelle, empêche qu'on ne se promene dans les cours et dans les jardins, qui sont les endroits où l'on a coutume de se rencontrer. Je sais seulement qu'il a présenté au roi l'ordonnance de M. l'archevêque de Reims : elle m'a paru très forte, et il y explique très nettement la doctrine qu'il condamne. Votre épître ne peut qu'être très bien reçue; et il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, et qu'elle paroîtra fort à propos. On a eu la nouvelle aujourd'hui que M. le prince de Conti étoit arrivé en Pologne; mais on n'en sait pas davantage, n'y ayant point encore de courier qui soit venu de sa part. M. l'abbé Renaudot vous en dira plus que je ne saurois vous en écrire. Je n'ai pas fort avancé le mémoire dont vous me parlez. Je crains même d'être entré dans des détails qui l'allongeront bien plus que je ne croyois. D'ailleurs vous savez la dissipation de ce pays-ci. Pour m'achever, j'ai ma seconde fille à Melun, qui prendra l'habit dans huit jours. J'ai fait deux voyages pour essayer de la détourner de cette résolution, ou du moins pour obtenir d'elle qu'elle différât encore six mois; mais je l'ai trouvée inébranlable. Je souhaite qu'elle se trouve aussi heureuse dans ce nouvel état qu'elle a eu d'em-

Boileau pour le prier d'y [illegible]
de vouloir bien partir exprès de Versailles en
pour me donner cette satisfaction. Vous jug
tout cela cause assez d'embarras à un homm
s'embarrasse aussi aisément que moi. Plaign
un peu dans votre profond loisir d'Auteuil, e
sez si je n'ai pas été plus exact à vous mand
nouvelles. La paix en a fourni d'assez considé
et qui nous donneront assez de matiere pou
entretenir quand j'aurai l'honneur de vous
Ce sera au plus tard dans quinze jours; car j
rai deux ou trois jours avant le départ du
suis entièrement à vous.

AU MEME.

Denys d'Halicarnasse, pour montrer que
du style consiste principalement dans l'arr
des mots, cite un endroit de l'Odyssée où
Eumée étant sur le point de se mettre à
déjeûner, Telémaque arrive tout-à-coup d
son d'Eumée: les chiens, qui le sentent
[illegible] la queue;

tisans, mais qui ne laissent pas de charmer par la maniere dont le poëte a eu soin de les arranger. En lisant cet endroit je me suis souvenu que dans une de vos nouvelles remarques vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homere ait employé un seul mot bas. C'est à vous de voir si cette remarque de Denys d'Halicarnasse n'est point contraire à la vôtre, et s'il n'est point à craindre qu'on ne vienne vous chicaner là-dessus. Prenez la peine de lire toute la réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui m'a paru très belle et merveilleusement exprimée; c'est dans son traité περι συνθεσεως ὀνοματων, à la troisieme page.

J'ai fait réflexion aussi qu'au lieu de dire que le mot d'âne est en grec un mot très noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, et qui est comme celui de cerf, de cheval, de brebis, etc.; le *très noble* me paroit un peu trop fort.

Tout ce traité de Denys d'Halicarnasse, dont je viens de vous parler et que je relus hier tout entier avec un grand plaisir, me fit souvenir de l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des paroles ne fait rien pour l'éloquence, et qu'on ne doit regarder qu'au sens; et c'est pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un auteur par son traducteur, quelque mauvais qu'il soit, que par la lecture de l'auteur même. Je ne me souviens point que vous ayez relevé cette extravagance, qui vous donnoit pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule.

Pour le mot de μιγεσθαι, qui a quelquefois la signification que vous savez, il signifie souvent converser simplement. Voici des exemples tirés de l'Ecriture. Dieu dit à Jérusalem, dans Ezéchiel, *Congregabo tibi amatores tuos cum quibus commista es*, etc. Dans le prophete Daniel, les deux vieillards,

tendent qui étoit avec [illegible]
commisceri. Ils disent aussi à Susanne, [illegible]
nobis, et commiscere nobiscum. Voilà *comm*
ceri dans le premier sens. Voici des exemples du
cond sens. Saint Paul dit aux Corinthiens, *Ne c*
misceamini fornicariis : « N'ayez point de
« merce avec les fornicateurs ». Et expliquant ce
a voulu dire par-là, il dit qu'il n'entend point p
des fornicateurs qui sont parmi les gentils ; a
ment, ajoute-t-il, il faudroit renoncer à vivre
les hommes : mais quand je vous ai mandé de n
point de commerce avec les fornicateurs, *non*
misceri, j'ai entendu parler de ceux qui se
roient trouver parmi les fideles ; et non seu
avec les fornicateurs, mais encore avec les
et les usurpateurs du bien d'autrui, etc. Il e
même du mot *cognoscere*, qui se trouve d
deux sens en mille endroits de l'Ecriture.

Encore un coup, je me passerois de la fau
dition de Tussanus, qui est trop clairement
par l'endroit des servantes de Pénélope. M.
ne peut-il pas avoir quelque ami grec qui
nisse des mémoires?

tous les ans (1). Cette grace m'est d'autant plus chere, que je la regarde comme une suite de la protection glorieuse dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, et qui a toujours fait ma plus grande ambition. Aussi, en conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je leur puisse laisser, je veux dire les marques de la protection de V. A. S. Je n'ose en dire davantage ; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciements vous fatignent presque autant que les louanges. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR, etc.

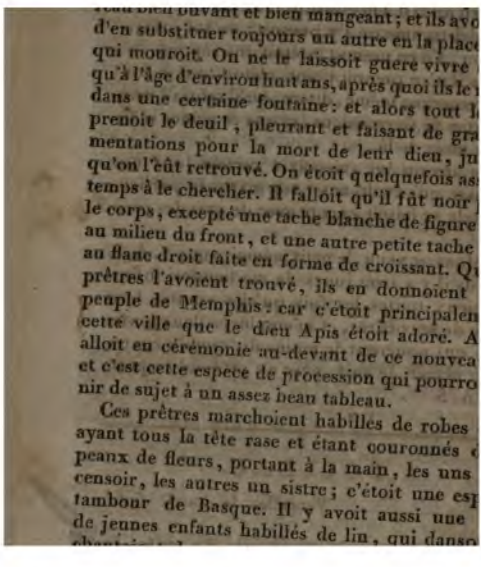
AU MEME.

J'AI parcouru tout ce que les anciens auteurs ont dit de la déesse Isis, et je ne trouve point qu'elle ait été adorée en aucun pays sous la figure d'une vache, mais seulement sous la figure d'une grande femme toute couverte d'un grand voile de différentes couleurs et ayant au front deux cornes en forme de croissant. Les uns disent que c'étoit la Lune, les autres Cérès, d'autres la Terre, et quelques autres cette même Io qui fut changée en vache par Jupiter.

Mais voici ce que je trouve du dieu Apis, qui sera, ce me semble, beaucoup plus propre à entrer dans les ornements d'une ménagerie. Ce dieu étoit,

---

(1) Sa charge de trésorier de France à Moulins étoit dans le casuel de M. le Prince, qui lui faisoit tous les ans donner une quittance de la paulette.



veau bien buvant et bien mangeant ; et ils avo
d'en substituer toujours un autre en la place
qui mouroit. On ne le laissoit guere vivre
qu'à l'âge d'environ huit ans, après quoi ils le
dans une certaine fontaine : et alors tout l
prenoit le deuil, pleurant et faisant de gra
mentations pour la mort de leur dieu, ju
qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois as
temps à le chercher. Il falloit qu'il fût noir
le corps, excepté une tache blanche de figure
au milieu du front, et une autre petite tache
au flanc droit faite en forme de croissant. Q
prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient
peuple de Memphis : car c'étoit principalem
cette ville que le dieu Apis étoit adoré. A
alloit en cérémonie au-devant de ce nouvea
et c'est cette espece de procession qui pourro
nir de sujet à un assez beau tableau.

Ces prêtres marchoient habillés de robes
ayant tous la tête rase et étant couronnés
peaux de fleurs, portant à la main, les uns
censoir, les autres un sistre ; c'étoit une esp
tambour de Basque. Il y avoit aussi une
de jeunes enfants habillés de lin, qui danso

loit même sur son choix de grandes conjectures ou le bonheur ou de malheur pour l'avenir. Il y avoit auprès de ces deux temples un puits d'où l'on tiroit de l'eau pour sa boisson; car on ne le laissoit jamais boire de l'eau du Nil. On consultoit même ce plaisant lieu; et voici comme on s'y prenoit: on lui présentoit à manger; s'il en prenoit, c'étoit une réponse très favorable; s'il n'en prenoit point, c'étoit tout le contraire. On remarqua même, dit-on, qu'il refusa à manger de la main de Germanicus, et que ce prince mourut à deux mois de là.

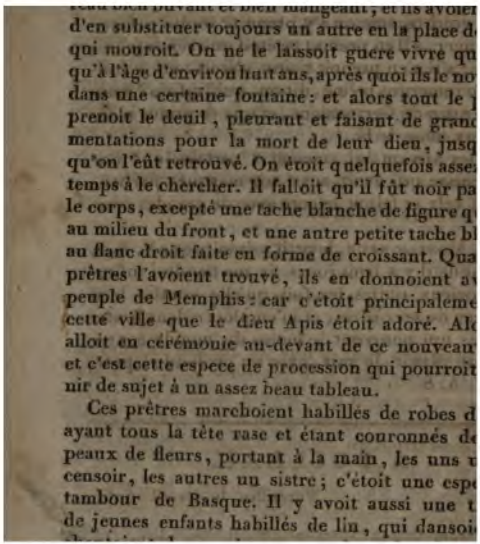
Tous les ans on lui amenoit à certain jour une jeune génisse qui avoit aussi ses marques particulières; et cela se faisoit encore avec de grandes cérémonies.

Voilà, MONSEIGNEUR, le petit mémoire que V. A. S. me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien m'honorer de ses ordres, et m'employer dans toutes les choses qui pourront le moins du monde contribuer à son plaisir. Je suis, avec un profond respect, de V. A. S.

A BOILEAU.

Versailles, le 4 avril 1696.

JE suis très obligé au P. Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part et de la part de sa compagnie. Je n'avois point entendu parler de la harangue de leur régent: et comme ma conscience ne me reprochoit rien à l'égard des jésuites, je vous avoue que j'ai été un peu surpris que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisemblablement ce bon régent est du nombre de ceux qui m'ont



d'en substituer toujours un autre en la place d
qui mouroit. On ne le laissoit guere vivre qu
qu'à l'âge d'environ huit ans, après quoi ils le no
dans une certaine fontaine : et alors tout le
prenoit le deuil, pleurant et faisant de grand
mentations pour la mort de leur dieu, jusq
qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois asse
temps à le chercher. Il falloit qu'il fût noir pa
le corps, excepté une tache blanche de figure q
au milieu du front, et une autre petite tache bl
au flanc droit faite en forme de croissant. Qua
prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient a
peuple de Memphis : car c'étoit principaleme
cette ville que le dieu Apis étoit adoré. Al
alloit en cérémonie au-devant de ce nouveau
et c'est cette espece de procession qui pourroit
nir de sujet à un assez beau tableau.

Ces prêtres marchoient habillés de robes d
ayant tous la tête rase et étant couronnés d
peaux de fleurs, portant à la main, les uns
censoir, les autres un sistre ; c'étoit une esp
tambour de Basque. Il y avoit aussi une t
de jeunes enfants habillés de lin, qui dansoi

oit même sur son choix de grandes conjectures ou e bonheur ou de malheur pour l'avenir. Il y avoit uprès de ces deux temples un puits d'où l'on tiroit e l'eau pour sa boisson; car on ne le laissoit jamais oire de l'eau du Nil. On consultoit même ce plaisant ieu; et voici comme on s'y prenoit: on lui présen- oit à manger; s'il en prenoit, c'étoit une réponse très avorable; s'il n'en prenoit point, c'étoit tout le con- raire. On remarqua même, dit-on, qu'il refusa à man- er de la main de Germanicus, et que ce prince mou- ut à deux mois de là.

Tous les ans on lui amenoit à certain jour une eune génisse qui avoit aussi ses marques particu- ères; et cela se faisoit encore avec de grandes céré- nonies.

Voilà, MONSEIGNEUR, le petit mémoire que V. A. S. ne demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infini- ment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien n'honorer de ses ordres, et m'employer dans toutes es choses qui pourront le moins du monde contri- uer à son plaisir. Je suis, avec un profond respect, de V. A. S.

A BOILEAU.

Versailles, le 4 avril 1696.

Je suis très obligé au P. Bouhours de toutes les onnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part t de la part de sa compagnie. Je n'avois point en- endu parler de la harangue de leur régent: et comme na conscience ne me reprochoit rien à l'égard des ésuites, je vous avoue que j'ai été un peu surpris que 'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisemblable- ent ce bon régent est du nombre de ceux qui m'ont

seroit sans doute pour m'avoir soupçonné d'e
teur d'un pareil ouvrage ; car pour mes trag
les abandonne volontiers à sa critique ; il y
temps que Dieu m'a fait la grace d'être assez
sible au bien et au mal qu'on en peut dire,
me mettre en peine que du compte que j'au
en rendre quelque jour.

Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer le
hours, et tous les jésuites de votre connoissan
bien loin d'être faché contre le régent qui a
clamé contre mes pieces de théâtre, peu s'en
je ne le remercie et d'avoir prêché une si bo
rale dans leur college et d'avoir donné lieu à
pagnie de marquer tant de chaleur pour mes
et qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu
roit plus grande, je l'oublierois avec la même
en considération de tant d'autres peres dont
le mérite, et sur-tout en considération du R.
Chaise qui me témoigne tous les jours mille
et à qui je sacrifierois bien d'autres injures.
etc.

LETTRES
DE
JEAN RACINE
A SON FILS.

Au camp devant Namur, le 31 mai.

ous avez pu voir, mon cher enfant, par les let-
s que j'écris à votre mere, combien je suis touché
votre maladie (1), et la peine extrême que je res-
s de n'être pas auprès de vous pour vous con-
er. Je vois que vous prenez avec beaucoup de pa-
ce le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes
ct à faire tout ce qu'on vous dit: il est très impor-
t pour vous d'être docile. J'espere qu'avec la grace
Dieu il ne vous arrivera aucun accident: c'est une
ladie dont peu de personnes sont exemptes, et il
t mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge
s avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de
lettres: ne m'écrivez que quand vous serez entiè-
ent hors de danger, parceque vous ne pourriez
ire sans nuire à votre santé. Quand je ne serai plus
uiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles
siege de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place
rendra bientôt; et je m'en réjouis d'autant plus

(1) Mon frere avoit alors la petite vérole.

et que j'ai une fort grande impatience de vo
brasser.

Au camp devant Namur, le 1

Vous pouvez juger par toutes les inquiétu
m'a causées votre maladie combien j'ai de
votre guérison. Vous avez beaucoup de g
rendre à Dieu de ce qu'il a permis qu'il
soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la
qui vous étoit tombée sur les yeux n'ait p
de suite. Je loue extrêmement la reconn
que vous témoignez pour tous les soins qu
mere a pris de vous. J'espere que vous ne
blierez jamais, et que vous vous acquitterez d
les obligations que vous lui avez par beauc
soumission à tout ce qu'elle desirera de vou
lettre m'a fait beaucoup de plaisir ; elle est fo
ment écrite, et c'étoit la meilleure et la plus
marque que vous me pussiez donner de vot
risou : mais ne vous pressez pas encore de re
à l'étude. Je vous conseille de ne lire que de
qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le

pliments à vos sœurs. Je ne sais pourtant si on permet de vous rendre visite ; attendez donc à faire mes compliments quand vous serez en de les voir.

Au camp de Thieusies, le 3 juin.

us me faites plaisir de me rendre compte des res que vous faites ; mais je vous exhorte à ne onner toute votre attention aux poëtes françois : ez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation n pas à votre véritable étude ; ainsi je souhai- s que vous prissiez quelquefois plaisir à m'en- nir d'Homere, de Quintilien, et des autres au- de cette nature. Quant à votre épigramme, je rois que vous ne l'eussiez point faite : outre le est assez médiocre, je ne saurois trop vous mmander de ne vous point laisser aller à la tion de faire des vers françois, qui ne servi- t qu'à vous dissiper l'esprit ; sur-tout il n'en faire contre personne.

Despréaux a un talent qui lui est particulier, ni ne doit point vous servir d'exemple ni à ni à qui que ce soit : il n'a pas seulement du ciel un génie merveilleux pour la satire, il a encore outre cela un jugement excellent ni fait discerner ce qu'il faut louer et ce qu'il reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser vous, c'est une des grandes félicités qui vous ent arriver, et je vous conseille d'en bien pro- en l'écoutant beaucoup et en décidant peu. Je dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous her à votre écriture : je veux croire que vous écrit votre lettre fort vite ; le caractere en paroît coup négligé. Que tout ce que je vous dis ne

ne sais si je serai en état d'écrire ni à v
personne de plus de quatre jours : mais c
à me donner de vos nouvelles; parlez-moi
peu de vos sœurs, que vous me ferez plai
brasser pour moi.

Fontainebleau, le 5 c

La relation que vous m'avez envoyée m'a b
diverti, et je vous sais bon gré d'avoir so
copier pour m'en faire part. Je l'ai montrée
Montmorenci et à M. de Chevreuse. Je suis
étonné qu'on vous montre en rhétorique l
de Phedre, qui semblent une lecture plus
tionnée à des gens moins avancés. Il faut
s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de j
et de capacité. On ne trouve les fables de
Fontaine que chez M. Thierry ou chez M.
cela m'embarrasse un peu, parceque j'ai pe
ne veuillent pas prendre de mon argent. Je
que vous pussiez emprunter ces fables à q
jusqu'à mon retour. Je crois que M. Despr
à, et en ce cas il vous les prêteroit volont

de vous avancer de plus en plus dans sa connoissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde; tout le reste est bien frivole.

Fontainebleau, le 8 octobre.

Je voulois presque me donner la peine de corriger votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de temps à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les Epîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parceque pour les bien entendre il faut posséder parfaitement l'histoire de ce temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverois plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasymene, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna : ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil; mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnoissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerois autant, si vous voulez lire quelque livre françois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes après l'Ecriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit et à vous em-

ne sais si je serai en état d'écrire ni à v
personne de plus de quatre jours : mais c
à me donner de vos nouvelles; parlez-moi
peu de vos sœurs, que vous me ferez plai
brasser pour moi.

Fontainebleau, le 5

La relation que vous m'avez envoyée m'a
diverti, et je vous sais bon gré d'avoir s
copier pour m'en faire part. Je l'ai montré
Montmorenci et à M. de Chevreuse. Je suis
étonné qu'on vous montre en rhétorique
de Phedre, qui semblent une lecture plus
tionnée à des gens moins avancés. Il faut
s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de j
et de capacité. On ne trouve les fables de
Fontaine que chez M. Thierry ou chez M.
cela m'embarrasse un peu, parceque j'ai p
ne veuillent pas prendre de mon argent. Je
que vous pussiez emprunter ces fables à q
jusqu'à mon retour. Je crois que M. Desp

is avancer de plus en plus dans sa connoissance
ts son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a
us solide au monde; tout le reste est bien fri-

Fontainebleau, le 8 octobre.

oulois presque me donner la peine de corriger
version, et vous la renvoyer en l'état où il
oit qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me
roit trop de temps à cause de la quantité d'en-
où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien
s Epîtres de Cicéron sont encore trop difficiles
vous, parceque pour les bien entendre il faut
der parfaitement l'histoire de ce temps-là, et
ous ne la savez point. Ainsi je trouverois plus
pos que vous me fissiez à votre loisir une
n de cette bataille de Trasymene, dont vous
té si charmé, à commencer par la description
ndroit où elle se donna: ne vous pressez point,
rnez la chose le plus naturellement que vous
ez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil;
faites bien concevoir à M. Despréaux combien
êtes reconnoissant de la bonté qu'il a de s'abais-
s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre
re parmi mes livres, si cela vous fait plaisir;
il faut un grand choix pour lire ses lettres.
crois autant, si vous voulez lire quelque livre
ois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote,
st fort divertissant, et qui vous apprendroit la
ancienne histoire qui soit parmi les hommes
l'Ecriture sainte. Il me semble qu'à votre âge
faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui
rviroit qu'à vous dissiper l'esprit et à vous em-

Fontainebleau, le 10

Vous me rendez un très bon compte
étude et de votre conversation avec M. De
Il seroit bien à souhaiter pour vous que vou
être souvent en si bonne compagnie ; et
pourriez retirer un grand avantage, pourvu
un homme tel que M. Despréaux vous eus
de soin d'écouter que de parler. Je suis asse
de votre version ; mais je ne puis guere jug
est bien fidele n'ayant apporté ici que le
tome des lettres à Atticus, au lieu du sec
je pensois avoir apporté : je ne sais même si
point perdu, car j'étois comme assuré de l'
parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, c
dans quelqu'un des six premiers livres la
lettre que vous voudrez traduire ; mais s
choisissez-en une qui ne soit pas seche com
que vous avez prise, où il n'est presque p
d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles
où étoit alors la république et sur les c
conséquence qui se passoient à Rome ! Vous
guere d'ouvrage qui vous soit plus utile po
former l'esprit et le

valde placebit. Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement qu'il n'étoit pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton : je vous dirai même que si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'auroit pas fait tant de lamentations que vous si M. Carneline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils. Faites souvenir votre mere qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies et de *votre très humble serviteur.* Je connois même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

Fontainebleau, le 30 octobre.

M. Despréaux a raison d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des belles-lettres pendant votre cours de philosophie ; mais ce qui me rassure est la résolution où je vous vois de vous en rafraîchir souvent la mémoire par la lecture des meilleurs auteurs. D'ailleurs vous étudiez sous un régent qui a lui-même beaucoup de lettres et d'érudition. Je contribuerai de mon côté à vous faire ressouvenir de tout ce que vous avez lu, et je me ferai un plaisir de m'en entretenir souvent avec vous.

Votre sœur aînée se plaint de vous, et elle a raison ; elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçu de vos nouvelles. Il me semble que vous devriez un peu répondre à l'amitié sincere que je lui vois pour vous : une lettre vous coûteroit-elle tant à écrire ? Quand vous devriez ne l'entretenir que de vos petites sœurs, vous lui feriez le plus grand plaisir

quelque soulagement. J'ai la consolation d
dire aux médecins qu'ils ne voient rien
pour sa vie ; sans quoi je vous avoue que
inconsolable.

Comme vous êtes curieux de nouvelles
drois en avoir beaucoup à vous mander. Je
que deux jusqu'ici qui doivent faire bea
plaisir : l'une est la prise presque certaine
leroi ; l'autre est la levée du siege de Belgra
je dis que cette nouvelle doit faire plaisir
pas qu'à parler bien chrétiennement on d
jouir des avantages des infideles ; mais l'
des Allemands est si grande contre nous,
presque obligé de remercier Dieu de leu
succès, afin qu'ils soient forcés de faire
avec la France, et de consentir au repos
tienté, plutôt que de s'accommoder avec le

Fontainebleau, le 15 n

Mon cher fils, vous me faites plaisir de
der des nouvelles : mais prenez garde de
prendre dans la gazette de Hollande ; car

ne pas vous jeter toujours sur l'Irlande et sur
agne.
combat de M. de Luxembourg a été bien plus
érable qu'on ne le croyoit d'abord. Les enne-
t laissé 1300 morts sur la place, et plus de 500
niers, parmi lesquels on compte près de cent
s. On leur a pris aussi 36 étendards ; et ils
nt encore qu'ils ont plus de deux mille blessés
eur armée. Cette victoire est fort glorieuse. La
du roi a fait des choses incroyables, n'ayant
chargé l'ennemi qu'à coups d'épée. On dit que
e cavalier est revenu avec son épée toute san-
. On a appris ce matin que M. de Boufflers avoit
ussi l'arriere-garde d'un corps d'Allemands qui
auprès de Dinant. Ecrivez-moi toujours ; mais
la n'empêche pas votre chere mere de m'écrire,
serois trop fâché de ne point recevoir de ses
. Adieu, mon cher enfant : embrassez-la pour
t faites mes baise-mains à vos sœurs.

Fontainebleau, le 20.

saurois m'empêcher de vous dire, mon cher
ne je suis très content de tout ce que votre mere
t de vous. Je vois par ses lettres que vous êtes
taché à bien faire, mais sur-tout que vous crai-
ieu, et que vous prenez du plaisir à le servir. C'est
grande satisfaction que je puisse recevoir, et
me temps la meilleure fortune que je vous puisse
ter. J'espere que plus vous irez en avant, plus
rouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que
à. J'approuve la maniere dont vous distribuez
temps et vos études : je voudrois seulement
jours que vous n'allez point au college vous
relire votre Cicéron, et vous rafraîchir la mé-

eu la jambe coupée, ayant eu le pied en
coup de canon. Sa femme, qui l'avoit épo
bonne mine, a employé la meilleure pa
bien à lui acheter une charge; et dès la p
née il lui en coûte une jambe. Il a eu un gr
de ses camarades tués ou blessés, je dis
de la gendarmerie; mais en récompense la
fort grande, et on en apprend tous les jo
velles circonstances très avantageuses. On
la perte des ennemis à près de dix mille m

J'ai vu les drapeaux et les étendards qu
M. de Catinat, et je vous conseille de les
Notre-Dame. Il y a cent deux drapeaux, et q
dards seulement; ce qui marque que la cav
mie n'a pas fait beaucoup de résistance, et
heure abandonné l'infanterie, laquelle a
toute taillée en pieces. Il y avoit des batail
d'Espagnols qui se jetoient à genoux pour
quartier; et on l'accordoit à quelques uns
lieu qu'on n'en faisoit point du tout aux A
parcequ'ils avoient menacé de n'en point fai
chevêque de Sens a perdu M. son frere à la

psaumes latins de Vatable à deux colonnes,
les notes, in 8°. qui sont à la tablette où je mets
aire mon diurnal: je vous prie de le chercher,
paqueter bien proprement dans du papier, et
envoyer. J'écrirai demain à votre mere: faites-
compliments et à vos sœurs.

Fontainebleau, le 23 mai.

is prie de dire à M. Grimarets que j'ai lu son
e à M. le chancelier, qui a dit que M. Cousin
qu'on ne pouvoit rien faire de bon ni d'utile
ic de ce projet. Je verrai M. de Harlay, et lui
erai s'il veut et s'il peut se mêler de cette af-
entreprendre de persuader M. le chancelier.
paroît par votre lettre que vous portez un peu
à mademoiselle de la C. de ce qu'elle a lu plus
idies et de romans que vous. Je vous dirai, avec
cité avec laquelle je suis obligé de vous parler,
un extrême chagrin que vous fassiez tant de
outes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout
qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne
nt point vous tenir autant à cœur qu'elles font.
es engagé dans des études très sérieuses qui
attirer votre principale attention; et pendant
s y êtes engagé, et que nous payons des maîtres
ous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut
votre esprit et vous détourner de votre étude.
nlement votre conscience et la religion vous y
t, mais vous-même devez avoir assez de consi-
n et d'égard pour moi pour vous conformer
à mes sentiments pendant que vous êtes dans
où vous devez vous laisser conduire.
dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses
ssent vous divertir l'esprit, et vous voyez que

des livres de piété et de morale, dont vo
jamais, et pour lesquels il semble que vous
aucun goût, quoique vous soyez témoin
plaisir que j'y prenois préférablement à
chose. Croyez-moi, quand vous saurez p
médies et de romans, vous n'en serez guer
cé pour le monde, et ce ne sera point par
là que vous serez le plus estimé. Je remet
parler plus au long et plus particulièrem
vous reverrai, et vous me ferez plaisir
parler à cœur ouvert là-dessus et de ne
cacher de moi. Vous jugez bien que je ne ch
à vous chagriner, et que je n'ai autre de
contribuer à vous rendre l'esprit solide
mettre en état de ne me point faire de
quand vous viendrez à paroître dans le mo
assure qu'après mon salut c'est la chose
le plus occupé. Ne regardez point tout ce
dis comme une réprimande, mais comme l
pere qui vous aime tendrement et qui ne
vous donner des marques de son amitié.
le plus souvent que vous pourrez, et faite
pliments à votre mere. Il n'y a ici aucun
sinon que le roi a toujours la goutte.

ns vous voir, et que vous êtes continuellement pré-
nt à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous ré-
ter encore deux ou trois choses que je crois très
portantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect
ns vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un
rleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un
une homme puisse avoir dans le pays où vous entrez.
a seconde est d'avoir une extrême docilité pour les
is de M. et madame Vigan, qui vous aiment comme
ur enfant.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuelle-
ent votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée.
vous demanderai compte à mon retour de vos lec-
res, et sur-tout de l'histoire de France, dont je vous
manderai à voir vos extraits.

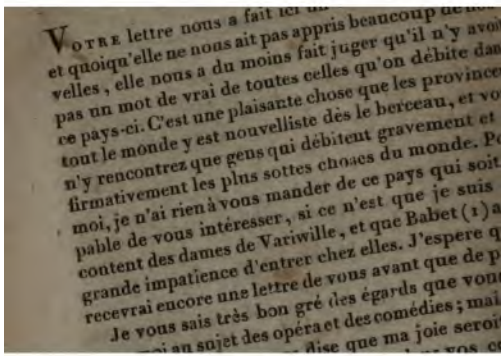
Vous savez ce que je vous ai dit des opéra et des
médies: on en doit jouer à Marly. Il est très impor-
nt pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y
ie point, d'autant plus que vous êtes présentement
Versailles pour y faire vos exercices, et non point
ur assister à toutes ces sortes de divertissements. Le
i et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y
ler; et ils auroient très méchante opinion de vous, si,
'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi
pour mes sentiments. Je devois avant toutes choses
us recommander de songer toujours à votre salut, et
ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la re-
gion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au
onde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un indé-
t et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous
ie de recevoir cet avis avec la même amitié que je
us le donne. Adieu, mon cher fils; donnez-moi sou-
nt de vos nouvelles.

Votre lettre [illegible]
et quoiqu'elle ne nous ait pas appris [illegible]
velles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y a
pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite
ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les provi
tout le monde y est nouvelliste dès le berceau, et
n'y rencontrez que gens qui débitent gravement
firmativement les plus sottes choses du monde.
moi, je n'ai rien à vous mander de ce pays qui s
pable de vous intéresser, si ce n'est que je su
content des dames de Variville, et que Babet (
grande impatience d'entrer chez elles. J'esper
recevrai encore une lettre de vous avant que d
Je vous sais très bon gré des égards que v
pour moi au sujet des opéra et des comédies; m
voulez bien que je vous dise que ma joie ser
plete si le bon Dieu entroit un peu dans vos
rations. Je sais bien que vous ne serez pas d
devant les hommes en y allant; mais com
pour rien de vous déshonorer devant Dieu
vous vous-même que les hommes ne trouv
étrange de vous voir à votre âge pratiquer
mes si différentes des miennes? Songez que
de Bourgogne, qui a un goût merveilleux p
[illegible] encore été à aucun spectac
[illegible] par

: elle a aussi fait beaucoup de plaisir à votre mere, ité l'endroit où vous parlez de la cire que vous laissé tomber sur votre habit.

Paris, le 27 juin.

m'avoit déja dit la nouvelle de la prise d'Ath, et ai beaucoup de joie. Vous me ferez plaisir de ander tout ce que vous apprendrez de nouveau. un temps assez vif, et où il peut arriver à toute : des nouvelles importantes. Il se pourroit bien que je vous irois voir mercredi; car j'ai quelque ıle mener votre mere et vos sœurs à Port-Royal, y être à la procession de l'octave, et revenir le main. Elles sont toutes en bonne santé, Dieu , et vous font leurs compliments. J'allai hier aux élites avec votre sœur ainée. Je vous exhorte à faire votre cour à madame la comtesse de Gram- et à madame la duchesse de Noailles, qui ont et l'autre beaucoup de bonté pour vous. Votre frere est tombé ce matin, la tête dans le feu; et votre mere qui l'a relevé sur-le-champ, il auroit visage perdu; il en a été quitte pour une brûlure orge: nous sommes bien obligés de remercier le Dieu de ce qu'il ne s'est pas fait plus de mal. Votre se prépare toujours à entrer aux carmélites sa- ; et tout ce que je lui ai pu dire ne l'a pu per- r de différer au moins jusqu'à un autre temps. me de F... est à l'extrémité. Vous voyez par-là otre heure est bien incertaine, et que le plus sûr y penser le plus sérieusement et le plus souvent peut. Votre mere aura soin de vous envoyer d à dentelle. Adieu.



Votre lettre nous a fait ici du
et quoiqu'elle ne nous ait pas appris beaucoup de
velles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avoi
pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite da
ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les province
tout le monde y est nouvelliste dès le berceau, et vo
n'y rencontrez que gens qui débitent gravement et
firmativement les plus sottes choses du monde. P
moi, je n'ai rien à vous mander de ce pays qui soit
pable de vous intéresser, si ce n'est que je suis
content des dames de Variwille, et que Babet (1) a
grande impatience d'entrer chez elles. J'espere q
recevrai encore une lettre de vous avant que de p
Je vous sais très bon gré des égards que vou
ai au sujet des opéra et des comédies; mai
dise que ma joie seroi

: elle a aussi fait beaucoup de plaisir à votre mere,
té l'endroit où vous parlez de la cire que vous
aissé tomber sur votre habit.

Paris, le 27 juin.

'avoit déja dit la nouvelle de la prise d'Ath, et
beaucoup de joie. Vous me ferez plaisir de
der tout ce que vous apprendrez de nouveau.
temps assez vif, et où il peut arriver à toute
s nouvelles importantes. Il se pourroit bien
je vous irois voir mercredi; car j'ai quelque
uener votre mere et vos sœurs à Port-Royal,
re à la procession de l'octave, et revenir le
Elles sont toutes en bonne santé, Dieu
us font leurs compliments. J'allai hier aux
avec votre sœur aînée. Je vous exhorte à
otre cour à madame la comtesse de Gram-
nadame la duchesse de Noailles, qui ont
re beaucoup de bonté pour vous. Votre
t tombé ce matin, la tête dans le feu; et
re qui l'a relevé sur-le-champ, il auroit
erdu; il en a été quitte pour une brûlure
us sommes bien obligés de remercier le
qu'il ne s'est pas fait plus de mal. Votre
e toujours à entrer aux carmélites sa-
e que je lui ai pu dire ne l'a pu per-
rer au moins jusqu'à un autre temps.
est à l'extrémité. Vous voyez par-là
est bien incertaine, et que le plus sûr
plus sérieusement et le plus souvent
e mere aura soin de vous envoyer d
dieu.

et pour savoir de vous si vous n'aviez besoin
Je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé,
fâché encore d'apprendre que vous avez eu l
Du reste je suis bien aise que vous ayez
M. Despréaux et votre mere, qui aura eu, j
gine, bien de la joie de vous voir. Donnez
vos nouvelles à Marly. Vous me ferez plais
chez M. de Torcy toujours aussi assidu q
santé vous le permettra. Ne vous laissez po
quer d'argent, et mandez-moi franchement
en avez besoin. Adieu, mon cher fils: je v
brasse de tout mon cœur.

Vous m'avertissez de la part de madan
chesse de Noailles d'aller trouver M. l'arc
J'ai été sur-le-champ pour avoir l'honneu
parler; mais il étoit à Conflans.

Le sermon du P. de la Rue fait ici un fo
bruit, aussi-bien qu'au pays où vous êtes; e
qu'il a parlé avec beaucoup de véhémenc
les opinions nouvelles du quiétisme: mais c

J'ai vu votre sœur, dont on est très content aux carmélites, et qui témoigne une grande envie de s'y consacrer à Dieu. Votre sœur Nanette nous accable tous les jours de lettres pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien des graces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service et un si grand desir de se sauver. Je voudrois de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon chrétien. Voici un temps (1) où vous voulez bien que je vous exhorte par toute la tendresse que j'ai pour vous à faire quelques réflexions un peu sérieuses sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut à quelque état que l'on soit appelé. Votre mere aussi-bien que vos sœurs et votre petit frere auroient beaucoup de joie de vous revoir. Bon soir, mon cher fils.

Paris, le 26 janvier 1698 (2).

VRAISEMBLABLEMENT vous avez pris des mémoires de M. de Cély pour avoir fait une course aussi extraordinaire que celle que vous avez faite. J'étois fort en peine le premier jour de votre voyage, dans la peur où j'étois que par trop d'envie d'aller vite il ne vous fût arrivé quelque accident : mais quand j'appris par votre lettre de Mons que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, et que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande jour-

---

(1) Cette lettre fut écrite pendant la semaine sainte.

(2) C'est une lettre de réprimande à son fils, qui, étant chargé de porter les dépêches du roi à M. de Bonrepaux, notre ambassadeur en Hollande, s'arrêta par curiosité à

et pour savoir de vous si vous n'aviez besoin
Je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé,
fâché encore d'apprendre que vous avez eu l
Du reste je suis bien aise que vous ayez
M. Despréaux et votre mere, qui aura eu, je
gine, bien de la joie de vous voir. Donnez-
vos nouvelles à Marly. Vous me ferez plaisi
chez M. de Torcy toujours aussi assidu qu
santé vous le permettra. Ne vous laissez poi
quer d'argent, et mandez-moi franchement
en avez besoin. Adieu, mon cher fils: je v
brasse de tout mon cœur.

Vous m'avertissez de la part de madam
chesse de Noailles d'aller trouver M. l'arch
J'ai été sur-le-champ pour avoir l'honneu
parler; mais il étoit à Conflans.

Le sermon du P. de la Rue fait ici un fo
bruit, aussi-bien qu'au pays où vous êtes; et
qu'il a parlé avec beaucoup de véhémence
les opinions nouvelles du quiétisme: mais o

J'ai vu votre sœur, dont on est très content carmélites, et qui témoigne une grande envie d consacrer à Dieu. Votre sœur Nanette nous ac tous les jours de lettres pour nous obliger de sentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bie graces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos s tant de ferveur pour son service et un si gran sir de se sauver. Je voudrois de tout mon cœu de tels exemples vous touchassent assez pour donner envie d'être bon chrétien. Voici un temp où vous voulez bien que je vous exhorte par la tendresse que j'ai pour vous à faire quelqu flexions un peu sérieuses sur la nécessité qu'i de travailler à son salut à quelque état que l'on so pelé. Votre mere aussi-bien que vos sœurs et petit frere auroient beaucoup de joie de vou voir. Bon soir, mon cher fils.

Paris, le 26 janvier 1698

VRAISEMBLABLEMENT vous avez pris des moires de M. de Cély pour avoir fait une c aussi extraordinaire que celle que vous avez J'étois fort en peine le premier jour de votre voy dans la peur où j'étois que par trop d'envie d vîte il ne vous fût arrivé quelque accident : quand j'appris par votre lettre de Mons que n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, et vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande j

---

(1) Cette lettre fut écrite pendant la semaine sai

(2) C'est une lettre de réprimande à son fils, qui, chargé de porter les dépêches du roi à M. de Bonrep notre ambassadeur en Hollande, s'arrêta par curio

faites
au public : je ne doute pas même que
été à l'opera avec les dépêches du roi dans
poche. Vous rejetez la faute de tout sur M.
barde ; comme si, en arrivant à Bruxelles, vo
viez pas dû courir d'abord chez lui et ne vou
coucher que vous n'eussiez fait vos affaires
être en état de partir le lendemain matin. Je
pas ce que dira là-dessus M. de Bonrepaux ;
sais bien que vous avez bon besoin de répar
une conduite sage à la Haie, la conduite peu
que vous avez eue dans votre voyage. Pour
vous avoue que j'appréhende de retourner à
et de paroître devant M. de Torcy, à qui vo
bien que je n'oserai pas demander d'ord
pour votre voyage, n'étant point juste q
paie la curiosité que vous avez eue de voir
noinesses de Mons et la cour de Bruxell
ne me dites pas un mot d'un homme que
riez pu aller voir à Bruxelles et pour qui
vez que j'ai un très grand respect. Vous ne
pas non plus de nos deux plénipotentiaires
vous aviez une dépêche ; cependant je ne c
pas par quel enchantement vous auriez pu
entre Mons et Bruxelles

blige de lui écrire une nouvelle lettre
nent. Vous trouverez dans les ballots de
adeur un étui où il y a deux chapeaux
un castor fin et un demi-castor; et
verez aussi une paire de souliers des
nom de Dieu, faites un peu plus de ré-
votre conduite, et défiez-vous sur toutes
e certaine fantaisie qui vous porte tou-
faire votre propre volonté au hasard de
en peut arriver. Vos sœurs vous font
pliments, et sur-tout Nanette.

Paris, le 31.

ère et toute la famille a eu une grande
ndre que vous étiez arrivé en bonne
ai point encore été à la cour; mais j'es-
r demain. Je crains toujours de paroître
le Torcy, de peur qu'il ne me fasse des
sur la diligence de votre course; mais
soudre à les essuyer, et lui faire espérer
fois vous irez plus promptement si l'on
us confier à l'avenir quelque chose dont
sé. Je vois que M. de Bonrepaux à pris
vec sa bonté ordinaire, et qu'il tâche
us excuser. Du reste vos lettres nous
np de plaisir, et je serai bien aise d'en
avent. Faites mille compliments pour
e Bonnac.

Marly, le 5 février.

e, mon fils, que je vous fasse part de
ion comme je vous ai fait souffrir de

été bien aise que vous ... point trou...
, de Baviere. Vous ne devez point trou...
ne, vous aimant comme je fais, je sois si facile à
larmer sur toutes les choses qui ont de l'air d'une
aute, et qui pourroient faire tort à la bonne opinion
que je souhaite qu'on ait de vous. On m'a donné pour
vous une ordonnance de voyage; j'irai la recevoir
quand je serai à Paris, et je vous en tiendrai bon
compte. Mandez-moi bien franchement tous vos be-
soins.

J'approuve au dernier point les sentiments où
vous êtes sur toutes les bontés de M. de Bonrepaux,
et la résolution que vous avez prise de n'en point
abuser. Témoignez à M. de Bonnac ma reconnois-
sance pour l'amitié dont il vous honore : son extrême
honnêteté est un beau modele pour vous, et je
ne saurois assez louer Dieu de vous avoir procuré
des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raison
d'attribuer l'heureux succès de votre voyage pa
un si mauvais temps aux prieres qu'on a fait
pour vous : je compte les miennes pour rien; m
votre mere et vos petites sœurs prioient tous
jours Dieu qu'il vous préservât de tout accident
on faisoit la même chose à P. R. Je doute que v
demeurer long-temps à cause de
qu'il y a si

pierre : ces drogues lui ont mis le feu dans la vessie ; la fievre l'a pris, et il est mort. Sa famille demande sa charge pour son petit-cousin, fils de ce brave M. de Marsilly qui fut tué à Leuze, et qui avoit épousé la fille de Thomas Corneille. Je vous écrirai une autre fois plus au long ; le jour me manque, et je suis paresseux d'allumer ma bougie. Vous ne pouvez m'écrire trop souvent. Vos lettres me semblent très naturellement écrites ; et plus vous en écrirez, plus aussi vous aurez de facilité. J'ai laissé votre mere en bonne santé. Vous ne sauriez lui faire trop d'amitiés dans vos lettres, car elle mérite que vous l'aimiez, et que vous lui en donniez des marques. J'ai lu à M. le maréchal de Noailles votre derniere lettre où vous témoignez tant de reconnoissance pour les bons traitements que vous avez reçus de M. le prince et de madame la princesse de Straerback. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la gazette de Hollande : si je l'avois su, je l'aurois fait acheter pour la lire à mes petites filles, qui vous croiroient devenu un homme de conséquence.

Paris, le 15 février.

Je crois que vous aurez été content de ma derniere lettre et de la réparation que je vous y faisois de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçu votre ordonnance au trésor royal ; mais quelques instances que M. de Chamlay, que j'avois mené avec moi, ait pu faire à M. de Turmenies, je n'en ai pu tirer que 900 livres : on prétend même que c'est beaucoup. Nous vous tiendrons compte de cette somme ; et vous n'aurez qu'à prier M. l'ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin, j'aurai soin de le donner aux per-

Quinault ; ma...
rre beaucoup dans nos affaires ; ...
nous vivions d'économie pour quelque temps.
pere que vous nous aiderez un peu en cela, et
vous ne songerez pas à nous faire des dépenses
iles, tandis que nous nous retranchons souvent
nécessaire.

Vous êtes extrêmement obligé à M. de Bonnac de
at le bien qu'il mande ici de vous; et tout ce que
i à souhaiter, c'est que vous soutenisez la bonne
pinion qu'il a conçue de vous. Vous me ferez un
ensible plaisir de lui demander pour moi une place
ans son amitié, et de lui témoigner combien je suis
ensible à toutes ses bontés. Je crois qu'il n'est pas
besoin de vous exhorter à n'en point abuser; je vous
... une grande appréhension d'être à
... des choses qui me

aviez beaucoup d'occupation et que vous étiez fort aise d'en avoir : c'est la meilleure nouvelle que vous me puissiez mander ; et je serai à la joie de mon cœur quand je verrai que vous prenez plaisir à vous instruire et à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mere seroit curieuse de savoir ce qui vous est resté de tout ce qu'elle vous avoit donné pour votre voyage. M. Despréaux me demande toujours de vos nouvelles et témoigne beaucoup d'amitié pour vous.

Paris, le 23 février.

J'AI attendu si tard à commencer ma lettre, qu'il faut que je la fasse fort courte si je veux qu'elle parte aujourd'hui. M. l'abbé de Châteauneuf parle très obligeamment de vous ; il est sur-tout très édifié de la résolution où vous êtes de bien employer votre temps. Il a dit à M. Dacier que le premier livre que vous aviez acheté en Hollande, c'étoit Homere : cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite académie, où M. Dacier dit cette nouvelle ; et cela donna sujet à M. Despréaux de s'étendre sur vos louanges, c'est-à-dire sur les espérances qu'il a conçues de vous : car vous savez que Cicéron dit que dans un homme de votre âge on ne peut guere louer que l'espérance. Mais l'homme du monde à qui vous êtes le plus obligé, c'est M. de Bonnac ; il parle de vous dans toutes ses lettres, comme si vous aviez l'honneur d'être son frere. Je vous estime d'autant plus heureux de cette bonne opinion qu'il a conçue de vous, que lui-même est ici en réputation d'être un des plus aimables et des plus honnêtes hommes du monde. Tous ceux qui l'ont vu en Danemarck

dame Q… resserre beaucoup dans nos … que nous vivions d'économie pour quelque te
J'espere que vous nous aiderez un peu en cel
que vous ne songerez pas à nous faire des dép
inutiles, tandis que nous nous retranchons so
le nécessaire.

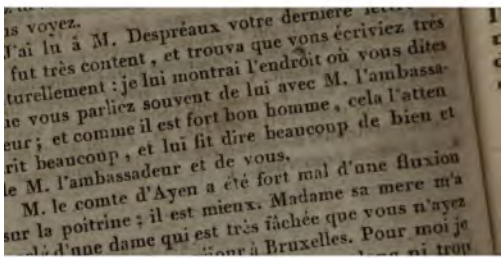
Vous êtes extrêmement obligé à M. de Bou
tout le bien qu'il mande ici de vous; et tout
j'ai à souhaiter, c'est que vous soutenez la
opinion qu'il a conçue de vous. Vous me fe
sensible plaisir de lui demander pour moi un
dans son amitié, et de lui témoigner combien
sensible à toutes ses bontés. Je crois qu'il n
besoin de vous exhorter à n'en point abuser;
ai toujours vu une grande appréhension
charge à personne, et c'est une des chose
plaisoient le plus en vous.

J'ai trouvé à Versailles un tiroir tout
livres, dont une partie étoit à moi, et l'a
appartient: je vous les souhaiterois tous à
à la réserve de deux ou trois, qui en vérité
pas la reliure que vous leur avez donnée.
une grande lettre de votre sœur aînée, qu
… de vous, et qui nous prie instam

ıcoup d'occupation et que vous étiez fort
ıvoir : c'est la meilleure nouvelle que vous
ez mander ; et je serai à la joie de mon cœur
verrai que vous prenez plaisir à vous in-
à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes
e cela ne vous détournera point de quelque
occupation. Votre mere seroit curieuse de
qui vous est resté de tout ce qu'elle vous
né pour votre voyage. M. Despréaux me
toujours de vos nouvelles et témoigne beau-
nitié pour vous.

Paris, le 23 février.

ndu si tard à commencer ma lettre, qu'il
e la fasse fort courte si je veux qu'elle parte
ıui. M. l'abbé de Châteauneuf parle très
nent de vous ; il est sur-tout très édifié de
ion où vous êtes de bien employer votre
a dit à M. Dacier que le premier livre que
z acheté en Hollande, c'étoit Homere : cela
beaucoup d'honneur dans notre petite aca-
M. Dacier dit cette nouvelle ; et cela donna
Despréaux de s'étendre sur vos louanges,
e sur les espérances qu'il a conçues de
vous savez que Cicéron dit que dans un
le votre âge on ne peut guere louer que
ce. Mais l'homme du monde à qui vous
ıs obligé, c'est M. de Bonnac ; il parle de
s toutes ses lettres, comme si vous aviez
d'être son frere. Je vous estime d'autant
eux de cette bonne opinion qu'il a conçue
que lui-même est ici en réputation d'être
lus aimables et des plus honnêtes hommes
e. Tous ceux qui l'ont vu en Danemarck


ıs voyez.
J'ai lu à M. Despréaux votre dernière
fut très content, et trouva que vous écriviez très
turellement : je lui montrai l'endroit où vous dites
ıe vous parliez souvent de lui avec M. l'ambassa-
eur ; et comme il est fort bon homme, cela l'atten
rit beaucoup, et lui fit dire beaucoup de bien et
e M. l'ambassadeur et de vous.
M. le comte d'Ayen a été fort mal d'une fluxion
sur la poitrine ; il est mieux. Madame sa mere m'a
d'une dame qui est très fâchée que vous n'ayez

pleupotentiaires, que tout le monde regardoit esque comme des gens disgraciés. Il a donné la arge de secrétaire du cabinet à M. de Callieres, à ndition que M. de Callieres donnera snr cette arge 50000 francs à M. de Cressy et 15000 à bbé Morel : ce sont 65000 livres dont le roi donne brevet de retenue à M. de Callieres. Sa majesté nne encore à M. de Cressy, pour son fils, la charge gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du uvre M. Corneille, et donne à M. de Harlay 5000 res de rente sur l'hôtel-de-ville. Voilà toutes les uvelles de la cour.

Je viens de donner à une personne, qui vous les mettra, onze louis d'or et demi vieux, faisant o liv. 17 s. 6 d. Je vous prie d'en être le meilleur énager que vous pourrez, et de vous souvenir que us n'êtes pas le fils d'un traitant ni d'un premier let de garde-robe. M. Q... qui, comme vous savez, le plus pauvre des quatre, a marié depuis peu sa le à un jeune homme extrêmement riche.

Votre mere, qui est toujours portée à bien penser vous, croit que vous l'informerez de l'argent qui us reste, de l'emploi que vous avez fait de celui e vous avez emporté, et que cela fera en partie le jet des lettres que vous lui promettez de lui écrire; is vraisemblablement vous croyez qu'il n'est pas grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres nnes gens de famille nous allons plus simplement, nous croyons que bien savoir son compte n'est au-dessous d'un honnête homme. Sérieusement, s me ferez plaisir de paroître un peu appliqué à petites affaires.

M. Despréaux a dîné aujourd'hui au logis; et nous avons fait très bonne chere, graces à un fort bon chevreuil et une belle carpe qu'on nous avoit envoyés Port-Royal. M. Despréaux venoit de toucher sa

voyez.
ai lu à M. Despréaux votre dernière
at très content, et trouva que vous écriviez très
rellement : je lui montrai l'endroit où vous dites
vous parliez souvent de lui avec M. l'ambassa-
r ; et comme il est fort bon homme, cela l'atten
t beaucoup, et lui fit dire beaucoup de bien et
M. l'ambassadeur et de vous.
M. le comte d'Ayen a été fort mal d'une fluxion
r la poitrine ; il est mieux. Madame sa mere m'a
rlé d'une dame qui est très fâchée que vous n'ayez
as fait un plus long séjour à Bruxelles. Pour moi je
e me plains plus qu'il ait été ni trop long ni trop
ourt ; mais je voudrois seulement que vous y eussiez
vu en passant un homme qui étoit du moins aussi
digne de votre curiosité que tout ce que vous y
avez vu.
Je revins il y a huit jours de Port-Royal, d'où
j'avois résolu de ramener votre sœur ; mais il me fut
impossible de lui persuader de revenir. Elle prétend
avoir tout de bon renoncé au monde, et que si l'on
ne reçoit plus de religieuse à Port-Royal, elle s'ira ré-
fugier aux carmélites. On en est très content ; et j'en
suis aussi revenu très édifié. Elle me demanda fort
et me dit qu'on avoit bien pri
Votre mer

les plénipotentiaires, que tout le monde regardoit presque comme des gens disgraciés. Il a donné la charge de secrétaire du cabinet à M. de Callieres, à condition que M. de Callieres donnera sur cette charge 50000 francs à M. de Cressy et 15000 à l'abbé Morel : ce sont 65000 livres dont le roi donne un brevet de retenue à M. de Callieres. Sa majesté donne encore à M. de Cressy, pour son fils, la charge de gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du pauvre M. Corneille, et donne à M. de Harlay 5000 livres de rente sur l'hôtel-de-ville. Voilà toutes les nouvelles de la cour.

Je viens de donner à une personne, qui vous les remettra, onze louis d'or et demi vieux, faisant 140 liv. 17 s. 6 d. Je vous prie d'en être le meilleur ménager que vous pourrez, et de vous souvenir que vous n'êtes pas le fils d'un traitant ni d'un premier valet de garde-robe. M. Q... qui, comme vous savez, est le plus pauvre des quatre, a marié depuis peu sa fille à un jeune homme extrêmement riche.

Votre mere, qui est toujours portée à bien penser de vous, croit que vous l'informerez de l'argent qui vous reste, de l'emploi que vous avez fait de celui que vous avez emporté, et que cela fera en partie le sujet des lettres que vous lui promettez de lui écrire; mais vraisemblablement vous croyez qu'il n'est pas du grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres bonnes gens de famille nous allons plus simplement, et nous croyons que bien savoir son compte n'est pas au-dessous d'un honnête homme. Sérieusement, vous me ferez plaisir de paroître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Despréaux a dîné aujourd'hui au logis; et nous lui avons fait très bonne chere, graces à un fort bon brochet et une belle carpe qu'on nous avoit envoyés de Port-Royal. M. Despréaux venoit de toucher sa

Valincour vi
espréaux : vous jugez bien que
sans boire la santé de M. l'ambassadeur et la
e. Dans la vérité je suis fort content de vous ; et
s le seriez aussi beaucoup de votre mere et de
si vous saviez avec quelle tendresse nous nous
lons souvent de vous. Songez que notre ambition
fort bornée du côté de la fortune, et que la chose
e nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu,
est qu'il vous fasse la grace d'être homme de bien,
d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation
ue nous avons tâché de vous donner. J'ai été un
peu incommodé ces jours passés ; cela n'a pas eu de
suite. Votre sœur Nanette vous avoit écrit une lon-
gue lettre pleine d'amitiés ; je ne vous l'envoie pas
encore, elle grossiroit trop mon paquet. Adieu, mon
cher fils. Il me semble qu'il y a long-temps que je
n'ai reçu de vos nouvelles.

Paris, le 10 mars.

VOTRE mere est fort contente du détail que vou
de vos affaires, et fort affligée que vous ay
vous avoir mandé qu

mais songez que les lettres peuvent être vues, et qu'il faut écrire avec beaucoup de précaution sur certains sujets. M. Félix le fils se plaint de ce que vous ne lui écrivez point; mais le commerce de lettres entre lui et vous étant aussi cher qu'il est, vous ferez aussi sagement de ne vous pas ruiner les uns les autres.

Votre mere se porte bien; Madelon et Lionval (1) sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre le carême: j'en étois assez d'avis, mais votre mere croit que cela n'est pas nécessaire. Comme le temps de pâque approche, vous voulez bien que je songe un peu à vous, et que je vous recommande aussi d'y songer. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'ambassadeur. Je sais combien il est attentif aux choses de la religion, et qu'il s'en fait une affaire capitale. Est-ce des prêtres séculiers par qui il la fait desservir, ou bien sont-ce des religieux? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-dessus, et de vous souvenir que comme je n'ai rien plus à cœur que de me sauver, je ne puis avoir de véritable joie si vous négligiez une affaire si importante, et la seule proprement à laquelle nous devrions tous travailler. On m'a dit qu'il falloit absolument que votre sœur aînée revînt avec nous, et j'irai la semaine de pâque pour la ramener: ce sera une rude séparation pour elle et pour ces saintes filles qui sont fort contentes d'elle. Nanette vous fait ses compliments dans toutes ses lettres.

Mylord Portland fit hier son entrée. Tout Paris y étoit: mais il me semble qu'on ne parle que de la magnificence de M. de Boufflers qui l'accompagnoit, et point du tout de celle de mylord.

Je mande à M. l'ambassadeur que vous lui mon-

(1) C'étoit moi.

té vaincus. Cette
ous le trouverez fort beau. Votre mere vous embra
t se repose sur moi du soin de vous écrire de ses nou-
velles.

Paris, le 16 mars.

Je m'étonne que vous n'ayez pas eu le temps de m'é-
crire un mot par les deux couriers que M. l'ambassa-
deur a envoyés coup sur coup, et qui sont venus m'ap-
. ils me disent que vous êtes

dans le dessein qu'elle a de se donner à Dieu : ais quand il permettra qu'elle mene une vie plus t plus heureuse. Elle étoit charmée d'être à Port- et toute la maison étoit aussi très contente d'elle. se soumettre aux volontés de Dieu. Je ne suis n état de vous entretenir sur d'autres matieres, u mille peines à achever la lettre que j'ai écrite mbassadeur. Je pars demain pour aller à Port- et régler toutes choses avec ma tante, et de là ucher à Versailles pour aller coucher mercredi .

e doute pas que vous ne soyez fort aise du ma- e M. le comte d'Ayen : il me témoigne toujours up d'amitié pour vous. Le voilà présentement riche seigneur de la cour. Le roi donne à ma- elle d'Aubigné 800 mille francs, outre cent mille en pierreries. Madame de Maintenon assure sa niece six cent mille francs. On donne à omte d'Ayen les survivances des deux gouver- ts, sans compter des pensions. M. le maréchal illes assure 45 mille livres de rente à M. son ui en donne présentement dix-huit mille. Voilà, erci, de grands biens; mais ce que j'estime plus ut cela, c'est qu'il est fort sage et très digne rande fortune qu'on lui fait. Adieu. Ecrivez- ouvent, et priez M. l'ambassadeur de vouloir vertir une heure ou deux avant le départ de riers quand il sera obligé d'en envoyer; quand 'écririez que dix ou douze lignes, cela me fera rs beaucoup de plaisir. Lionval a été un peu ; vos petites sœurs sont en bonne santé : votre ous écrira dans deux jours. Assurez M. de e de toute la reconnoissance que j'ai pour l'ami- t il vous honore. Je l'en remercierai moi-même emiere occasion et lorsque j'aurai l'esprit un is tranquille que je ne l'ai.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir tout ce qu
me mandez de la maniere édifiante dont le service se
fait dans la chapelle de M. l'ambassadeur, et sur les
dispositions où vous étiez de bien employer ce saint
temps. Je vous assure que vous auriez encore pensé
plus sérieusement que vous ne faites sur l'incertitude
de la mort et sur le peu de cas qu'on doit faire de la
vie si vous aviez vu le triste spectacle que nous venons
d'avoir votre mere et moi cette après-dînée. La pauvre
Fanchon s'étoit plainte de beaucoup de maux de tête
tout le matin; on a été obligé après le dîner de la faire
mettre sur son lit; et sur les trois heures, comme je
prenois mon livre pour aller à vêpres, j'ai demandé
de ses nouvelles. Votre mere, qui la venoit de quitter,
m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fievre. J'ai été
pour lui tâter le pouls; je l'ai trouvée renversée sur
son lit sans la moindre connoissance, le visage tout
bouffi, avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouf
foient et faisoient un bruit effroyable dans sa gorge
enfin une vraie apoplexie. J'ai fait un grand cri, et
l'ai prise entre mes bras; mais sa tête et tout son cor
n'étoient plus que comme un linge mouillé: un m
ment plus tard elle étoit morte. Votre mere est ver
lui a jeté quelques poignées de

cerveau dans la poitrine ; elle a pourtant été deux
ires entieres sans revenir à elle, et il n'y a qu'une
ire à-peu-près que la connoissance lui est revenue.
e m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous
ire ; elle m'a prié de vous faire bien ses compli-
nts : c'est en quelque sorte la premiere marque de
noissance qu'elle nous a donnée. Je vous assure
vous auriez été aussi ému que nous l'avons tous
Madelon en est encore tout effrayée, et a bien
ré sa sœur qu'elle croyoit morte.
e vais demain à Port-Royal, d'où j'espere ramener
re sœur aînée. Ce sera encore un autre spectacle
triste pour moi, et il y aura bien des larmes ver-
à cette séparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit
itre parti à prendre qu'à revenir avec nous, sans
r de couvent en couvent ; du moins elle aura le
ps de rétablir sa santé qui s'est fort affoiblie par
austérités du carême, et elle s'examinera à loisir
le parti qu'elle doit embrasser. Nous lui avons pré-
la chambre où couchoit vôtre petit frere, qui cou-
a dans la vôtre avec sa mie. Vos lettres me font
ours un extrême plaisir, et même à M. Despréaux,
i je les montre quelquefois, et qui continue à m'as-
r que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous,
ue vous ferez des merveilles. Votre laquais m'a
demander une augmentation de gages, disant pour
raisons que le vin est fort cher en Hollande. Ni je
uis en état d'augmenter ses gages, ni je ne crois
it ses services assez considérables pour les aug-
ter. Du reste ne vous laissez manquer de rien ;
dez-moi tous vos besoins, et croyez qu'on ne peut
s aimer plus tendrement.

ai lu avec beaucoup de plaisir tout ce que
e mandez de la maniere édifiante dont le service se
it dans la chapelle de M. l'ambassadeur, et sur les
spositions où vous étiez de bien employer ce saint
emps. Je vous assure que vous auriez encore pensé
lus sérieusement que vous ne faites sur l'incertitude
le la mort et sur le peu de cas qu'on doit faire de la
vie si vous aviez vu le triste spectacle que nous venons
d'avoir votre mere et moi cette après-dinée. La pauvre
Fanchon s'étoit plainte de beaucoup de maux de tête
tout le matin; on a été obligé après le diner de la faire
mettre sur son lit; et sur les trois heures, comme je
prenois mon livre pour aller à vêpres, j'ai demandé
de ses nouvelles. Votre mere, qui la venoit de quitter,
m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fievre. J'ai été
pour lui tâter le pouls; je l'ai trouvée renversée sur
son lit sans la moindre connoissance, le visage tout
bouffi, avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouf
foient et faisoient un bruit effroyable dans sa gorge
enfin une vraie apoplexie. J'ai fait un grand cri, et j
l'ai prise entre mes bras; mais sa tête et tout son cor
n'étoient plus que comme un linge mouillé: un m
ment plus tard elle étoit morte. Votre mere est ven
lui a jeté quelques poignées de
de vin et

erveau dans la poitrine ; elle a pourtant été deux
es entieres sans revenir à elle, et il n'y a qu'une
e à-peu-près que la connoissance lui est revenue.
m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous
e ; elle m'a prié de vous faire bien ses compli-
ts : c'est en quelque sorte la premiere marque de
oissance qu'elle nous a donnée. Je vous assure
vous auriez été aussi ému que nous l'avons tous
Madelon en est encore tout effrayée, et a bien
ré sa sœur qu'elle croyoit morte.

vais demain à Port-Royal, d'où j'espere ramener
sœur aînée. Ce sera encore un autre spectacle
triste pour moi, et il y aura bien des larmes ver-
cette séparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit
re parti à prendre qu'à revenir avec nous, sans
de couvent en couvent ; du moins elle aura le
s de rétablir sa santé qui s'est fort affoiblie par
ustérités du carême, et elle s'examinera à loisir
parti qu'elle doit embrasser. Nous lui avons pré-
la chambre où couchoit vôtre petit frere, qui cou-
dans la vôtre avec sa mie. Vos lettres me font
urs un extrême plaisir, et même à M. Despréaux,
je les montre quelquefois, et qui continue à m'as-
que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous,
e vous ferez des merveilles. Votre laquais m'a
emander une augmentation de gages, disant pour
isons que le vin est fort cher en Hollande. Ni je
is en état d'augmenter ses gages, ni je ne crois
ses services assez considérables pour les aug-
er. Du reste ne vous laissez manquer de rien ;
lez-moi tous vos besoins, et croyez qu'on ne peut
aimer plus tendrement.

Votre sœur commence à se raccoutu
non pas avec le monde, dont elle paroît toujours fort
dégoûtée: elle prend un fort grand soin de ses petite
sœurs et de son petit frere, et elle fait tout cela de la
meilleure grace du monde. Votre mere est édifiée d'elle,
et en reçoit un fort grand soulagement. Il a fallu bien
des combats pour la résoudre à porter des habits fort
simples et fort modestes qu'elle a retrouvés dans son
armoire, et il a fallu au moins lui promettre qu'on ne
l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. Ou je me
trompe, ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ces mêmes
sentiments; et vous traitez peut-être de grande foiblesse
d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour les ajus-
tements et la parure, j'ajouterai même pour la do-
rure. Mais que cette petite réflexion que je fais ne
vous effraie point; je sais aussi bien compatir à la pe
tite vanité des jeunes gens, comme je sais admirer
modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'ambass
deur de vous faire avancer ce qui vous sera nécessai
pour un habit tel que vous en aurez besoin, et je m
bandonne sans aucune répugnance à tout ce qu'il
gera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites
et de la noble émulation qu'il

réaux vous fait aussi les siens : il est à la joie de son œur depuis qu'il a vu son Amour de Dieu imprimé vec de grands éloges dans une réponse qu'on a faite u P. Daniel. On m'a dit mille biens de plusieurs ecclé- iastiques qui sont en Hollande. C'est une grande cou- olation de trouver des gens de bien, et de pouvoir nelquefois s'entretenir avec eux des choses du salut, ur-tout dans un pays où l'on est si dissipé par les ivertissements et les affaires. Du reste j'apprends avec eaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes ens que voit M. l'ambassadeur ; et si vous fréquen- iez d'autres compagnies que les siennes, je serois dans e très grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas lus au long, me trouvant accablé d'affaires au sujet e l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe.

Paris, le 25 avril.

J'AI été fort incommodé depuis la dernière lettre que e vous ai écrite, ayant eu plusieurs petits maux dont l n'y en avoit pas un seul dangereux, mais qui étoient ous assez douloureux pour m'empêcher de dormir la uit et de m'appliquer durant le jour : ces maux étoient n fort grand rhume, un rhumatisme, et une petite rysipele ou érésipele qui m'inquiete beaucoup de emps en temps. Cela a donné occasion à votre mere t à mes meilleurs amis de m'insulter sur la paresse ue j'avois depuis si long-temps de faire des remedes. 'en ai donc commencé quelques uns. Vos deux pe- ites sœurs prenoient hier médecine pendant qu'on ne saignoit ; et il fallut que votre mere me quittât our aller forcer Fanchon à avaler sa médecine : elle toujours été un peu incommodée depuis son catarre. e lui ai lu votre lettre ; elle fut fort touchée de l'inté- êt que vous preniez à sa maladie et du soin que vous

non pas avec le monde, dont elle paroît toujo
dégoûtée: elle prend un fort grand soin de se
sœurs et de son petit frere, et elle fait tout c
meilleure grace du monde. Votre mere est édifi
et en reçoit un fort grand soulagement. Il a fa
des combats pour la résoudre à porter des ha
simples et fort modestes qu'elle a retrouvés d
armoire, et il a fallu au moins lui promettre q
l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. O
trompe, ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ce
sentiments; et vous traitez peut-être de grande f
d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour
tements et la parure, j'ajouterai même pou
rure. Mais que cette petite réflexion que je
vous effraie point; je sais aussi bien compati
tite vanité des jeunes gens, comme je sais ad
modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'a
deur de vous faire avancer ce qui vous sera né
pour un habit tel que vous en aurez besoin, et
bandonne sans aucune répugnance à tout ce q
gera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me f
M. de Bonnac, et de la noble émulation q
semble que son exemple vous inspire: avez-h

préaux vous fait aussi les siens : il est à la joie de son cœur depuis qu'il a vu son Amour de Dieu imprimé avec de grands éloges dans une réponse qu'on a faite au P. Daniel. On m'a dit mille biens de plusieurs ecclésiastiques qui sont en Hollande. C'est une grande consolation de trouver des gens de bien, et de pouvoir quelquefois s'entretenir avec eux des choses du salut, sur-tout dans un pays où l'on est si dissipé par les divertissements et les affaires. Du reste j'apprends avec beaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'ambassadeur ; et si vous fréquentiez d'autres compagnies que les siennes, je serois dans de très grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas plus au long, me trouvant accablé d'affaires au sujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe.

Paris, le 25 avril.

J'ai été fort incommodé depuis la derniere lettre que je vous ai écrite, ayant eu plusieurs petits maux dont il n'y en avoit pas un seul dangereux, mais qui étoient tous assez douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit et de m'appliquer durant le jour : ces maux étoient un fort grand rhume, un rhumatisme, et une petite érysipele ou érésipele qui m'inquiete beaucoup de temps en temps. Cela a donné occasion à votre mere et à mes meilleurs amis de m'insulter sur la paresse que j'avois depuis si long-temps de faire des remedes. J'en ai donc commencé quelques uns. Vos deux petites sœurs prenoient hier médecine pendant qu'on me saignoit ; et il fallut que votre mere me quittât pour aller forcer Fanchon à avaler sa médecine : elle a toujours été un peu incommodée depuis son catarre. Je lui ai lu votre lettre : elle fut fort touchée de l'inté-

as l'entendissiez et
t cas de vos conseils.

Votre sœur ainée est d'une humeur fort douce.
ai tout sujet d'être édifié de sa conduite et de sa
rande piété; mais elle est toujours fort farouche.
Elle pensa hier rompre en visiere avec une personne
qui lui faisoit entendre, par maniere de civilité, qu'il
la trouvoit bien faite; et je fus obligé même, quand
nous fûmes seuls, de lui en faire une petite répri-
mande. Elle voudroit ne bouger de sa chambre et
ne voir personne; du reste elle est assez gaie avec
nous, et prend grand soin de ses petites sœurs et de
son petit frere. Mais voilà assez vous parler de notre
ménage.

Vous ne serez pas fort affligé d'apprendre que R...,
huissier de la chambre, a été mis à la Bastille, et
qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charge. Ses
confreres seront fort aises d'être délivrés de lui. Pour
moi, il ne me saluoit plus, et avoit toujours envie de
me fermer la porte au nez lorsque je venois chez
roi. Avec tout cela je le plaindrois, si un homme
solent, et qui cherchoit si volontiers la haine de t
les honnêtes gens, pouvoit mériter quelque pitié.
a eu une catastrophe qui a fait bien plus de bruit
celle d'un Breton, qui n'étoit pour
le roi avoit no

Paris, le 2 mai.

Votre mere et moi nous approuvons entièrement tout ce que vous avez pensé sur votre habit, et nous souhaitons même qu'on ait déja commencé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin tant pour l'habit que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des ecclésiastiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaisir de répondre au mieux à leurs honnêtetés : il peut même arriver des occasions où vous ne serez pas fâché de vous adresser à eux pour les choses qui regardent votre salut, quand vous serez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'ambassadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles; on ne l'appelle que le saint solitaire. Je suis sûr que M. l'ambassadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent, envie souvent de bon cœur le calme et la félicité de M. son frere.

M. Despréaux recevra avec joie vos lettres quand vous lui écrirez : mais je vous conseille de me les adresser, de peur que le prix qu'il lui en coûteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander. N'appréhendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos lettres; elles me font un extrême plaisir, et nous sont d'une très grande consolation à votre mere et à moi, et même à toutes vos sœurs, qui les écoutent avec une merveilleuse attention en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois semaines que je ne suis sorti

Votre sœur aînée est d'une [illegible]
j'ai tout sujet d'être édifié de sa conduite et
grande piété; mais elle est toujours fort faro
Elle pensa hier rompre en visiere avec une per
qui lui faisoit entendre, par maniere de civilité,
la trouvoit bien faite; et je fus obligé même,
nous fûmes seuls, de lui en faire une petite
mande. Elle voudroit ne bouger de sa cham
ne voir personne; du reste elle est assez gai
nous, et prend grand soin de ses petites sœurs
son petit frere. Mais voilà assez vous parler de
ménage.

Vous ne serez pas fort affligé d'apprendre qu
huissier de la chambre, a été mis à la Basti
qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charg
confreres seront fort aises d'être délivrés de lu
moi, il ne me saluoit plus, et avoit toujours e
me fermer la porte au nez lorsque je venois
roi. Avec tout cela je le plaindrois, si un hon
solent, et qui cherchoit si volontiers la haine
les honnêtes gens, pouvoit mériter quelque pit
a eu une catastrophe qui a fait bien plus de br
celle-là; c'est celle d'un Breton, qui n'étoit po
dire connu de personne, et que le roi avoit

Paris, le 2 mai.

VOTRE mere et moi nous approuvons entièrement tout ce que vous avez pensé sur votre habit, et nous souhaitons même qu'on ait déja commencé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin tant pour l'habit que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des ecclésiastiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaisir de répondre au mieux à leurs honnêtetés: il peut même arriver des occasions où vous ne serez pas fâché de vous adresser à eux pour les choses qui regardent votre salut, quand vous serez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'ambassadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles; on ne l'appelle que le saint solitaire. Je suis sûr que M. l'ambassadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent, envie souvent de bon cœur le calme et la félicité de M. son frere.

M. Despréaux recevra avec joie vos lettres quand vous lui écrirez: mais je vous conseille de me les adresser, de peur que le prix qu'il lui en coûteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander. N'appréhendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos lettres; elles me font un extrême plaisir, et nous sont d'une très grande consolation à votre mere et à moi, et même à toutes vos sœurs, qui les écoutent avec une merveilleuse attention en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

demande au ...
ous passer de mes petits secou...
ence un peu à me reposer et à mener une vi...
orme à mon âge et même à mon inclination. M. Des-
préaux m'a tenu très bonne compagnie. Toutes vos
sœurs sont en bonne santé, aussi bien celles qui sont
ici que celles qui sont au couvent, et qui témoignent
toutes deux une grande ferveur pour achever de se
consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies lettres
du monde, et les plus vives, sans beaucoup d'ordre,
comme vous pouvez croire, mais extrêmement con-
formes au caractere que vous lui connoissez. Elle nous
demande avec grand soin de vos nouvelles. Adieu,
mon cher fils : je vous écrirai plus au long une autre
fois. J'ai si mal dormi que je n'ai pas la tête bien libre;
n'ayez sur-tout aucune inquiétude sur ma santé, qui
au fond est très bonne.

Paris, le 16 ma...

VOTRE relation du voyage que vous avez fai...
Amsterdam m'a fait un très grand plaisir : je n'ai...
m'empêcher de la lire à M. de Valincourt et à M. ...
... Je me gardai bien, en la lisant, de leur ...
...tatif, que vous avez appr...
... beaucoup

nchée du souvenir que vous avez d'elle. Elle seroit sez aise d'avoir votre beurre; mais elle craint également et de vous donner de l'embarras et d'être mbarrassée pour recevoir votre présent qui se gâteroit peut-être en chemin.

M. de R.... m'a appris que la Chammeslé étoit a l'extrémité, de quoi il paroît très affligé; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guere, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouveroit très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que quand elle verra la mort de plus près elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien. Ce fut madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle étoit effrayée, et qu'elle a sue de M. le curé de Saint-Sulpice.

Un mousquetaire, fils d'un de nos camarades (1), a eu une affaire assez bizarre avec M. de V..., qui, le prenant pour un de ses meilleurs amis, lui donna en badinant un coup de pied dans le derriere, puis, s'étant apperçu de son erreur, lui fit beaucoup d'excuses: mais le mousquetaire, sans se payer de ses raisons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, et lui donna aussi un coup de pied de toute sa force; après quoi il le pria de l'excuser, disant qu'il l'avoit pris aussi pour un de ses amis. L'action, qui s'est passée sur le petit degré de Versailles, par où le roi revient de la chasse, a paru fort étrange. On a fait mettre le mousquetaire en prison: il est parent de madame Quentin; et cette parenté ne lui a pas été infructueuse en cette occasion. M. de Boufflers accommoda

(1) D'un gentilhomme ordinaire.

demande au bon Dieu ... secours, ...
ns passer de mes petits secours et à mener une vie con-
ence un peu à me reposer et à mener une vie con-
orme à mon âge et même à mon inclination. M. Des-
réaux m'a tenu très bonne compagnie. Toutes vos
sœurs sont en bonne santé, aussi bien celles qui sont
ici que celles qui sont au couvent, et qui témoignent
toutes deux une grande ferveur pour achever de se
consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies lettres
du monde, et les plus vives, sans beaucoup d'ordre,
comme vous pouvez croire, mais extrêmement con-
formes au caractere que vous lui connoissez. Elle nous
demande avec grand soin de vos nouvelles. Adieu,
mon cher fils : je vous écrirai plus au long une autre
fois. J'ai si mal dormi que je n'ai pas la tête bien libre;
n'ayez sur-tout aucune inquiétude sur ma santé, qui
au fond est très bonne.

Paris, le 16 mai

Votre relation du voyage que vous avez fait
Amsterdam m'a fait un très grand plaisir : je n'ai
m'empêcher de la lire à M. de Valincourt et à M. D
... gardai bien, en la lisant, de leur
... que vous avez appri

hée du souvenir que vous avez d'elle. Elle seroit
e aise d'avoir votre beurre; mais elle craint éga-
nt et de vous donner de l'embarras et d'être
arrassée pour recevoir votre présent qui se gâte-
pent-être en chemin.
l. de R.... m'a appris que la Chammeslé étoit a
rémité, de quoi il paroît très affligé; mais ce qui
e plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guere,
eux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre
heureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant
aré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouveroit très
ieux pour elle de mourir comédienne. Il faut
rer que quand elle verra la mort de plus près
changera de langage, comme font d'ordinaire la
part de ces gens qui font tant les fiers quand ils
portent bien. Ce fut madame de Caylus qui m'ap-
hier cette particularité, dont elle étoit effrayée,
u'elle a sue de M. le curé de Saint-Sulpice.
n mousquetaire, fils d'un de nos camarades (1),
une affaire assez bizarre avec M. de V..., qui,
renant pour un de ses meilleurs amis, lui donna
adinant un coup de pied dans le derriere, puis,
nt appercu de son erreur, lui fit beaucoup d'ex-
s: mais le mousquetaire, sans se payer de ses
ons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, et
onna aussi un coup de pied de toute sa force; après
i il le pria de l'excuser, disant qu'il l'avoit pris
i pour un de ses amis. L'action, qui s'est passée
le petit degré de Versailles, par où le roi revient
chasse, a paru fort étrange. On a fait mettre le
squetaire en prison: il est parent de madame
ntin; et cette parenté ne lui a pas été infruc-
se en cette occasion. M. de Boufflers accommoda

(1) D'un gentilhomme ordinaire.

Versailles, le 15 juin.

Le roi a renvoyé M. l'abbé de Langeron et M. l'abbé de Beaumont. La querelle de M. de Cambrai est cause de tout ce remue-ménage. On a donné une de ces places au recteur de l'université, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au roi sur la paix. M. de Puységur est nommé pour un des gentilshommes de la manche. Je ne puis vous cacher l'obli-

M. le maréchal de Noailles:

vous plaisent. Vous avez un grand modele devant vos yeux; je veux dire M. l'ambassadeur, et je ne saurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je sais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction à la Haye; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide pour vous laisser détourner des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner; autrement il vaudroit mieux revenir que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci, non point que j'aie aucun sujet d'inquiétude, étant au contraire très content des témoignages qu'on rend de vous; mais comme je veille continuellement à ce qui vous est avantageux, j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vues que mes amis pourront avoir pour vous. Je suis chargé de beaucoup de compliments de tous vos petits amis de ce pays-ci: je dis petits amis en comparaison des protecteurs dont je viens de vous parler.

J'ai laissé votre mere et toute la famille en bonne santé, excepté que votre sœur est toujours sujette à ses migraines: je crains bien que la pauvre fille ne puisse pas accomplir les grands desseins qu'elle s'étoit mis dans la tête, et je ne serai point du tout surpris quand il faudra que nous prenions d'autres vues pour elle.

Paris, le 23 juin.

Votre mere s'est fort attendrie à la lecture de votre derniere lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations étoit de recevoir de ses nouvelles; elle est très contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer en cela vous nous rendez bien justice, et que les

: ils m'ont ... et votre ...
s compliments, et votre ...
es. La pauvre fille me fait assez de pitié, ...
certitude que je vois dans ses résolutions, tantôt
Dieu, tantôt au monde, et craignant de s'engager
façon ou d'autre : du reste elle est fort douce.
adelon a eu une petite vérole volante : je crains
en pour votre petit frere ; il est très joli, apprend
ien, et, quoique fort éveillé, ne nous donne pas la
noindre peine.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil, où M. de
Termes amena le nouveau musicien Destouches,
qui fait un nouvel opéra pour Fontainebleau. Il en
chanta plusieurs endroits, dont la compagnie parut
charmée, et sur-tout M. Despréaux, qui prétendoit
... bien distinctement, et qui raisonna fort,
... musique. Le musicien fut très
... opéra, et

ont vous faites tant de récit, et d'y man-
us des groseilles de Hollande. Ces gro-
ien fait ouvrir les oreilles à vos petites
votre mere elle-même, qui les aime fort.
s m'empêcher de vous dire qu'à chaque
peu bon que l'on nous sert sur notre
échappe toujours de dire, *Racine en*
volontiers. Je n'ai jamais vu en vérité
mere, ni si digne que vous fassiez votre
r reconnoître son amitié. Au moment
écris, vos deux petites sœurs me vien-
er un bouquet pour ma fête, qui sera
qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous
vous fasse souvenir que ce même saint
st notre patron, est aussi invoqué par
me le patron des gens qui sont en
qu'elle lui adresse pour eux une priere
l'itinéraire, et que j'ai dite plusieurs fois
tion? Adieu, mon cher fils.

Paris, le 26 juin.

lettre que vous m'avez écrite d'Aix-la-
j'y ai vu avec beaucoup de plaisir la
que vous y faisiez des singularités de
t sur-tout de cette procession où Char-
sta avec de si belles cérémonies.
ıvant-hier de Marly, et j'ai trouvé toute
n bonne santé. Il m'a paru que votre
eprenoit assez volontiers les petits ajus-
quels elle avoit si fièrement renoncé;
e croire que sa vocation à la religion
n s'en aller avec celle que vous aviez eue
artreux. Je n'en suis point du tout sur-
ssant l'inconstance des jeunes gens, et

aussi plus durable. [illegible]
grande persévérance ; et elle paroît même s'i
tienter beaucoup des quatre mois que son nov
doit encore durer. Babet souhaite aussi avec ar
que son temps vienne pour se consacrer à
Toute la maison où elle est l'aime tendremen
toutes les lettres que nous en recevons ne pa
que de son zele et de sa sagesse. On dit qu'ell
fort jolie de sa personne. Vous jugez bien que
ne la laisserons pas s'engager légèrement, et
être bien assurés d'une vocation. Vous jugez
aussi que tout cela n'est point un petit eml
pour votre mere et pour moi ; et que des en
quand ils sont venus en âge, ne donnent pa
d'occupation. Je vous dirai sincèrement que
nous console quelquefois dans nos inquiétudes
d'apprendre que vous avez envie de bien fa
de vous instruire des choses qui peuvent co
aux vues que l'on peut avoir pour vous. Song
jours que notre fortune est très médiocre (1),
vous devez beaucoup plus compter sur votre t
que sur une succession qui sera fort partag
voudrois avoir pu mieux faire. Je commence
d'un âge où ma plus grande application d
[illegible] vous paroîtron

l'occasion de votre sœur, qu'il faut main-
onger à établir. Mais enfin nous espérons
, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici,
ra à nous assister et à prendre soin de nous (1),
si vous ne l'abandonnez pas vous-même, et
plaisir ne l'emporte point sur les bons sen-
qu'on a tâché de vous inspirer. Adieu, mon
ne vous laissez manquer de rien de ce qui
nécessaire.

Paris, le 7 juillet.

vous assurer que M. de Torcy ne laissera
aucune occasion de vous rendre de bons
Comme il estime extrêmement M. l'ambas
l ajoutera une foi entière aux bons témoi-
u'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre
lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de
ils ont été charmés et effrayés de la des-
que vous y faites du grand travail et de
ion continuelle de M. l'ambassadeur. Je
je relisois ces jours passés, pour la cen-
is, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je
qu'à vos heures perdues vous en pussiez
ques unes avec M. l'ambassadeur : je suis
u'elles seroient extrêmement de son goût,
plus que, sans le flatter, je ne vois per-
i ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire
s, également propre à parler sérieusement
ment des grandes affaires, et à badiner
nent sur les petites choses. Croyez que, dans

---

eu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
x petits des oiseaux il donne leur pâture.
ATHALIE.

Trebatium, [illegible]
tum, et d'autres que je vous [illegible]
s voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cic[illegible]
: vous serez étonné de voir un homme aussi
et aussi élégant que Cicéron même; mais il fau-
oit pour cela que vous eussiez pu vous familiariser
s lettres par la connoissance de l'histoire de ce
mps-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous
ider. Je vous conseille de faire la dépense d'acheter
'édition de ces épîtres par Grævius, en Hollande,
n-8°. Cette lecture est excellente pour un homme
qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de
choses moins sérieuses.

J'irai demain coucher à Auteuil, et j'y attendrai le
lendemain à souper votre mere avec sa famille. Votre
[illegible] dans sa premiere ferveur pour la
[illegible] pousse les choses trop

Paris, le 21 juillet.

pour moi une apparition agréable de voir
de Bonnac dans mon cabinet ; mais ma
ngea bientôt en chagrin, quand je le vis
e point loger chez moi, et à refuser la pe-
ore que ma femme et moi nous le priâmes
. Nous recommençâmes nos instances le
; et j'allai jusqu'à le menacer de vous man-
loger à l'auberge à la Haye. Il me repré-
seroit trop loin du quartier de M. de Torcy,
l il devoit se trouver à point nommé quand
à Paris. Il a bien fallu me payer, malgré
es raisons ; et vous pouvez vous assurer
mme en a été du moins aussi chagrine que
s savez comme elle est reconnoissante, et
e a le cœur fait. Il n'y a chose au monde
fit pour témoigner à M. de Bonrepaux
lle est sensible aux bontés qu'il a pour
est charmée, comme moi, de M. de Bon-
e toutes ses manieres pleines d'honnêteté
tesse. Elle sera au comble de sa joie si
ez parvenir à lui ressembler, et si vous
l'air et les manieres qu'elle admire en lui.
une de grandes espérances sur votre sujet :
tes fort heureux d'avoir en lui un ami si
onne volonté pour vous. S'il ne nous flatte
si les témoignages qu'il nous rend de vous
sinceres, nous avons de grandes graces à
bon Dieu, et nous espérons que vous
d'une grande consolation. Il nous assure
aimez le travail ; que la promenade et la
nt vos plus grands divertissements, et sur-
nversation de M. l'ambassadeur, que vous

up au-dessous
le les épîtres
d Papyrium
querai quand
Cælius à Cicé-
homme aussi
e; mais il fau-
us familiariser
istoire de ce
peuvent vous
nse d'acheter
en Hollande,
r un homme
aires, soit de

y attendrai le
famille. Votre
veur pour la
s choses trop
tite i[illegible]ité
s choses vio-
temps. Votre
petite vérole,
ême gardé le

espréaux de
leur sa der-
enverra fort
modestie de
vons rien là-
du goût de
yez point à
a que nous
n.

Paris, le 21 juillet.

ur moi une apparition agréable de voir
le Bonnac dans mon cabinet; mais ma
gea bientôt en chagrin, quand je le vis
point loger chez moi, et à refuser la pe-
e que ma femme et moi nous le priâmes
Nous recommençâmes nos instances le
et j'allai jusqu'à le menacer de vous man-
ger à l'auberge à la Haye. Il me repré-
roit trop loin du quartier de M. de Torcy,
l devoit se trouver à point nommé quand
Paris. Il a bien fallu me payer, malgré
raisons; et vous pouvez vous assurer
me en a été du moins aussi chagrine que
avez comme elle est reconnoissante, et
a le cœur fait. Il n'y a chose au monde
it pour témoigner à M. de Bonrepaux
est sensible aux bontés qu'il a pour
t charmée, comme moi, de M. de Bon-
toutes ses manieres pleines d'honnêteté
sse. Elle sera au comble de sa joie si
parvenir à lui ressembler, et si vous
ir et les manieres qu'elle admire en lui.
ie de grandes espérances sur votre sujet;
fort heureux d'avoir en lui un ami si
ne volonté pour vous. S'il ne nous flatte
les témoignages qu'il nous rend de vous
aceres, nous avons de grandes graces à
bon Dieu, et nous espérons que vous
l'une grande consolation. Il nous assure
mez le travail; que la promenade et la
vos plus grands divertissements, et sur-
ersation de M. l'ambassadeur, que vous

nnes de meilleur e[illegible]

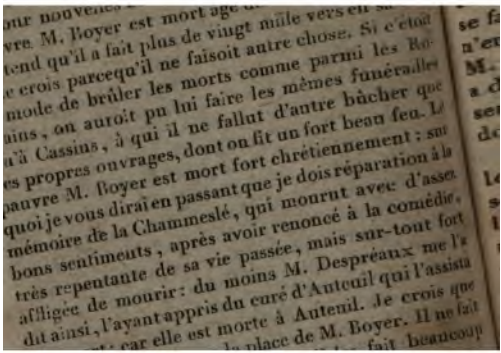
Je n'ai osé lui demander si vous p[illegible]
n bon Dieu ; j'ai eu peur que la réponse ne fût pas
elle que je l'aurois souhaitée : mais enfin je veux me
flatter que, faisant votre possible pour devenir un
parfaitement honnête homme, vous concevrez qu'on
ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit.
Vous connoissez la religion, je puis même dire que
vous la connoissez belle et noble comme elle est;
ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Par-
donnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre;
vous savez combien il me tient à cœur : et je puis vous
assurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il
n'y a rien de si doux au monde que le repos de la
conscience, et de regarder Dieu comme un pere qui
ne nous manquera point dans nos besoins. Mr Des
préaux, que vous aimez tant, est plus que jamai
dans ces sentiments, sur-tout depuis qu'il a fait se
Amour de Dieu ; et je puis vous assurer qu'il est t
bien persuadé lui-même des vérités dont il a vou
persuader les autres. Vous trouvez quelquefois
lettres trop courtes ; mais je crains bien que v
ne trouviez celle-ci trop longue.

Paris, le 24 ju

Je la plains bien d'y être si sujette, cela est cause de l'irrésolution où elle est sur l'état qu'elle doit embrasser. Je fais mon possible pour la réjouir ; mais nous menons une vie si retirée qu'elle ne peut guere trouver de divertissements avec nous. Elle prétend qu'elle ne se soucie point de voir le monde ; et elle n'a guere d'autre plaisir que dans la lecture, n'étant que fort peu sensible à tout le reste. Le temps de la profession de Nanette s'avance, et elle a grande impatience qu'il arrive. Babet témoigne la même envie : mais nous avons résolu de ne la plus laisser qu'un an au couvent ; après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner sa vocation. Fanchon veut aller trouver sa sœur Nanette, et ne parle d'autre chose. Sa petite sœur n'a pas les mêmes impatiences de nous quitter, et me paroît avoir beaucoup de goût pour le monde : elle raisonne sur toutes choses avec un esprit qui vous surprendroit, et est fort railleuse ; de quoi je lui fais souvent la guerre. Je prétends mettre votre petit frere l'année qui vient avec M. Rollin, à qui M. l'archevêque a confié les petits messieurs de Noailles. M. Rollin a pris un logement au college de Laon, dans le pays latin. Notre voisin y vouloit aussi mettre son fils ; mais on a trouvé le petit garçon trop éveillé, de quoi le pere est fort offensé.

Tous nos confreres les ordinaires du roi me demandent souvent de vos nouvelles, aussi bien que plusieurs officiers des gardes. Il n'y a que M. B. qui me paroît fort majestueux : je ne sais si c'est par indifférence ou par timidité.

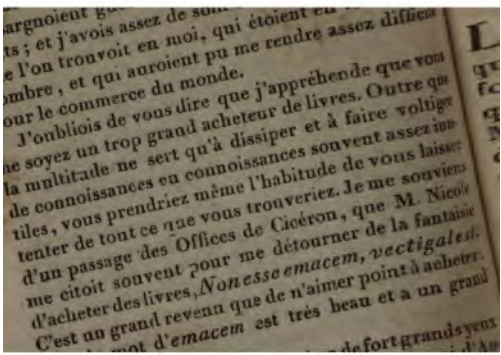
M. de Bonnac vous dira combien M. Despréaux lui témoigna d'amitié pour vous. Il est heureux comme un roi dans sa solitude, ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil : je l'appelle ainsi parcequ'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel écot, et souvent on ne se connoît pas les uns les autres. Il est heureux



M. de Bonnac a bien voulu se charger pour vous
e trente louis neufs, valant 420 livres. Je voulois en
onner quarante, sur la grande idée qu'il nous a dou-
ée de votre économie; mais votre mere a modéré la
omme et a cru que c'étoit assez de trente. Nous
vons résolu de donner 4000 livres à votre sœur qui
e fait religieuse, avec une pension de 200 livres. Elle
'en sait encore rien ni son couvent non plus: mais
I. l'archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence,
dit que cela étoit magnifique, et m'a répondu qu'on
eroit content de moi : il s'opposeroit même si je
onnois davantage.

Ma santé est assez bonne, Dieu merci; mais les cha-
eurs m'ont jeté dans de grands abattements, et je
ens bien que le temps approche où il faut songer à
retraite; mais je vous ai tant prêché dans ma der-
iere lettre que je crains de recommencer dans celle-
i. Vous trouverez donc bon que je la finisse en vous
isant que je suis très content de vous. Si j'ai quelque
hose à vous recommander particulièrement, c'est de
ire tout de votre mieux pour vous rendre agréable
M. l'ambassadeur, et pour contribuer à son sou-
agement dans les moments où il est accablé de tra-
ail. Je mettrai sur mon compte toutes les complai-
ances que vous aurez pour lui; et je vous exhorte
avoir pour lui le même attachement que vous au-
iez pour moi, avec cette différence qu'il y a mille
ois plus à profiter et à apprendre avec lui qu'avec
noi.

J'ai reconnu en vous une qualité que j'estime fort,
'est que vous entendez très bien raillerie quand d'au-
es que moi vous font la guerre sur vos petits dé-
uts : mais ce n'est pas assez de souffrir en galant
omme les petites plaisanteries, il faut les mettre à
rofit. Si j'osois vous citer mon exemple, je vous dirois
une des choses qui m'a fait le plus de bien, c'est


argnoient
ts ; et j'avois assez de
e l'on trouvoit en moi, qui étoient
mbre, et qui auroient pu me rendre assez difficu
our le commerce du monde.
J'oubliois de vous dire que j'appréhende que vou
ne soyez un trop grand acheteur de livres. Outre qu
la multitude ne sert qu'à dissiper et à faire voltige
de connoissances en connoissances souvent assez inu
tiles, vous prendriez même l'habitude de vous laisse
tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me souvien
d'un passage des Offices de Cicéron, que M. Nicole
me citoit souvent pour me détourner de la fantaisie
d'acheter des livres, *Non esse emacem, vectigalem.*
C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter.
C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter.
mot d'*emacem* est très beau et a un grand
de fort grands yeux

n bénit : si vous n'étiez pas si loin, elle vous au-
nvoyé de la brioche.

Paris, le 1 août.

lerniere lettre que je vous ai écrite étoit si longue
ous ne trouverez pas mauvais que celle-ci soit
ourte. Il ne s'est rien passé de nouveau que la
lle que M. le Grand-Prieur a voulu avoir avec
prince de Conti à Meudon. Il s'est tenu offensé
uelques paroles très peu offensantes que M. le
e de Conti avoit dites; et le lendemain, sans qu'il
uestion de rien, il l'est venu aborder dans la cour
eudon, le chapeau sur la tête et enfoncé jus-
x yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui.
prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il
evoit. M. le Grand Prieur lui répondit qu'il ne
a devoit point. M. le prince de Conti lui parla
outre la hauteur et en même temps avec toute la
se dont il est capable. Comme il y avoit du monde,
'eut point d'autre suite; mais Monseigneur, qui
chose un moment après, et qui se sentit irrité
e M. le Grand-Prieur, envoya M. le marquis de
es pour en donner avis au roi; et le roi sur-le-
p envoya chercher M. de Pontchartrain, à qui il
a ses ordres pour envoyer M. le Grand-Prieur à
stille. Tout le monde loue M. le prince de Conti.
tre mere et toute la petite famille vous fait des
liments. Votre sœur demande conseil à tous ses
teurs sur le parti qu'elle doit prendre, ou du
e, ou de la religion; mais vous jugez bien que
l on demande de semblables conseils on est déjà
miné. Nous cherchons sérieusement, votre mere

ai résol...
rois guere le temps de ...
jours à cheval, et je n'y serois jamais. ...
yen est pourtant bien fâché que je n'aille pas voir
n régiment, qui sera magnifique. Adieu.

DE SA FEMME.

Paris, le 10 août.

VOTRE pere étant un peu incommodé, je vous écris, mon cher fils, pour vous témoigner la joie que nous avons de l'application qu'il nous semble que vous donnez au travail. Soyez persuadé que vous ne saurie... faire plus de plaisir que de vous remplir l'esprit ... à vous faire bien exercer votre ... témoigner combien je ...

approuve le conseil qu'on vous a donné d'apprendre allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous xhorte aussi de son côté, et qui croit que cela vous ra extrêmement utile. Tout ce que j'apprends de ous fait la plus grande consolation que je puisse avoir. l ne tient pas à M. de Bonnac que vous ne passiez ici our un fort habile homme, et vous lui avez des obli- ations infinies. Assurez-le de ma reconnoissance, et e l'extrême envie que j'aurois de me trouver entre ui et vous avec M. l'ambassadeur. Je crois que je pro- terois moi-même beaucoup en si bonne compagnie. adieu.

Paris, le 18 août.

'AVOIS résolu de vous écrire vendredi dernier; mais se trouva que c'étoit le jour de l'assomption, et vous avez qu'en pareils jours un pere de famille comme moi st trop occupé, sur-tout le matin, pour avoir le temps 'écrire des lettres. Votre mere est fort aise que vous oyez content de la veste qu'elle vous a envoyée. Elle ous remercie de la bonne volonté que vous avez de ui apporter une robe, mais elle ne veut point d'étoffe 'or. Elle vient d'apprendre que votre sœur qui est à Melun avoit une grosse fievre, et elle est résolue d'y ller. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est as sans embarras, et qu'on n'a pas trop le temps de espirer, une affaire succédant presque toujours à une utre, sans compter la douleur de voir souffrir les per- onnes qu'on aime.

Je suis bien flatté du bon accueil que vous a fait le d'Angleterre. Je suis fort obligé à M. l'ambassa- r et de vous avoir attiré ce bon traitement et d'en ir bien voulu rendre compte au roi. M. de Torcy promis de se servir de cette occasion pour vous

jusqu'à sept ou huit fois dans une même page ; c
de petites négligences qu'il faut éviter, et qu'il e
aisé d'éviter : du reste nous sommes très cont
la maniere naturelle dont vous écrivez.

M. de Torcy m'a montré le livre du pur Amo
M. l'ambassadeur lui a envoyé, mais il n'a pu
prêter : cette affaire va toujours fort lentement à

M. de Bonnac est trop bon d'être si content d
j'aurois bien voulu faire mieux pour lui tém
toute l'estime que j'ai pour lui, laquelle est fo
mentée depuis que j'ai eu l'honneur de l'entr
fond, et que j'ai découvert non seulement
netteté et la solidité de son esprit, mais encore
de son cœur et la sensibilité qu'il a pour ses a

Vous ne m'avez rien mandé de M. de Tallar
ment est-on content de lui ? On m'a dit qu'il
à Utrecht pendant que le roi d'Angleterre se
Faites bien des amitiés au fils de mylord Mont
vous conseille aussi d'écrire au mylord son p

Paris, le 12 sep

Je ne vous écris qu'un mot pour vous di

tre sœur parfaitement guérie. La cérémonie
ofession se fera vers la fin d'octobre. Nous
ons, avec la pension viagere de 200 livres,
res en argent : nous pensions n'en donner
tre, mais on a tant chicané qu'il nous en
cinq, tant pour lui bâtir et meubler une
ne pour d'autres petites choses, sans comp-
penses du voyage et de la cérémonie.
songeons aussi à marier votre sœur ; et si
re dont on nous a parlé réussit, cela pourra
et hiver. Elle est fort tranquille là-dessus,
vanité ni ambition ; et j'ai tout lieu d'être
d'elle.
nsé vous marier vous-même, sans que vous
z rien, et il s'en est peu fallu que la chose
engagée ; mais quand c'est venu au fait et au
, je n'ai point trouvé l'affaire aussi avanta-
elle le paroissoit : elle pourra l'être dans
s ; et cependant vous auriez eu à souffrir,
n'auriez pas été fort à votre aise. Je n'au-
rtant rien fait sans avoir votre approba-
x de mes amis que j'ai consultés m'ont dit
oit vous rompre le cou et empêcher peut-
e fortune que de vous marier si jeune, en
nant un établissement si médiocre, dont les
es ne sont que dans vingt ans. Je ne vous
en mandé de tout cela si ce n'étoit que j'ai
ous faire voir combien je songe à vous. Je
de faire en sorte que vous soyez content de
nous vous aiderons en tout ce que nous
s ; c'est à vous de votre côté à vous aider
us-même en continuant à vous appliquer.
manderai une autre fois, pour vous divertir,
de l'affaire. Tout ce que je vous puis dire,
vous ne connoissez pas la personne dont il
, et que vous ne l'avez jamais vue : c'est

Vous n'êtes pas le seul à qui il arriv
heurs. Votre mere et votre sœur me vi
cher, il y a huit jours, à Auteuil, où j
Un orage épouvantable les prit comme
sur la chaussée; la grêle, le vent et les é
une telle peur aux chevaux que le coche
plus maître. Votre sœur, qui se crut per
la portiere et se jeta à bas sans savoir ce
soit; le vent et la grêle la jetterent par
firent si bien rouler, qu'elle alloit tomb
la chaussée, sans mon laquais qui couru
retint. On la remit dans le carrosse toute
tout effrayée: elle arriva à Auteuil dans
M. Despréaux fit allumer un grand feu: o
une chemise et un habit. Nous la rame
lueur des éclairs, malgré M. Despréaux
la retenir; elle se mit au lit en arrivan
douze heures: il a fallu lui acheter d'au
et c'est là tout le plus grand mal de sc
Adieu, mon cher fils.

Paris, le 19

couriez risque de n'avoir très long-temps que 4000 l., chargé peut-être de huit ou dix enfants avant que vous eussiez trente ans. Vous n'auriez pu avoir équipage, les habits et la nourriture auroient tout absorbé : cela vous détournoit des espérances que vous pourrez justement avoir par votre travail et par l'amitié dont M. de Torcy et M. l'ambassadeur vous honorent. Ajoutez à cela l'humeur de la fille, qu'on dit qui aime le faste, le monde, et tous les divertissements du monde, et qui vous auroit peut-être mis au désespoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire, c'est que des personnes fort raisonnables, et qui vous aiment, nous ont embrassés très cordialement, ma femme et moi, quand elles ont su que je m'étois débarrassé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faisant part du peu de bien et du revenu que Dieu nous a donné, vous serez cent fois plus heureux et plus en état de vous avancer. Je ne vous nomme point les personnes qui m'avoient fait cette proposition, je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnoissance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occasion. Votre mere a été dans tous les mêmes sentiments que moi; elle doutoit même que vous eussiez voulu consentir à cette affaire, parcequ'elle vous a souvent entendu dire que vous vouliez travailler à votre fortune avant que de songer à vous marier. Soyez bien persuadé que nous ne vous laisserons manquer de rien, et que je suis dans la disposition de faire pour vous garçon les mêmes choses que je prétendois faire en vous mariant : ainsi abandonnez-vous à Dieu premièrement, à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais; et après lui reposez-vous sur

te homme.

Votre mere mena hier à la
mille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphan
t fit des cris effroyables quand il le vit qui mettoit
a trompe dans la poche du laquais qui le tenoit
par la main. Les petites filles ont été plus hardies,
et sont revenues chargées de poupées dont elles
sont charmées. Je ne suis pas entièrement hors de
mes maux ; cependant je differe toujours à me
purger.

Je ne sais point ce que c'est que cette histoire du
jansénisme qu'on imprime en Hollande ; vous ne me
mandez pas si c'est pour ou contre ; mais je vous
conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessu
afin qu'on ne puisse vous nommer en rien. Vo
voulez bien que je vous fasse une petite critique s
un mot de votre lettre : *Il en a agi avec politess*
il faut dire, *il en a usé*. On ne dit point *il e*
bien agi, et c'est une mauvaise façon de parle

Paris, le 31 septem

J'AVOIS déja vu dans la gazette toutes les n
l'entrée de M. l'ambassadeur, et
grand plaisir au réc

donné ma voix à l'abbé Genest, à qui je m'étois engagé.

Paris, le 8 octobre.

J'ai la tête si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré depuis cinq ou six jours, que je laisse à ma femme le soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez cependant en aucune inquiétude sur ma santé ; elle est, Dieu merci, beaucoup meilleure, et j'espere être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous savez ma sincérité, et d'ailleurs je n'ai aucune raison de vous déguiser l'état où je suis. Soyez tranquille, et songez un peu au bon Dieu. *Ensuite est écrit de la main de sa femme :* J'ai pris la plume à votre pere ; il est dans son lit : il a seulement voulu commencer cette lettre afin que vous ne vous figurassiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est. Il a eu une fievre continue, et on a été obligé de le saigner deux fois : il a eu une bonne nuit, et il est ce matin sans fievre ; il ne lui reste plus qu'une douleur dans le côté droit (1) quand on y touche ou qu'il s'agite. Il est fort content de vos réflexions au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous donner. Il nous a paru cependant que le bien que cette fille vous apportoit avoit fait un peu trop d'impression sur votre esprit, et que vous n'aviez pas assez pensé sur ce que votre pere vous avoit mandé de l'humeur de la personne dont il s'agissoit. Je vois bien, mon cher fils, que vous ne savez pas de quelle importance cela est pour le repos de la vie : c'est pourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyez point

---

(1) La cause de sa mort.

famille. Le petit Lionval eut [illegible]
et fit des cris effroyables quand il le vit qui m
sa trompe dans la poche du laquais qui le
par la main. Les petites filles ont été plus ha
et sont revenues chargées de poupées dont
sont charmées. Je ne suis pas entièrement h
mes maux ; cependant je differe toujours
purger.

Je ne sais point ce que c'est que cette histo
jansénisme qu'on imprime en Hollande ; vous
mandez pas si c'est pour ou contre ; mais j
conseille de ne témoigner aucune curiosité là
afin qu'on ne puisse vous nommer en rien.
voulez bien que je vous fasse une petite critiq
un mot de votre lettre : *Il en a agi avec pol*
il faut dire, *il en a usé*. On ne dit point
bien agi, et c'est une mauvaise façon de p

Paris, le 31 sept

J'avois déja vu dans la gazette toutes les
ficences de l'entrée de M. l'ambassadeur, e
pas laissé de prendre un grand plaisir au r

onné ma voix à l'abbé Genest, à qui je m'étois ngagé.

Paris, le 8 octobre.

'ai la tête si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré epuis cinq ou six jours, que je laisse à ma femme e soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez ependant en aucune inquiétude sur ma santé ; elle st, Dieu merci, beaucoup meilleure, et j'espere tre en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. 'ous savez ma sincérité, et d'ailleurs je n'ai aucune ison de vous déguiser l'état où je suis. Soyez tranuille, et songez un peu au bon Dieu. *Ensuite est crit de la main de sa femme :* J'ai pris la plume votre pere ; il est dans son lit : il a seulement voulu ommencer cette lettre afin que vous ne vous figuissiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est. Il a eu une evre continue, et on a été obligé de le saigner deux ois : il a eu une bonne nuit, et il est ce matin sans evre ; il ne lui reste plus qu'une douleur dans le ôté droit (1) quand on y touche ou qu'il s'agite. l est fort content de vos réflexions au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous onner. Il nous a paru cependant que le bien que ette fille vous apportoit avoit fait un peu trop d'impression sur votre esprit, et que vous n'aviez pas ssez pensé sur ce que votre pere vous avoit mandé e l'humeur de la personne dont il s'agissoit. Je vois ien, mon cher fils, que vous ne savez pas de quelle nportance cela est pour le repos de la vie : c'est ourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyez point

---

(1) La cause de sa mort.

ious incommoder,
l'esprit ; et d'ail-
e plus qu'il nous
ter. Votre pere est
ites choses afin que
vu que vous soyez
viez d'une maniere
ous avons tâché de
fâché de la nécessité
rendre la perruque;
garder vos cheveux.
seil que vous don
faut il enverra cher-
, un habile perru-
t de vous écrire au
fils : songez à Dieu

---

tis, le 16 octobre (1).

s en peine de votre
ous n'avons reçu de vo
que vous avez pris le
: il auroit bien de la
fâché que vous eussiez
e que je vous ai écrite,
t sans péril ; ils disent
ourra être longue. Il
ievre ; mais la douleur
née. Nous avons passé
près-dînée sur la ter-
si vous voyez qu'il est

ée par sa femme.

ıre disposition. Pour le voyage de Fontai-
n'y faut plus songer. La profession de votre
s embarrasse; mais il faudra bien qu'elle
ec patience ce retardement. *Ensuite est*
la main de Racine : Je me porte beau-
ix, Dieu merci. J'espere vous écrire par
ordinaire une longue lettre qui vous dé-
a de toutes celles que je ne vous ai point
suis fort surpris de votre silence et de
I. l'ambassadeur; peu s'en faut que je ne
e tous plus malades que je ne l'ai été.
on cher fils : je suis tout à vous.

Paris, le 20 octobre (1).

cris, mon cher fils, auprès de votre pere,
lloit faire lui-même : je l'en ai empêché,
l est fort fatigué de l'émétique qu'on lui
adre et qui a eu tout le succès qu'on en
pérer; de maniere que les médecins disent
lus qu'à se tenir en repos, n'ayant plus
ndre. N'ayez point d'inquiétude sur lui;
st que vous ne preniez quelque parti pré-
vous détourneroit de vos occupations et
oit d'aucun soulagement : il espere vous
dredi. On lui conseille de prendre ici les
aint-Amand, en attendant qu'il puisse au
les aller prendre sur les lieux; et si M.
leur venoit aussi les prendre, il vous ame-
. Finot dit qu'il connoît le tempérament
Bonrepaux, et qu'il a mal fait d'aller
s eaux d'Aix-la-Chapelle; que celles de

---

e lettre est commencée par sa femme.

deur avoit quelque dépêche un peu importa
faire porter au roi, il se pourroit faire que M.
bassadeur tourneroit la chose d'une telle ma
que sa majesté ne trouveroit pas hors de raison
vous en eût chargé; dites-lui seulement ce q
vous mande, et laissez-le faire. Adieu, mon
fils. J'ai bien songé à vous, et suis fort ais
nous soyons encore en état de nous voir, s'il
à Dieu. *Puis de la main de sa femme :* Ne
étonnez pas si l'écriture de votre pere n'es
bonne; il est dans son lit : sans cela il écri
l'ordinaire. Adieu.

Paris, le 24 oct

ENFIN, mon cher fils, je suis, Dieu merci, a
ment sans fievre. J'espere que je n'ai plus q
médecine à essuyer. J'ai pourtant la tête encor
foible : la saison n'est pas fort propre pour le
valescents, et ils ont d'ordinaire beaucoup de
en ces temps-ci à se rétablir. Ma maladie a été
dérable; mais vous pouvez compter néanmoi
je ne vous ai point trompé, et que lorsque j

ous pourrons nous trouver lui et moi à Saint-
d le printemps prochain : car on a en tête que
ux-là me sont très bonnes aussi-bien qu'à lui.
profession de votre sœur a été retardée, de quoi
été fort affligée ; elle a mieux aimé pourtant re-
, et que je fusse en état d'y assister. Je lui ai
que ce seroit pour la premiere semaine du
le novembre. Je serai alors si près de Fontaine-
que d'autres que moi seroient peut-être tentés
er ; mais j'assisterai seulement à la profession
re sœur, et je reviendrai le lendemain coucher
s.

re mere est en bonne santé, Dieu merci, quoi-
ait pris bien de la peine après moi pendant ma
e : il n'y eut jamais de garde si vigilante ni si
; avec cette différence que tout ce qu'elle fai-
rtoit du fond du cœur, et faisoit toute ma con-
n. C'en est une fort grande pour moi que vous
issiez tout le mérite d'une si bonne mere : et je
rsuadé que quand je ne serai plus, elle retrou-
vous toute l'amitié et toute la reconnoissance
trouve maintenant en moi. M. de Valincour
l'abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure com-
du monde : je vous les nomme entre autres
n'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M.
éaux ne m'a point abandonné dans les grands
mais quand l'occasion a été moins vive il a été
ite retrouver son cher Anteuil ; et j'ai trouvé
ès raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît
e saison autour d'un convalescent qui n'avoit
ême la voix assez forte pour l'entretenir long-
; du reste il n'y a pas un meilleur ami ni un
ur homme au monde. Faites mille compliments
noi à M. l'ambassadeur et à M. de Bonnac. Je
is bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma
e. Je suis aussi fort touché de toutes les in-

Paris, le 30 octo

Vous pouvez vous assurer, mon cher fils, qu
santé est, Dieu merci, en train de se rétablir en
ment: j'ai été purgé pour la derniere fois, et
médecins ont pris congé de moi en me recom
dant néanmoins une très grande diete pendant
que temps, et beaucoup de regle dans mes
pour toute ma vie, ce qui ne sera pas fort diffi
observer: je ne crains que les tables de la cour
je suis trop heureux d'avoir un prétexte d'évi
grands repas, auxquels aussi-bien je ne pren
un fort grand plaisir. J'ai résolu même d'être
le plus souvent que je pourrai, non seulemen
y avoir soin de ma santé, mais pour n'être poin
cette horrible dissipation où l'on ne peut éviter
à la cour. Nous partirons mardi prochain pour
fession de ma chere fille, que je ne veux pas fai
guir davantage. M. l'archevêque de Sens veut
ment faire la cérémonie: j'aurois bien autant ai
eût donné cette commission à un autre, cel
auroit épargné bien de l'embarras et de la d
M. l'abbé Boileau a voulu aussi, malgré tou

doit pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disoient; c'est le meilleur homme du monde.

M. Hessein a un procès assez bizarre contre un conseiller de la cour des aides, dont les chevaux, ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baissée dans son carrosse qui marchoit fort paisiblement. Le choc fut si violent que le timon du conseiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Hessein, et le perça de part en part, en telle sorte que le pauvre cheval mourut au bout d'une heure: il a fait assigner le conseiller, et ne doute pas qu'il ne le fasse condamner à payer son cheval. Faites part de cette aventure à M. l'ambassadeur; mais qu'il se garde bien d'en plaisanter dans quelque lettre avec M. Hessein, car il prend la chose fort tragiquement.

Paris, le 10 novembre.

J'ARRIVE de Melun fort fatigué. J'avois cru que l'air me fortifieroit, mais je crois que l'ébranlement du carrosse m'a beaucoup incommodé. Je ne laisse pourtant pas d'aller et de venir, et les médecins m'assurent que tout ira bien pourvu que je sois exact à la diete qu'ils m'ont ordonnée; et je l'observe avec une attention incroyable. Je voudrois avoir le temps aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profession de votre sœur; mais sans la flatter vous pouvez compter que c'est un ange. Son esprit et son jugement sont extrêmement formés; elle a une mémoire prodigieuse, et aime passionnément les bons livres: mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est une douceur et une égalité d'esprit merveilleuses. Votre mere et votre sœur aînée ont extrêmement pleuré: et pour moi je n'ai cessé de sangloter; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma

suis guere en [illegible]
pressées. Votre mere et toute [illegible]
sent. C'est à pareil jour que demain que vous [illegible]
tisé, et que vous fites un serment solemnel à J. C.
le servir de tout votre cœur.

A LA MERE
SAINTE-THECLE RACINE.

Paris, le 11 novembre.

J'ai beaucoup d'impatience, ma chere tante, d'avoir l'honneur de vous voir pour vous dire tout le bien que j'ai vu dans ma chere enfant que je viens de faire religieuse. Je vous dirai cependant en peu de mots que je lui ai trouvé l'esprit et le jugement extrêmement formés, une piété très sincere, et sur-tout une douceur et une tranquillité d'esprit merveilleuses. C'est une grande consolation pour moi, ma chere tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfants vous ressemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera le [illegible] ensemble et son courage et son naturel.
[illegible] fort évité de nous regarder sa mere [illegible] de peur d'être attendr[illegible]

que tout fut fini elle se retira dans une petite
mbre où elle laissa aller le cours de ses larmes,
it elle versa un torrent au souvenir de celles de
nere. Comme elle étoit dans cet état, on lui vint
: que M. l'archevêque de Sens l'attendoit au par-
avec mes amis et moi. *Allons, allons!* dit-elle,
'est pas temps de pleurer. Elle s'excita même
gaieté, et se mit à rire de sa propre foiblesse, et
va en effet en souriant au parloir, comme si rien
ui fût arrivé. Je vous avoue, ma chere tante, que
été touché de cette fermeté qui me paroit assez
dessus de son âge.

e sermon de M. l'abbé Boileau fut très beau et
plein de grandes vérités. Tout cela a fait un ter-
e effet sur l'esprit de ma fille ainée: et elle paroît
s une fort grande agitation, jusqu'à dire qu'elle
era jamais du monde: mais je n'ose guere comp-
ur ces sortes de mouvements, qui peuvent passer.
'oubliois de vous dire que celle qui vient de se
religieuse aime extrêmement la lecture, et sur-
t des bons livres, et qu'elle a une mémoire sur-
nante. Excusez un peu ma tendresse pour une
nt dont je n'ai jamais eu le moindre sujet de
nte, et qui s'est donnée à Dieu de si bon cœur,
iqu'elle fût assurément la plus jolie de tous mes
nts, et celle que le monde auroit le plus attirée
ses dangereuses caresses.

la femme et nos petits enfants vous assurent tous
eur respect. Il m'est resté de ma maladie une du-
au côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'in-
étude; mais M. Morin m'a assuré que ce ne seroit
, et qu'il la feroit passer peu-à-peu par de petits
edes. Du reste je suis assez bien, Dieu merci.

e n'ai point été surpris de la mort de M. du Fossé,
s j'en ai été très touché: c'étoit, pour ainsi dire,
lus ancien ami que j'eusse au monde. Plût à Dieu

avantage ; j'
e suis guere en état de
pressées. Votre mere et toute la famil
ssent. C'est à pareil jour que demain que vous fûtes
ptisé, et que vous fîtes un serment solemnel à J. C.
le servir de tout votre cœur.

A LA MERE
SAINTE-THÉCLE RACINE.

Paris, le 11 novembre.

J'AI beaucoup d'impatience, ma chere tante, d'avoir
l'honneur de vous voir pour vous dire tout le bien
dans ma chere enfant que je viens de faire
cependant en peu de mots

tout fut fini elle se retira dans une petite
e où elle laissa aller le cours de ses larmes,
le versa un torrent au souvenir de celles de
. Comme elle étoit dans cet état, on lui vint
e M. l'archevêque de Sens l'attendoit au par-
mes amis et moi. *Allons, allons!* dit-elle,
pas temps de pleurer. Elle s'excita même
té, et se mit à rire de sa propre foiblesse, et
n effet en souriant au parloir, comme si rien
t arrivé. Je vous avoue, ma chere tante, que
touché de cette fermeté qui me paroit assez
us de son âge.

rmon de M. l'abbé Boileau fut très beau et
n de grandes vérités. Tout cela a fait un ter-
et sur l'esprit de ma fille aînée; et elle paroît
ie fort grande agitation, jusqu'à dire qu'elle
jamais du monde: mais je n'ose guere comp-
es sortes de mouvements, qui peuvent passer.
lliois de vous dire que celle qui vient de se
ligieuse aime extrêmement la lecture, et sur-
bons livres, et qu'elle a une mémoire sur-
e. Excusez un peu ma tendresse pour une
dont je n'ai jamais eu le moindre sujet de
et qui s'est donnée à Dieu de si bon cœur,
elle fût assurément la plus jolie de tous mes
, et celle que le monde auroit le plus attirée
dangereuses caresses.

mme et nos petits enfants vous assurent tous
respect. Il m'est resté de ma maladie une du-
côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'in-
e; mais M. Morin m'a assuré que ce ne seroit
qu'il la feroit passer peu-à-peu par de petits
s. Du reste je suis assez bien, Dieu merci.

ai point été surpris de la mort de M. du Fossé,
n ai été très touché: c'étoit, pour ainsi dire,
ancien ami que j'eusse au monde. Plût à Dieu

A SON FILS.

Paris, le 17 noven

Je crois qu'il n'est pas besoin que j'écrive à M. bassadeur pour lui témoigner l'extrême plais je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voi joie sera complete puisqu'il a la bonté de vou ner avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus s plaisir du monde si, dans le peu de séjour qu à Paris, il vouloit loger chez moi ; nous trou moyen de le mettre fort tranquillement et fo modément, et du moins je ne perdrai pas un s moments que je pourrai le voir et l'entretenir. V me trouverez point parfaitement encore rétabli d'une dureté qui m'est restée au foie ; mais le cins m'assurent que je ne dois pas m'en inqui qu'en observant une diete fort exacte cela se d peu-à-peu. Comme je ne suis guere en état de longs voyages à la cour, vous viendrez fo pos pour me tenir compagnie : je ne vous emp pourtant pas d'aller faire votre cour. Je n'a besoin de l'exemple de madame la comtess

mieux que tous les ambassadeurs et tous les
es ensemble; et je fais un fort grand fonds sur
nctions qu'il a promis de me donner. Je ne
int aller à Versailles avant le voyage de Marly:
in de me ménager encore quelque temps afin
n état d'y faire un plus long séjour. Adieu,
er fils. Toute la famille est dans la joie depuis
sait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au
Dieu, d'obtenir de M. l'ambassadeur qu'il
descendre au logis.

ADEMOISELLE RIVIERRE

SA SOEUR (1).

Paris, le 10 janvier.

s écris, ma chere sœur, pour une affaire où
ouvez avoir intérêt, aussi-bien que moi, et
telle je vous supplie de m'éclaircir le plutôt
s pourrez. Vous savez qu'il y a un édit qui
ous ceux qui ont ou qui veulent avoir des
s sur leur vaisselle, ou ailleurs, de donner
me qui va au plus à 25 livres, et de déclarer
sont leurs armoiries. Je sais que celles de
mille sont un cygne; mais je ne sais pas
sont les couleurs de l'écusson, et vous me
grand plaisir de vous en instruire. Je crois
s trouverez nos armes peintes aux vitres de

---

mets cette lettre parcequ'elle fait connoître la
é de mon pere envers de pauvres parents. Elle
à ma tante, qui a vécu à la Ferté-Milon quatre-
uze ans.

A SON FILS.

Paris, le 17 novembr

Je crois qu'il n'est pas besoin que j'écrive à M. l'
bassadeur pour lui témoigner l'extrême plaisir
je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir.
joie sera complete puisqu'il a la bonté de vous a
ner avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus sen
plaisir du monde si, dans le peu de séjour qu'il
à Paris, il vouloit loger chez moi ; nous trouve
moyen de le mettre fort tranquillement et fort
modément, et du moins je ne perdrai pas un seu
moments que je pourrai le voir et l'entretenir. Vo
me trouverez point parfaitement encore rétabli à
d'une dureté qui m'est restée au foie ; mais les
cins m'assurent que je ne dois pas m'en inquiét
qu'en observant une diete fort exacte cela se dis
peu-à-peu. Comme je ne suis guere en état de
de longs voyages à la cour, vous viendrez fort
pos pour me tenir compagnie : je ne vous empê
pourtant pas d'aller faire votre cour. Je n'avo
l'exemple de madame la comtesse

a sait mieux que tous les ambassadeurs et tous les
inistres ensemble; et je fais un fort grand fonds sur
es instructions qu'il a promis de me donner. Je ne
rois point aller à Versailles avant le voyage de Marly:
ai besoin de me ménager encore quelque temps afin
'être en état d'y faire un plus long séjour. Adieu,
on cher fils. Toute la famille est dans la joie depuis
u'elle sait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au
om de Dieu, d'obtenir de M. l'ambassadeur qu'il
ienne descendre au logis.

A MADEMOISELLE RIVIERRE

SA SOEUR (1).

Paris, le 10 janvier.

E vous écris, ma chere sœur, pour une affaire où
ous pouvez avoir intérêt, aussi-bien que moi, et
ar laquelle je vous supplie de m'éclaircir le plutôt
ue vous pourrez. Vous savez qu'il y a un édit qui
blige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des
rmoiries sur leur vaisselle, ou ailleurs, de donner
ne somme qui va au plus à 25 livres, et de déclarer
uelles sont leurs armoiries. Je sais que celles de
otre famille sont un cygne; mais je ne sais pas
uelles sont les couleurs de l'écusson, et vous me
rez un grand plaisir de vous en instruire. Je crois
ne vous trouverez nos armes peintes aux vitres de

---

(1) Je mets cette lettre parcequ'elle fait connoître la
énéro ité de mon pere envers de pauvres parents. Elle
t écrite à ma taute, qui a vécu à la Ferté-Milon quatre-
ngt-douze ans.

me déterminer, et pour porter mon argent

Le jeune homme qui recherche en mariage ma petite cousine M.... m'est venu trouver. Je lui ai promis de donner à ma cousine cent livres. Je lui ai dit que, dans l'état où sont présentement mes affaires, je ne pouvois donner davantage, et je lui ai dit vrai, à cause de tout l'argent que je dois encore pour ma charge. Je dois sur-tout 6000 livres qui ne portent point d'intérêt, et l'honnêteté veut que je les rende le plutôt que je pourrai, pour n'être pas à charge à mes amis. J'espere que dans un autre [illegible] et alors je pourrai faire

yez que l'autre parente soit aussi dans le besoin, nez-lui par mois ce que vous jugerez à propos. Je ne sais si je vous ai mandé que ma chere fille ée étoit entrée aux carmélites : il m'en a coûté ucoup de larmes ; mais elle a voulu absolument vre la résolution qu'elle avoit prise. C'étoit de tous s enfants celle que j'ai le plus aimée, et dont je evois le plus de consolation : il n'y avoit rien de ril à l'amitié qu'elle me témoignoit. Je l'ai été r plusieurs fois : elle est charmée de la vie qu'elle ne dans ce monastere, quoique cette vie soit fort tere ; et toute la maison est charmée d'elle. Elle infiniment plus gaie qu'elle n'a jamais été. Il faut n croire que Dieu la veut dans cette maison, puis- il fait qu'elle y trouve tant de plaisir. Votre petit eu est toujours bien éveillé. Adieu, ma chere ur : je suis entièrement à vous. Ne manquez pas me tenir parole, et de m'employer dans toutes les ses où vous aurez besoin de moi.

Tous les avis qu[illegible] mon frere pour se faire à la cour des amis et des p[illegible] teurs furent inutiles à un homme que dominoit l'a[illegible] de la solitude, et qui, sitôt qu'il fut devenu son m[illegible] a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable qu[illegible] étoit obligé d'y paroître. M. de Torcy, continua[illegible] bontés pour lui après la mort de mon pere, l'en[illegible] Rome avec l'ambassadeur de France. Il y resta p[illegible] ayant obtenu la permission de vendre sa charge de[illegible] homme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet a[illegible] livres, et y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans p[illegible] aucune liaison qu'avec un ami, très capable à la v[illegible] le dédommager du reste des hommes. On a bien[illegible] de lui, *Benè qui latuit, benè vixit.* Sans aucun[illegible] tion, et même sans celle de devenir savant, son s[illegible] sir fut de parcourir toutes les sciences, s'attacha[illegible] culièrement aux belles-lettres, et s'étant toujours[illegible] de lire, sans avoir jamais rien écrit, ni en ver[illegible] prose, quoiqu'il fût très capable d'écrire et par[illegible] noissances et par son style. On en peut juger p[illegible] lettre qu'il m'écrivit lorsque je lui fis remettre l[illegible] de la Religion pour l'examiner.

A Paris.

J'ai lu votre ouvrage, rapidement à la vérité, et simplement pour me mettre au fait du tout ensemble: le projet est beau, bien exécuté, et digne d'un chrétien de votre nom. J'y ai trouvé une érudition qui me fait voir que je ne suis point aîné en tout. Je ne vous parlerai pas de la versification; tout le monde convient que vous savez tourner un vers, il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire en vers; il semble même que la sécheresse et l'aridité des sujets échauffent votre veine, et vous tiennent lieu pour ainsi dire d'Apollon. Le fond des choses me fournira peut-être plusieurs observations que je vous ferai de vive voix. Je vous dirai seulement aujourd'hui que vous insistez trop, dans votre sixième chant, sur la conformité de la morale des païens avec celle de l'évangile. Comment ces deux lois, celle de l'évangile et la loi naturelle, ne seroient-elles pas conformes, puisqu'elles sont toutes deux l'ouvrage du même législateur? Mais trouverez-vous dans la morale des païens l'amour de Dieu et l'amour de la croix, ce qui fait à-la-fois et tout le pénible et toute la beauté de la loi de l'évangile?

Je ne puis vous pardonner qu'un aussi grand homme que Socrate vous fasse pitié dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu'il parle de ce coq qu'on doit sacrifier pour lui à Esculape. Je crains bien que vous n'ayez lu cet endroit que dans le françois de M. Dacier, et il n'est pas étonnant qu'un pareil traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de sacrifier un coq, mais simplement, *Criton, nous devons un coq à Esculape :* ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα. Ne voyez-vous pas que c'est une plaisan-

devez un coq à Esculape, etc. Voil
Vous devez une belle chandelle, etc. Voil
le mystere. Socrate veut dire, *Nous devons p*
coup un beau coq à Esculape, car certaine
me voilà guéri de tous mes maux ; ce qui e
conforme à l'idée qu'il avoit de la mort. Pouve
croire que la derniere parole d'un homme
Socrate ait été une sottise? Il y a des noms
pectables, qu'on ne sauroit pour ainsi dire l
quer sans attaquer le genre humain. *Parcend*
caritati hominum, dit si bien Cicéron.
préaux, tout Despréaux qu'il étoit, essuy
part de ses amis des critiques très ameres sur
avoit dit de Socrate dans son Equivoque.
sauvoit en disant qu'il n'avoit pu immoler
Christ une plus grande victime que le plus
homme du paganisme.

L'intérêt que je prends à ce qui vous
l'emporteroit peut-être sur ma paresse et
geroit à vous écrire d'autres réflexions ; ma
tier de critique est un désagréable métier
celui qui le fait et pour celui en faveur
le fait. D'ailleurs je vous exhorte à cherche
seurs plus éclairés et moins intéressés qu

EXTRAIT D'UNE LETTRE

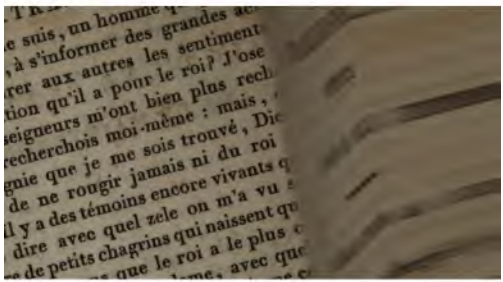
A MADAME DE MAINTENON.

MADAME,

J'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire, dans le dessein de vous faire supplier de le présenter à sa majesté. Voilà, madame, tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras... Je vous avoue que, lorsque je faisois tant chanter dans Esther, *Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendois guère que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, et rebelle à l'église.

Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété: j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?..

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au



CONTENUES

DANS CE VOLUME.

OUVRAGES ATTRIBUÉS A RACINE.

Discours prononcé à la tête du clergé par M. l'abbé Colbert, coadjuteur de Rouen, Page 7

... de Namur, 13

S

L.

CINE.

r M. l'abbé

Page 7
Namur, 13
47
69
nelle, 70
71
73

NE

77
131
241
313
tenon, 315

6000